

1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1945

LE

PRIX : 30 FRANCS

# MONDE ILLUSTRÉ



CINQ MINUTES AVANT D'ÊTRE PHOTOGRAPHIÉ CE SOLDAT DE LA DIVISION LECLERC, PIERRE TROMEUR, AMPUTÉ DES DEUX MAINS, ÉTAIT ENCORE UN HOMME TRAGIQUEMENT DIMINUÉ. C'EST DANS UN HOPITAL ANGLAIS QU'IL A RETROUVÉ LA JOIE DE VIVRE.

(VOIR NOTRE REPORTAGE EN PAGE 3)

## L'ÉMOUVANT PÈLERINAGE DE LOURDES

## NOS JEUX

# LE BRIDGE

Pour bien comprendre quelle différence sépare un problème de jeu d'un problème cartes sur table, il suffit de l'examiner en ne considérant que les deux mains d'une même diagonale. Ainsi l'on n'est pas exposé à tenir compte de certaines indications données par les jeux des adversaires sur le partage des cartes et des couleurs.

Voici un coup, joué en tournoi, en Amérique, où un certain nombre d'équipes ont réalisé leur contrat tandis que d'autres échouaient.

Les mains de Nord et Sud étaient :

NORD		SUD	
Pique :	6. 4. 3. 2.	Pique :	A. R. D. 8. 5.
Cœur :	D. V. 7. 6.	Cœur :	A. R.
Carreau :	D.	Carreau :	V. 7.
Trèfle :	D. 4. 2.	Trèfle :	A. 7. 6. 5.

Voici les enchères, pour l'une des tables :

EST	SUD	OUEST	NORD
1 carreau	contre	2 carreaux	2 cœurs
4 carreaux	4 piques	3 carreaux	3 piques
5 carreaux	3 piques	4 carreaux	4 cœurs
3 piques	4 carreaux	5 carreaux	5 piques
3 cœurs	5 carreaux	6 carreaux	6 cœurs
3 trèfles	6 carreaux	7 carreaux	7 cœurs
3 trèfles	7 carreaux	8 carreaux	8 cœurs
3 trèfles	8 carreaux	9 carreaux	9 cœurs
3 trèfles	9 carreaux	10 carreaux	10 cœurs
3 trèfles	10 carreaux	11 carreaux	11 cœurs
3 trèfles	11 carreaux	12 carreaux	12 cœurs

Le contre d'appel de Sud, puis son enchère de 4 piques sur la demande de cœur de son partenaire, semble indiquer qu'il veut jouer 4 piques, pour la manche, et pas davantage. Mais Nord voit les adversaires demander la manche à leur tour. Il est probable que les cinq carreaux ne se feront pas, mais la sortie est perdue pour Nord-Sud. Nord qui apporte quatre atouts demande le cinquième pique.

Sur l'entame du 3 de carreau par Ouest, et lorsque le mort étale son jeu, Sud n'est pas très rassuré sur l'issue de l'opération. Certes, Nord n'a qu'un carreau : ce n'est pas surprenant après l'insistance que les adversaires ont mise à annoncer cette couleur... mais il ne faut tout de même pas perdre plus de deux levées.

Est prend la première levée avec le roi de carreau et rejoue l'as de cette couleur. Sud compte ses levées : une coupe à carreau; cinq atouts si le valet n'est pas quatrième; deux cœurs; un trèfle. Cela ne fait que neuf levées. En jouant petit trèfle vers la dame du mort, on peut faire deux trèfles, peut-être trois, si Ouest a le roi de cette couleur et le met. Malheureusement, c'est Est qui a ouvert, et il a très probablement le roi de trèfle.

Dans ces conditions, comment Sud a-t-il joué?

E. MICHEL-TYL.

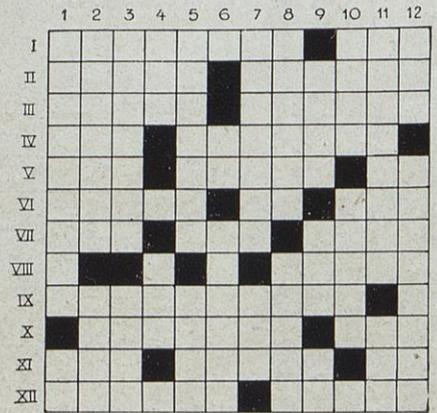
# MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 25.

**HORIZONTALEMENT.** — I. Plus relevé que la vinaigrette. — II. Donne du pain sans tickets. — III. Son esprit est fort exclusif. — S'achète en même temps que le collier. — IV. Peut être remis. — Une chanson affirme que les roses ne le sont pas. — V. Pareil si on le retourne. — Crible de traits. — En germe. — VI. Le premier fut de pierre. — Atteint par le grain. — Seuls les honnêtes gens ne peuvent s'en passer. — VII. Bon ou mauvais selon l'humeur. — Aurait pu très bien jouer les femmes à barbe. — Mis en bière. — VIII. Ne sent pas l'huile. — IX. N'ont pas besoin de conserves. — X. Abandonnée par un végétarien. — Troublée par un gendarme. — XI. On en a vite fait le tour. — Ni vous ni moi. — Pronom. — XII. Pays de blonde. — Ont reçu une décoration.

**VERTICALEMENT.** — 1. Mauvaise construction. — Morceau de tapis. — 2. Il n'est pas encore pour lui de syndicat. — Toujours suivi de sa moitié. — 3. Rend un revers moins triste. — Se trouve à tous les rayons. — 4. Point de départ d'une multiplication. — Enfant des douars. — 5. Son pavillon a un vestibule. — Point de départ. — 6. Symbole. — Qui s'y frotte s'y pique. — 7. Aurait pu servir de tombe à une curieuse. — Conseil souvent pernicieux. — 8. Pas toujours rendus à ceux auxquels on les doit. — Plus rapide sur le zinc que sur le marbre. — 9. Affaire pour notaire. — Fait faire bien des boulettes. — A un rôle occulte pendant la guerre. — 10. Rivière. — Change la couleur du vin. — 11. Utilisée quand il y a anguille sous roche. — Fit l'objet d'un marché. — 12. Spécialiste du son. — Non autochtones.



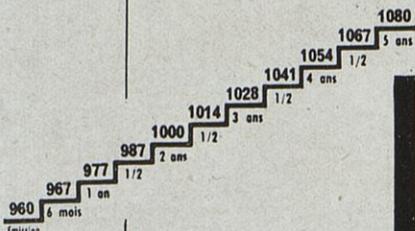
SOLUTION DU PROBLÈME N° 24

**HORIZONTALEMENT.** — I. Inflation, Ip. — II. Pilier, Garde. — III. Heurtoir, Air. — IV. Teigne, Pet. — V. Gré, Une, Lise. — VI. Ea, Asepsie. — VII. Nice, Toscan. — VIII. Isa, Rieuse. — IX. Eiffel, Dc. — X. Naïveté, Lue. — XI Réussite. — XII. Cadre, Entier.

**VERTICALEMENT.** — 1. Iphigénie, Ic. — 2. Nie, Raisin. — 3. Flute, Cafard. — 4. Lire, Al, Fier. — 5. Aetius, Revue. — 6. Trogne, Iles. — 7. Inepte, Tsé. — 8. Ogre, Sou, Ein. — 9. Na, Lisse, Tt. — 10. Rapiécé, Lei. — 11. Idies, Du. — 12. Perte, Noceur.

Bon  
de la  
libération

Dès le 6<sup>e</sup> mois, il est remboursable à 967 francs mais...



... si vous le conservez cinq ans, il vaudra 1080 francs.

SOIGNEZ vos CHEVEUX

**XOUR**

SPECIALISTE DES SOINS DU CHEVEU

BRILLANTS  
PERLES  
SAPHIRS  
RUBIS  
EMERAUDES

YVES ROUÉ  
JOAILLIER

61 B<sup>is</sup> Malesherbes. Paris. (S'Augustin)

## PHILATÉLIE

Voilà un problème, peut-être encore plus délicat que celui des timbres non-dentelés. On sait que depuis de longues années l'Administration fait tirer sur des poinçons même un certain nombre d'épreuves de chaque timbre que l'on met en circulation. Ces épreuves sont tirées sur de petites feuilles, une par timbre fabriqué en planche. Chaque petite feuille porte la marque de contrôle de l'Administration. Le chiffre de tirage varie entre 20 et 100, par conséquent le prix de ces feuilles est très élevé. Doit-on les considérer comme des timbres? Doit-on leur attribuer une valeur purement philatélique? Doit-on les admettre dans les collections de France? De nombreux philatélistes répondent : Non! Et ils précisent que les feuilles de luxe ne sont pas des timbres-poste car elles ne furent jamais vendues à un guichet postal et elles ne furent jamais mises en circulation; de plus, elles n'ont aucun pouvoir d'affranchissement. Les feuilles de luxe furent créées à l'intention de quelques hautes personnalités et pour les archives officielles où elles auraient dû rester. Elles sont devenues dans des conditions abusives — des objets de commerce au lieu de rester des documents strictement officiels.

Tout cela est vrai, mais ces faits n'enlèvent nullement le caractère philatélique de ces feuilles de luxe. Les philatélistes critiquent sans cesse — et peut-être à juste raison — le nombre abusif des nouvelles émissions, s'inclinent quand même à acheter chaque nouveauté que l'Administration met en circulation. Les arguments irréfutables selon lesquels l'émission de tel ou tel timbre n'était nullement motivée, que telle ou telle surtaxe était excessive ou que tel ou tel timbre fut vendu au guichet dans des conditions peu normales, ne peuvent amener les collectionneurs à exclure ces timbres de leurs albums. De même pour les feuilles de luxe.

Ceux qui dépensent de fortes sommes pour avoir dans leur collection le 20 centimes lieu non-émis de 1849 ou la série des réimpressions Granet, ne peuvent pas fermer leurs albums aux feuillets de luxe. Une réimpression officielle et une feuille de luxe présentent exactement le même caractère philatélique.

P. A.

COGNAC

Maison fondée en 1847

**GAUTRET**

JONZAC COGNAC

UN CADEAU DE CHOIX... "COLLECTION IMPERIALE"

J. FORET Expert

ACHAT-VENTE TIMBRES-POSTE Avec timbres Env. Catal. P.A. Prix 13%

ALBUM DE TIMBRES-POSTE D'AVIATION PRIX: 300F Avec timbres 500 à 50.000F

64.R.LAFAYETTE. PARIS. PRO.3427

89<sup>e</sup> Année - N° 4323

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

1<sup>er</sup> Septembre 1945

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS

69, Quai d'Orsay — Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37

Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"

12, Rue d'Anjou - PARIS VIII<sup>e</sup> - Téléphone : Anjou 04-80

7, pl Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



15 AOUT 1945 A LONDRES : APRES LA SEANCE D'OUVERTURE DU PARLEMENT DE LA PAIX, LE ROI ET LA REINE REGAGNENT, SOUS LES VIVATS FRENETIQUES DE LA FOULE, LE PALAIS DE BUCKINGHAM.

LA FRANCE ET LE MONDE

## LES TROIS "GRANDS" DEVANT LES DÉMOCRATIES

CETTE guerre avait perdu tout son sens idéologique. La France, humiliée, abattue, ne pouvait plus rappeler aux colosses qui se prenaient à la gorge le sens de leur conflit.

En serait-il de même pour la paix? Tout portait à le craindre.

Les trois Grands, flanqués d'une Chine nébuleuse, remplissaient le monde de leur force étalée. Dans leurs conseils hautains, ne prenaient place que des personnages, hommes divinisés non même par leurs peuples, mais par les richesses de leurs sous-sols et le rendement de leur industrie.

Assis sous un chêne symbolique, ils se préparaient à dire la Loi, après avoir écouté courtoisement leurs vassaux. Le cérémonial des redditions rappelait étrangement les fresques de Goslar, où l'on voit Charlemagne recevant la soumission des vaincus. Comme devant l'Allemagne hitlérienne hier, les nations étaient conviées à se souvenir sans cesse que l'Amérique était immensément riche et la Russie immensément forte. D'où elles devaient conclure que seules ces deux nations étaient majeures et que leur mission historique, leur devoir humain, serait désormais de prendre en tutelle les nations plus faibles.

Devant l'Allemagne hitlérienne, la France n'avait pas cédé. Elle fut écrasée. A son tour, la Grande-

Bretagne tint tête seule et sauva ainsi l'honneur du monde. Mais elle donnait l'impression, ces derniers mois, de céder au vertige de la Force. La France restait seule, dans les rares conseils mondiaux où elle était admise, à la porte de ceux dont elle était exclue, à proclamer sans relâche *les devoirs de l'Esprit*.

Attitude de jactance politique, de grandeur, que condamnaient les esprits « réalistes ». De même que sous Vichy des cadres usés dénonçaient la folie de s'opposer à l'Allemagne toute-puissante, diplomates « expérimentés » et hommes d'affaires pessimistes conseillaient l'entente à tout prix avec les puissants du jour. Sous leur influence, un sourd malaise commençait à gagner le pays qui se demandait si le chef de notre gouvernement ne s'illusionnait pas sur la valeur matérielle de nos possibilités spirituelles.

Ce sera l'honneur, à nouveau, du général de Gaulle d'avoir su attendre.

Avant les élections anglaises, nous écrivions : « Parallèlement aux froides réalités matérielles, la Grande-Bretagne a parfois des sursauts d'âme et de conscience. Les gauches anglaises apparaissent plus sensibles à l'évolution spirituelle du continent, leur socialisme rencontre les préoccupations humanitaires et sociales qui obsèdent les peuples d'Europe. » C'est cette conviction qui a inspiré toute sa politique, et le

discours-programme du nouveau ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne vient de lui donner complètement raison. Une fois de plus, c'est gagner que de ne point désespérer.

\*\*

Qui oserait prétendre, encore, que la politique de la Grande-Bretagne reste inchangée?

L'accent, dans le discours de M. Bevin, est mis sur la nécessité d'éviter que les peuples libérés ne se donnent à des idéologies analogues à celles qui viennent d'être abattues. « Il est un but qu'il nous faudra viser avec détermination : empêcher le remplacement d'une forme de totalitarisme par une autre. »

Cela exige de s'entendre sur le sens du mot démocratie. Tout le monde s'en réclame, en Europe. Mais deux conceptions divergentes s'affrontent dans les faits.

L'une, proclamant le gouvernement du peuple par le peuple, le réalise par la dictature d'une majorité. Il paraît difficile en Europe du Sud-Est de contester que cette majorité gouvernementale — celle qui appuie Groza en Roumanie, Tito en Yougoslavie, qui plébiscitera demain Dimitrov en Bulgarie — ne soit d'essence et d'inspiration populaires. Mais elle ne tient

(Suite page 7.)

# L'ENVERS DU DÉCOR

Par Thierry MAULNIER

**N**OS contemporains ont assurément le privilège assez sombre de vivre un des grands moments de l'histoire. Ni l'époque révolutionnaire et napoléonienne, ni la Renaissance et les guerres de religion, ni les grandes invasions barbares n'avaient apporté dans l'univers des changements aussi grandioses, aussi radicaux, aussi douloureux que la tragédie du XX<sup>e</sup> siècle, dont nous sommes les acteurs, les victimes et les témoins en même temps.

Deux guerres mondiales, la révolution russe et la première expérience collectiviste, l'ascension et la chute également vertigineuses de l'empire hitlérien, des nations puissantes et orgueilleuses presque effacées, en quelques mois, de la carte politique du monde, l'Europe dépossédée de sa vieille suprématie ; notre propre pays tombant en quelques jours d'une situation enviée et glorieuse au plus profond de l'impuissance et de la servitude, puis s'engageant dans la voie d'une difficile résurrection ; des dizaines de millions d'hommes massacrés, jetés errants sur les routes ou parqués dans des camps pour une interminable captivité ; de grandes capitales, des villes brillantes, actives, luxueuses plus rudement frappées, par la foudre des hommes, que ne le furent par celle du ciel et de la terre Sodome, Gomorrhe et Pompéi ; des déportations de peuples ; des batailles de continents ; un prodigieux déplacement des centres de la richesse et de la puissance dans le monde ; les sociétés chancelant dans leur structure même et tous les rapports entre les hommes remis en question de façon décisive ; une expansion presque effrayante des forces productives et un accroissement incroyable de l'efficacité des techniques humaines : toutes les valeurs renversées, depuis celle de l'or jusqu'à celle de la vie humaine ; tous ces aspects d'une révolution qui semble défier par son ampleur et son étendue nos moyens de la maîtriser, de la comprendre et même de la concevoir risquent de pâlir auprès de l'événement du 5 août 1945 : l'éclatement de la première bombe atomique sur la ville japonaise d'Hiroshima.

De cet événement, un des hommes les plus certainement autorisés à le commenter, le prince Louis de Broglie, a pu dire qu'il dépassait sans doute en importance la défaite de l'Allemagne et qu'il ne pouvait être comparé qu'à la découverte de l'usage du feu par les hommes de la préhistoire. Il a ajouté, il est vrai, que nous ne sommes pas encore capables de faire sauter la terre.

Nous ne sommes pas encore capables... cet encore, à lui seul, joint à la grande lueur aveuglante qui a consumé en un instant trois cent mille vies, dans une déflagration qui fut perçue, à quinze mille kilomètres de distance, par les sismographes d'Amérique, pourrait faire passer sur les hommes un frémissement comparable à la grande peur de l'an mille. Depuis quelques jours, nous savons que le destin de la planète pourrait être, dans un an, à la merci d'un nouveau Néron ou d'un accident de laboratoire. Nous savons que la fin du monde est possible, non pas dans quelques millions d'années, par l'effet du lent refroidissement du globe solaire, ou par la très improbable éventualité d'une collision entre deux astres, mais dans le champ des possibles actuels, et par le jeu d'une puissance que nous détenons.

Un pas de géant, un pas décisif vient donc d'être franchi dans cette conquête de la nature par l'homme, qui n'a progressé pendant des centaines de siècles qu'avec une infinie lenteur, et dont l'allure a subitement changé il y a un peu plus d'un siècle et demi, pour atteindre de nos jours à une rapidité proprement vertigineuse, comme si la loi du « plan incliné », énoncée par le maréchal Foch pour les batailles entre les hommes, n'était pas moins valable pour la grande bataille de l'homme contre les choses. Ni la domestication par l'homme de la vapeur, ni la domestication de l'électricité, ni la domestication des ondes n'avaient la même portée, la même ampleur de conséquences que cette mainmise sur l'énergie élémentaire dont toutes les autres formes d'énergie sont dérivées. Certes, la désintégration de la matière, au point où nous en sommes, n'est encore possible qu'à partir d'éléments atomiques extrêmement instables, qu'on ne trouve que dans des corps très rares. Mais qui oserait dire qu'elle ne sera pas possible bientôt à partir des substances les plus communes ? Il y a quelques années encore, certains prophètes annonçaient avec angoisse le jour où les veines de houille seraient épuisées, où les puits de pétrole seraient taris. Mais voici que sont dépassées l'ère du charbon, l'ère du pétrole, l'ère de l'électricité elle-même. L'énergie est partout dans l'univers, scellée en quantités fabuleuses au cœur, jusqu'à hier invulnérable, de milliards de milliards d'atomes, présente dans les sables du plus stérile des déserts autant que dans les chutes du Niagara, dans les régions privilégiées de Bakou ou de la Rubr. A l'exploration, à l'utilisation humaines, une nouvelle dimension de l'univers, véritablement insondable, vient soudainement de s'ouvrir. N'a-t-il pas éprouvé le sentiment d'une puissance quasi divine, le modeste aviateur américain, qui, au moment de lâcher sa bombe de treize cents grammes sur l'immense fourmilière humaine de Hiroshima, a pu se dire : « Je vais faire un seul geste, et dans un instant tout ceci sera effacé » ?

\* \*

Cependant le monde est plus misérable qu'il ne l'a été depuis des siècles. Là où étaient les civilisations les plus actives et les plus florissantes, il n'y a plus que décombres. Ruines, ruines, ruines. Villes-fantômes. Villes-charniers. Là où accostaient les navires, les grues renversées achèvent de se rouiller sur les quais déserts. Des centaines de millions d'hommes ne trouvent plus qu'avec une peine extrême, lorsqu'ils le trouvent, de quoi se loger, de quoi se vêtir, de quoi se chauffer pauvrement. Beaucoup meurent de faim — l'immense majorité des autres, en Europe, en Russie, en Chine, en Afrique même, ne se nourrissent plus qu'à moitié. Les épidémies commencent. On nous annonce déjà que le prochain hiver sera rude. Le moment où l'homme parvient au plus haut degré de sa puissance matérielle et de son empire sur la nature est aussi le moment où sa condition est dans l'ensemble la plus tragique, son existence la plus précaire et la plus menacée depuis de longs siècles, les merveilleux produits de sa civilisation en péril de disparition totale. Époque paradoxale où, selon les aspects qu'on envisage, notre espèce paraît près du plus haut, ou près du plus bas de sa courbe. Nous savons violer les plus inaccessibles secrets de la nature, mais il nous manque la modeste paire de chaussures que naguère le moindre artisan pouvait nous donner. Nous savons faire surgir des atomes une énergie surhumaine, mais nous ne savons plus donner de lait aux nourrissons.

Les antinomies du progrès apparaissent dans cet état de choses surprenant et scandaleux, en pleine lumière. Les prophètes du progrès avaient raison, il y a un siècle, en nous affirmant que l'évolution des sciences et des techniques nous mettrait à même de produire, de nos propres mains, des miracles plus grands que ceux que nos ancêtres attendaient de leurs dieux. Ils avaient tort, en nous disant que ces mêmes sciences et ces mêmes techniques nous donneraient, par leur progrès même, une prospérité, une sécurité, un bonheur indéfiniment accrus. La preuve nous est donnée désormais que le progrès comporte un envers redoutable, et qu'en donnant à l'homme les moyens d'attenter à l'existence même de l'humanité, volontairement ou involontairement, de la façon la plus dévastatrice, il lui offre autant de chances de ruine que de chances de victoire. Le chaos sanglant du monde moderne est la conséquence directe des conquêtes de l'ère scientifique. Non parce que ces conquêtes portent le mal en elles par une fatalité mystérieuse : mais parce que l'homme, jusqu'à présent, ne s'est pas montré digne de ces conquêtes, ne s'étant pas montré capable d'en user. Souverain de la matière inanimée, l'homme reste esclave de l'anarchie grandissante qu'il a laissée s'introduire dans les rapports humains. Le voici, par la grâce du progrès, plus puissamment que jamais, maître de la nature : quand sera-t-il maître du progrès lui-même ?



UN PAISIBLE JARDIN PRES DE LONDRES. C'EST LA QUE LES AMPUTES ANGLAIS VICTIMES DE LA GUERRE SONT RENDUS A LA VIE.

**L'**EMOUVANT reportage qu'on va lire ne laissera certainement aucun Français indifférent. Ce reportage montre en effet comment l'Angleterre a entrepris de rendre à une vie meilleure ses mutilés de la guerre. La France n'a malheureusement rien d'équivalent à ce Queen Mary Hospital que nos collaborateurs ont visité et il est pénible de penser qu'un amputé des deux mains, comme le soldat français Pierre Tromeur, dont nous racontons ci-dessous l'histoire, ait été obligé de se rendre en Angleterre pour redevenir, là-bas, un homme presque comme les autres. « Le Monde Illustré » a voulu placer ses lecteurs et les autorités compétentes de chez nous devant la réalité des faits. IL FAUT que la France ait, sans tarder, son « Queen Mary Hospital ». Les héros de chez nous, qui ont laissé un de leurs membres sur le champ de bataille, ont droit à ce que les services publics daignent se pencher sur leur sort et, faisant foin pour une fois de leur routine, remplissent, à leur égard, leur devoir — leur juste devoir.

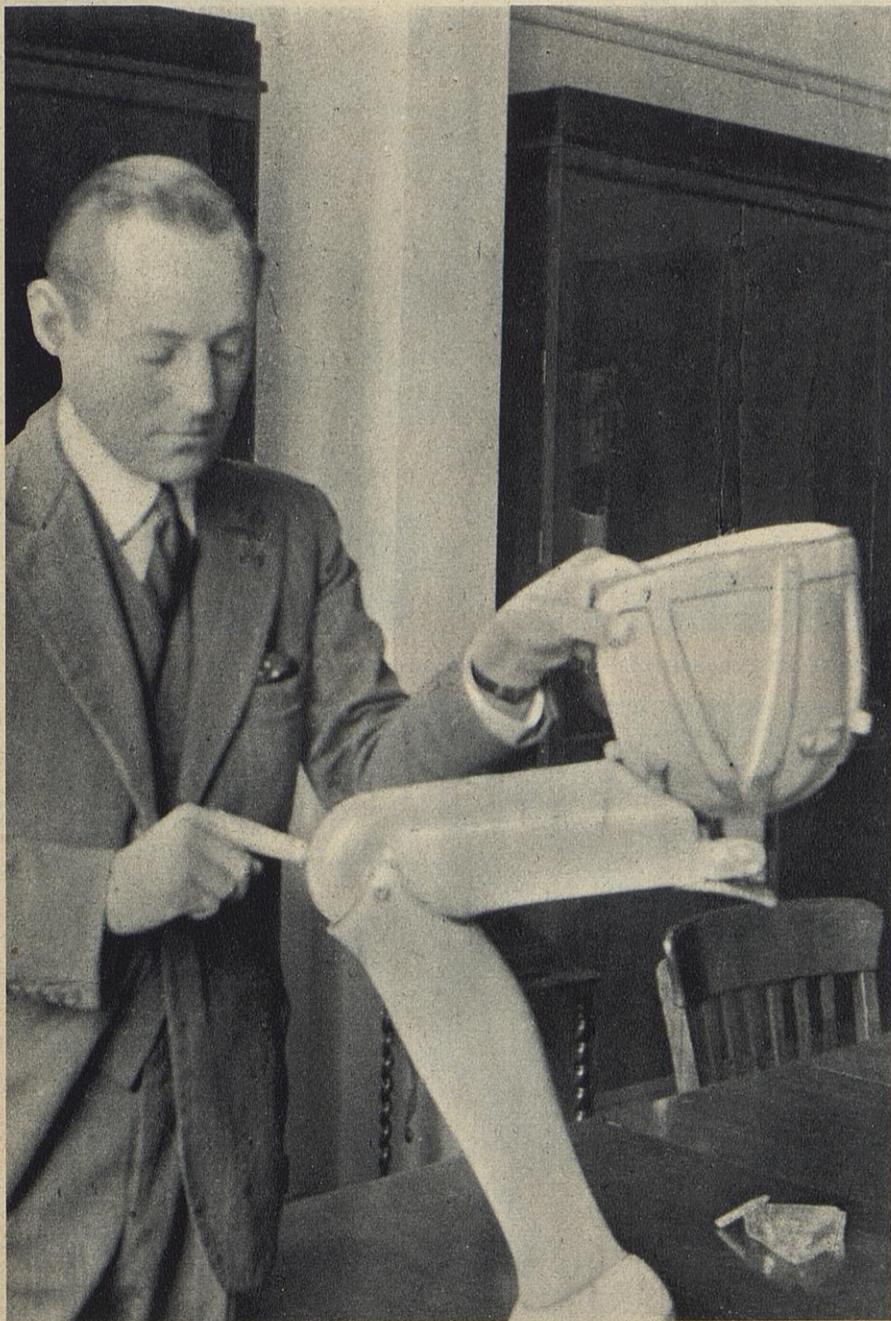
**J'**ai revu Pierre Tromeur à Roehampton, en Angleterre.

Une semaine plus tôt, j'avais rencontré à Paris ce petit Breton de la division Leclerc, ce jeune héros aux deux mains coupées. Après cinq ans de guerre, affreusement mutilé, il devait être rendu à la vie civile avec un pécule de 1.000 fr. et une petite pension de retraite — son espoir.

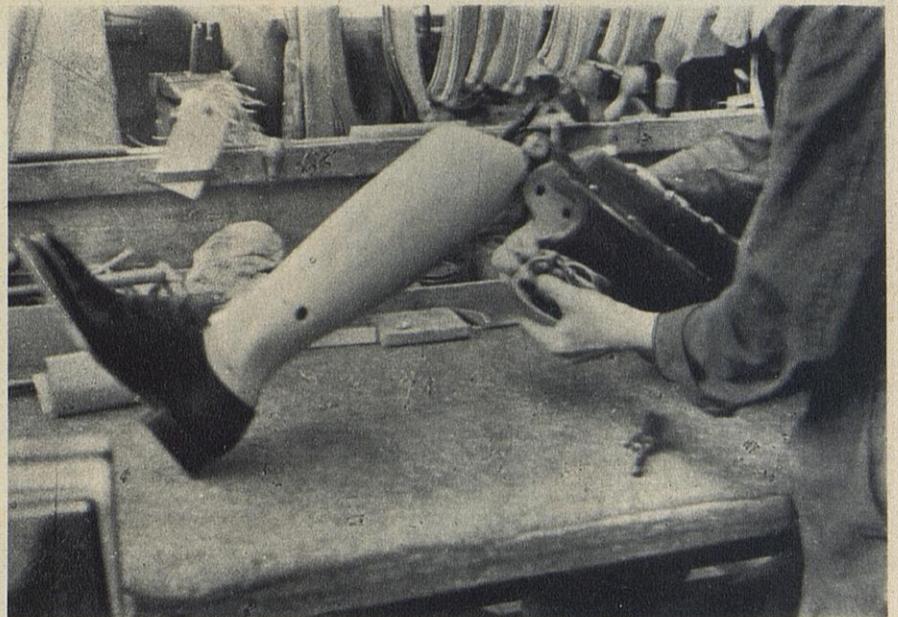
C'est ainsi que nous ensevelissons nos gloires. Pierre Tromeur a été envoyé par avion en Angleterre. C'est à Queen Mary Hospital, dans la banlieue de Londres, que je l'ai retrouvé. Il y avait autour de lui, dans les services différents de ce village de mutilés, des centaines de garçons qui n'avaient plus de bras, des centaines de garçons qui n'avaient plus de jambes. Des héros, eux aussi, qui attendaient l'heure où ils allaient être rendus à la vie des hommes.

Le docteur Craft a pris soin de Pierre Tromeur. Il a détaché ses avant-bras et ses mains, grossiers et inutiles, qu'on lui avait accrochés en France,

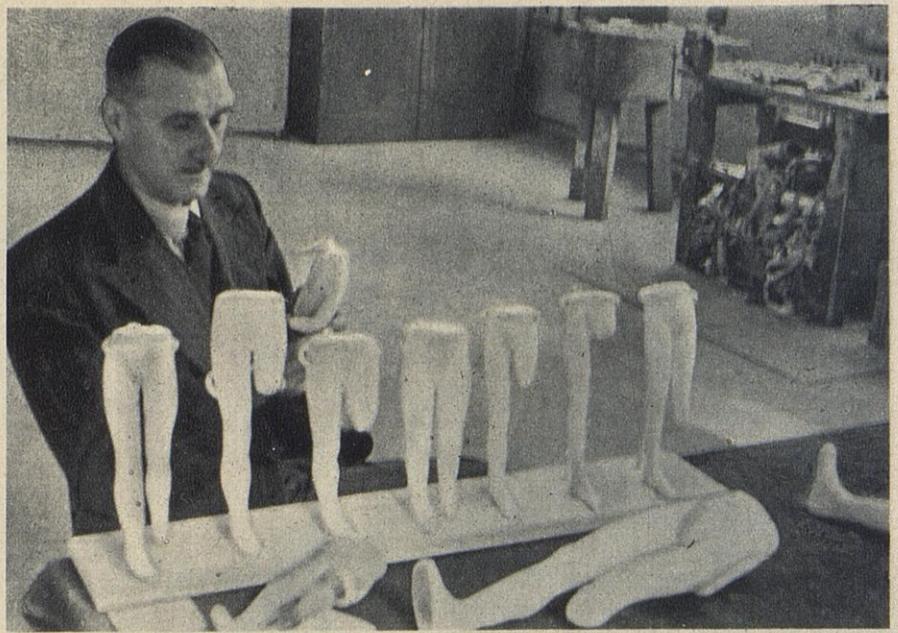
# A "QUEEN MARY HOSPITAL" L'ANGLETERRE RESSUSCITE SES MUTILÉS



A Queen Mary Hospital des hommes cherchent sans trêve à aider les mutilés. Voici le dernier type de jambe artificielle permettant de s'asseoir et de se relever sans aucune aide.



Cette jambe déjà chaussée sera livrée tout à l'heure à l'un des pensionnaires de l'hôpital Queen Mary, avant que ce mutilé aille faire sa petite promenade quotidienne en ville.



Cette hallucinante exposition de maquettes n'a pas été faite pour notre photographe. Elle permet aux divers docteurs du Centre d'étudier différents types d'amputation.





Pierre Tromeur, 23 ans, caporal-chef au 501<sup>e</sup> régiment de chars. Passé de Bretagne en Angleterre en 1940. Campagnes de Syrie, d'Egypte, de Tunisie, de Normandie et d'Alsace. Amputé des deux mains par une grenade le 3 février 1945. Trois citations. Son cas tragique, signalé le 27 juillet dernier dans un quotidien parisien par notre collaboratrice Christiane Fournier, attira aussitôt l'attention des autorités anglaises qui s'offrirent à recevoir Pierre Tromeur et à lui donner deux mains artificielles pour qu'il puisse reprendre son métier d'ébéniste et de sculpteur sur bois. On va voir comment s'est déroulée cette émouvante opération.

## AU "QUEEN MARY HOSPITAL", PIERRE TROMEUR...

en martyrisant ses chairs, et il les a remplacés par des mains artificielles. Quelques instants plus tard, il l'installait devant une table, un stylo en main. A ce moment, j'ai regardé ce baroudeur qui n'a jamais tremblé pendant l'épouvantable guerre : il est devenu tout pâle, puis tout rouge. Il écrivait avec ses mains qu'il n'avait plus!

Le docteur Craft l'a conduit ensuite dans l'atelier des mutilés. Il lui a montré comment il allait pouvoir raboter, scier, sculpter avec les mains-outils qui lui seraient données. Car Pierre Tromeur était sculpteur sur bois.

Ces expériences sont faites avec des mains d'essai. Dans quelques semaines, Tromeur aura ses mains. Il sera rendu à la vie.

### ILS RECONSTRUISENT L'EDIFICE HUMAIN.

Roehampton, où se trouve « Queen Mary Hospital », est véritablement la ville des mutilés. Avec ses vastes pelouses, ses arbres pleins de chansons et d'ombrages, ses pavillons charmants, cet hôpital ne ressemble pas aux tristes prisons qui se referment sur des malades ou des mourants. Il est, au contraire, un abri passager pour de jeunes convalescents qui, un jour prochain, vont rentrer dans la vie. La bonne humeur et la confiance sont dans l'air qu'on respire. Six cents mutilés (souvent de doubles amputés) sont hospitalisés à Roehampton. Quelques centaines de malades viennent tous les jours de l'extérieur. Vingt-sept docteurs ou chirurgiens et cent trente infirmières constituent le personnel principal de l'hôpital. Dans les usines qui lui sont annexées, huit cents ouvriers travaillent en permanence à la confection de membres artificiels. Ces usines débitent trois cents jambes et une centaine de bras par semaine, sans parler de tous les ouvrages de réfection, d'ajustement et de réparation qu'elles réalisent pour les amputés de l'extérieur.

Comme la guerre s'acharne à détruire, à déchi- queter, à amoindrir, Roehampton s'acharne à re- construire l'édifice humain. Les vingt-sept méde- cins qui sont attachés à l'hôpital multiplient les maquettes, tirent profit de leurs expériences réci- proques. Ils améliorent tous les jours le sort des hommes qui vont sortir de leurs mains : de ces jeunes gens, héros hier, épaves aujourd'hui, à qui ils auront rendu des bras et des jambes et, par- dessus tout, le droit et la fierté d'être des hommes parmi les autres.

Personne ne paye, à Roehampton, le gouverne- ment de Sa Majesté estimant, en effet, que tout citoyen britannique a droit à ses deux bras et à ses deux jambes.

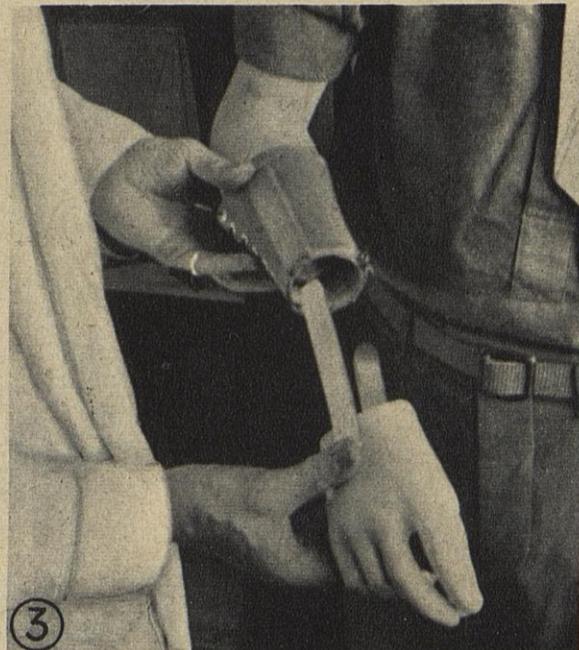
— N'avez-vous pas remarqué, me dit un des mé- decins de l'hôpital, que l'amputation d'une jambe ne peut plus être tenue, aujourd'hui, pour une infériorité dans la vie. Je vous citerai le cas bien connu de M. Clarke, légionnaire anglais, ancien coureur, il faut le dire, qui, ayant été amputé au- dessous du genou, bat son record... de treize kilo- mètres à l'heure. Et le cas de William Stacey, amputé, lui, au-dessus du genou, qui parcourt seize kilomètres en deux heures deux minutes et vingt-neuf secondes. Nul doute que le commandant de Cabrol pourra battre, à sa façon, des records de ce genre.

Tout le monde, à « Queen Mary », connaît le commandant de Cabrol. Dans la salle blanche, parmi les autres mutilés, je le reconnais de loin, sans l'avoir jamais vu. Il y a une grande fierté sur le visage de cet officier français, dont il faut re- tracer, en quelques mots, l'étonnante odyssee.

Officier de cavalerie, il est fait prisonnier en juin 1940. Evadé, il rejoint le général de Gaulle en novembre de la même année. En juin 1944, il débarque en France avec la Seconde Armée britannique et, chose étonnante, il se trouve qu'il



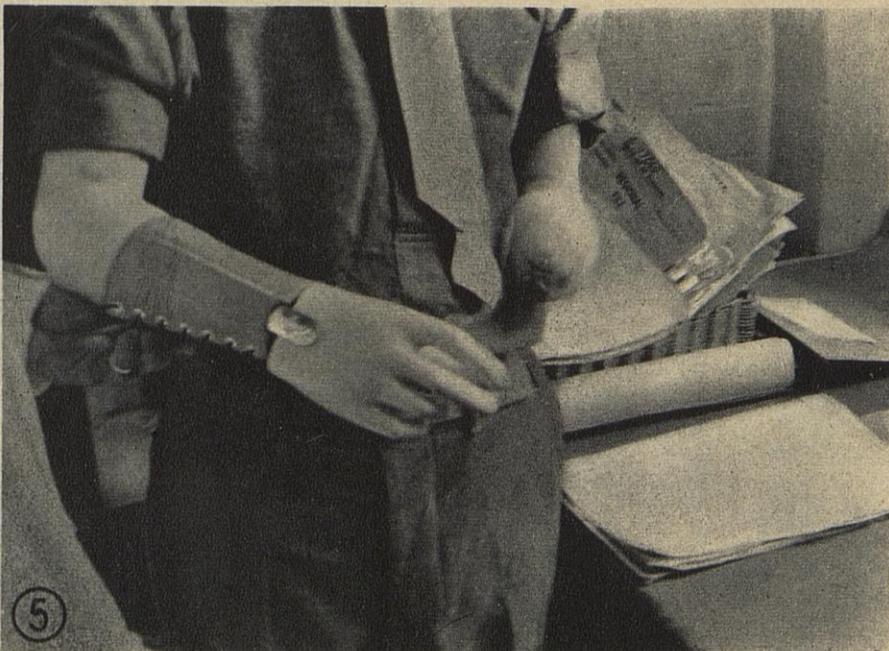
ON ADAPTE UNE MANCHETTE DE CUIR AU MOIGNON DROIT.



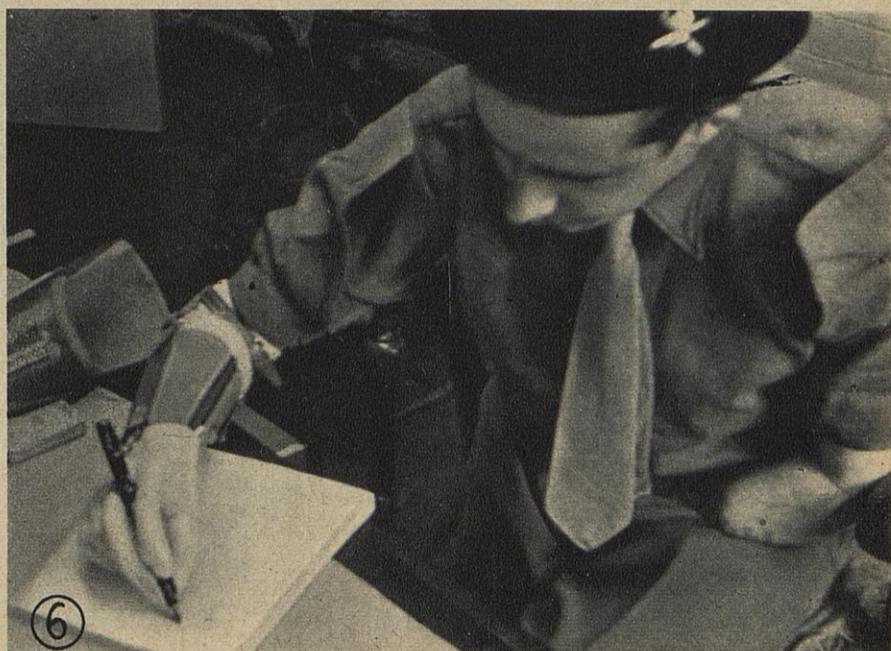
L'AVANT-BRAS DE L'HEROIQUE AMPUTE EST RECONSTITUE.



LA MAIN ARTICULEE EN PLACE, L'APPAREIL EST COMPLET.



ET VOICI QUE PIERRE TROMEUR VA ESSAYER DE FAIRE QUELQUES GESTES D'AUTREFOIS...



« MIRACLE ! JE PEUX ECRIRE ! » ET TROMEUR, BOULEVERSE, EST PRES DE PLEURER DE JOIE.

## ...A RETROUVÉ SES DEUX MAINS PERDUES POUR LA FRANCE

libère le village de Rugle, dans l'Eure : son village! Le 7 avril 1945, le commandant de Cabrol est blessé en Allemagne; atrocement blessé, il doit être amputé des deux jambes.

C'est lui-même qui me raconte son histoire. Il est assis sur son lit et il lace la gaine de ses jambes avec lesquelles il va marcher pour la première fois. Il m'explique :

— Je n'aime pas beaucoup que l'on parle de moi. Pourtant, je dois vous raconter ce qui m'est arrivé, parce que d'autres mutilés, à mon exemple, reprendront courage. D'autres mutilés qui apprendront que, pour eux aussi, la vie peut n'avoir pas changé. Voici des dates : le 1<sup>er</sup> juillet j'arrive à Roehampton. Le troisième jour, je marche sur mes pilons avec deux cannes; le cinquième jour, sans canne. Le trente-septième jour, j'entre en possession de mes jambes articulées.

Le surlendemain de ce jour, j'ai aperçu la haute silhouette du commandant de Cabrol sous la grille de l'hôpital. Il marchait... Il marchait sans canne. En passant, il me dit :

— Je vais déjeuner en ville. Mercredi, je reprends l'avion pour la France. Dans quelques jours, je monterai à cheval.

Il reprit sa marche. Je le vis s'éloigner seul, orgueilleux et debout, comme le symbole de la chevalerie française.

### « C'EST LE REGLEMENT. »

On nous a dit : « Il y a encore un autre Français à l'hôpital. Vous le rencontrerez sûrement. »

En effet, nous le croisons dans le couloir qui va vers la salle à manger. C'est un grand garçon brun, au visage ouvert, qui s'avance sur deux béquilles. Sa jambe droite est coupée à hauteur de l'articulation. C'est lui qui nous appelle : « Vous êtes français... » et qui vient pour nous serrer la main. Son histoire ? Terrible et magnifique, natu-

rellement. Il s'appelle Pierre Volait. Il a vingt ans. Engagé volontaire dans le 21<sup>e</sup> R. I. C., il reçoit une balle explosive à Belfort. Hôpital français. Amputation. Après les grandes journées d'héroïsme, on se trouve face à face avec soi-même et l'incompréhension des gens. Face à face avec l'administration française... qui n'est pas une forme de la gloire. Au Val-de-Grâce, on fait revenir Pierre Volait dix fois : exactement dix fois, sans souci de son amputation récente. Il faut monter et descendre des escaliers, attendre des métros. Par des relations particulières — un jeu de hasard, en somme — on lui a offert de venir se faire appareiller à Roehampton. La fortune dans son malheur. Mais voici qu'au Val-de-Grâce on refuse de lui accorder une convalescence. « Vous partez pour l'Angleterre, ce n'est pas dans le règlement ! » Et, sur sa feuille, le médecin inscrit un avis défavorable pour l'appareillage et pour la réforme...

Envers et contre tout, il est là, avec son beau sourire, sa foi. Il est là, pris en charge par les Anglais.

— Je suis parmi les plus heureux. Il y a tant de doubles amputés! Lorsque je serai appareillé, je reprendrai la vie, telle que je la voulais (je préparais les Hautes Etudes Commerciales). Un seul regret : j'étais un bon skieur. Voilà qui est fini... Mais c'est si peu de chose, ce sacrifice!

Cher grand garçon que l'on voudrait serrer dans ses bras! Mais, dans ce fief britannique, les effusions seraient d'assez mauvais ton, reconnaissons-le!

Pendant notre conversation, la salle à manger s'est remplie d'une troupe de joyeux garçons. Blonds, pour la plupart, les yeux clairs. Celui-ci n'a plus de jambes; cet autre n'a plus de bras. Mais aucune ombre sur leur visage. Des chansons, des appels, des sourires offerts à notre objectif. La joie saine d'une maison de convales-

cence. La joie confiante de ceux qui croient encore, envers et contre tout, à la bonté des hommes.

### LES INVENTIONS DU DOCTEUR GILLIS.

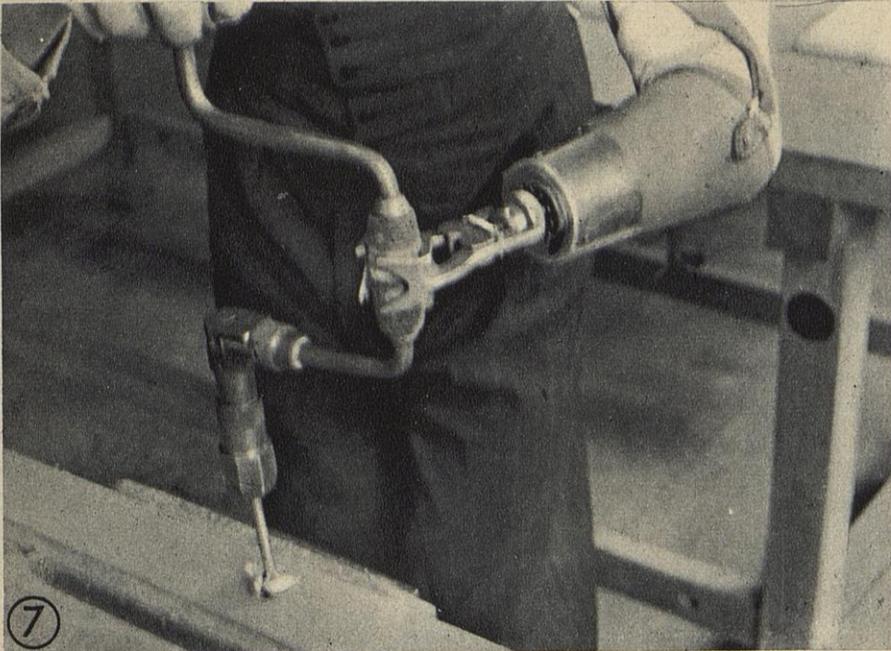
Il faudrait un ouvrage pour écrire l'histoire complète de Roehampton, pour rendre à César ce qui est à César.

Dans la fabrication des membres artificiels d'abord où un métal léger et le caoutchouc se sont progressivement substitués au bois des anciens membres artificiels; dans l'invention des rouages mécaniques, pour le genou, par exemple, où la rotule est avantageusement remplacée par deux engrenages sur roulements à billes.

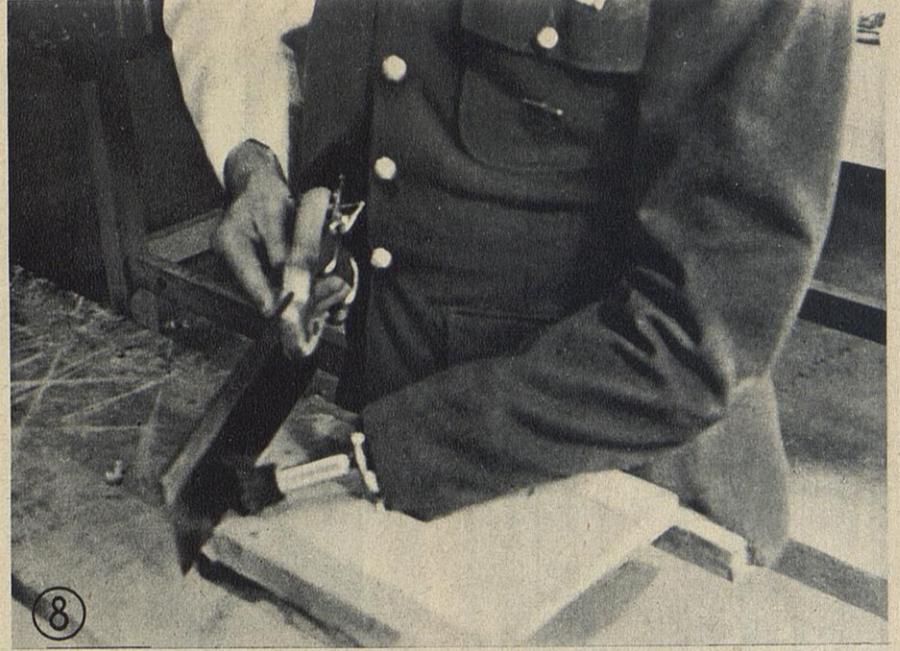
Il faudrait parler aussi de la rééducation des mutilés. Suivre le mutilé des jambes du stade de la petite voiture aux exercices de la salle de gymnastique, aux séances progressives du traitement électrique. Le tout surveillé par des monitrices pleines de bonne grâce qui prendront soin, le moment venu, de l'adaptation du membre ou des membres artificiels.

Chaque jour apporte un cas nouveau, suscite une invention nouvelle. Ces jours-ci, l'hôpital retentit de l'expérience encore inachevée, mais dont les résultats sont tenus pour certains, du docteur Gillis.

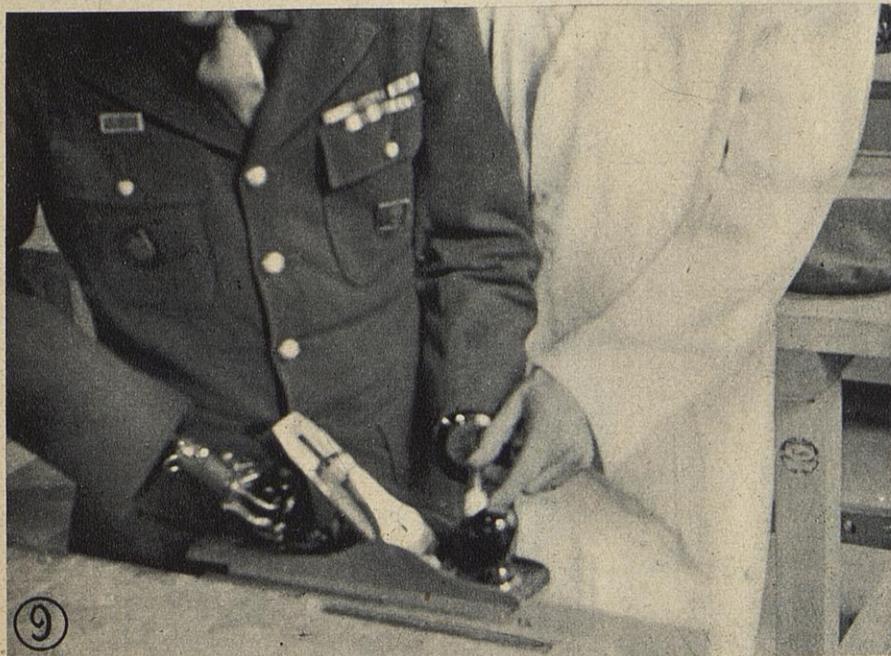
— Je vais pouvoir changer la vie d'un grand nombre de mutilés, m'explique celui-ci. Je veux parler de ceux qui sont amputés du bras au-dessus du coude. Adaptez à ce mutilé un bras artificiel. Quels services ce bras peut-il lui rendre? Porter les objets, tout au plus. Mais le bras est mort, parce que la vie du bras tient dans son articulation. Ce qu'il faut, c'est rendre à ces mutilés une articulation. Après quoi le bras artificiel sera un bras vivant. Il pourra aller et venir. Il pourra se mouvoir intelligemment



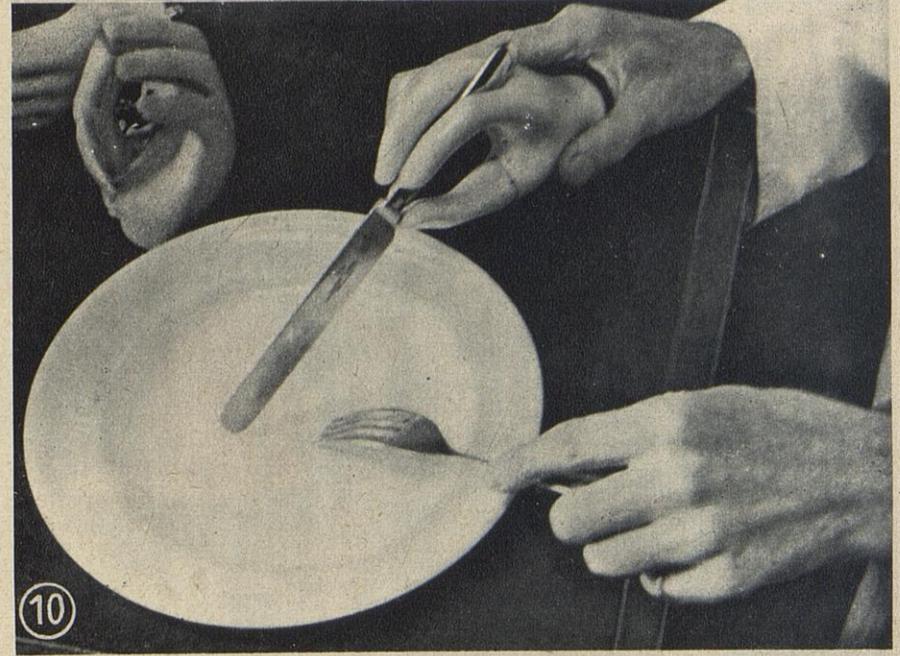
ON APPREND MAINTENANT A TROMEUR COMMENT IL POURRA SE SERVIR D'UN VILEBREQUIN.



AVEC SES « MAINS-OUTILS », PIERRE TROMEUR ENTREPREND DE SCIER UN MORCEAU DE BOIS...



APRES LA SCIE, LE RABOT. PIERRE TROMEUR A RETROUVE LA GAÏETE DE L'HOMME AU TRAVAIL



LA MAIN ARTICULEE TIEN BIEN LE COUTEAU. TROMEUR POURRA MANGER SANS AIDE...



## AU "QUEEN MARY HOSPITAL" (fin)

et utilement. J'ai donc pratiqué sur le moignon, au-dessus du coude, une articulation artificielle. La difficulté consistait à ce que la callosité de l'os ne soude pas la nouvelle articulation. Je suis arrivé à mes fins. Voyez plutôt.»

A l'appel du docteur Gillis, une dizaine de jeunes garçons se sont levés. Aimantés par son dynamisme, ils l'entourent avec un extraordinaire élan de confiance et de sympathie. C'est à qui nous montrera le bras coupé et l'articulation artificielle pratiquée au-dessus du coude et qui — ô merveille ! — se met à jouer comme une articulation normale.

L'expérience est récente. En septembre, par les soins du docteur Gillis et du docteur Craft, ces garçons recevront leurs bras artificiels.

\*\*\*

Voilà, de l'autre côté de la Manche, ce que l'on fait pour eux !

Avant de terminer cet article, j'ai cherché à savoir combien il y avait, à cause de la guerre, de jeunes gens de chez nous, parmi les plus beaux, parmi les plus braves, qui n'ont plus de mains, qui n'ont plus de bras, qui n'ont plus de jambes. Le chiffre est encore difficile à déterminer. On sait qu'ils sont au moins 50.000, peut-être plus. 15.000 seulement sont appareillés. Les autres le seront, mais quand ? Les fabriques de jambes artificielles sortent actuellement 20 jambes par mois... Alors ?

On sait aussi que nous n'avons pas à leur offrir de « Queen Mary Hospital », avec des pelouses vertes et un ciel plein d'avenir ; mais, au lieu de cela, une administration averse leur servira une petite pension sous la rubrique abominable de « retraités ».

Alors qu'ils sont, ces mutilés, la jeunesse de la France.

Alors qu'ils portent le sang et l'avenir de la France.

Alors que nos médecins sont là, hautement compétents, mais pour l'heure impuissants à mener à bien leurs inventions.

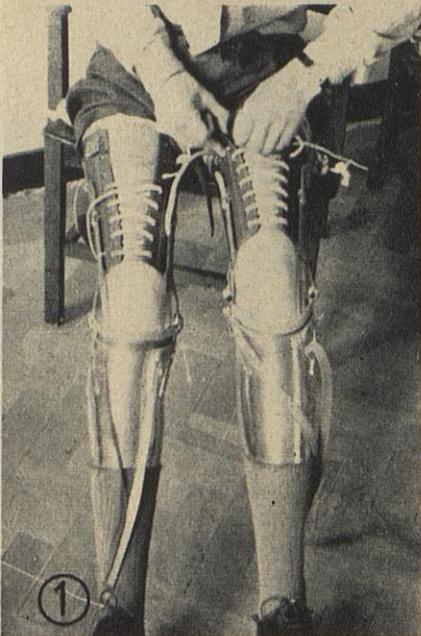
Car la France, ici encore, n'est jamais en défaut d'invention. C'est à elle qu'une mission américaine vient d'acheter le brevet de jambes artificielles *Stabilax* (en duralumin et fibre de bois) ; un modèle plus perfectionné que ceux de Roehampton.

Mais est-ce un modèle qu'il faut pour nos 50.000 mutilés ?

Nous manquons de matière première. Les usines sont occupées à l'armement. (Il paraît que c'est un signe des temps de paix !) Et les mutilés, qui devraient bénéficier d'une priorité sans conteste, attendent leur tour.

Alors que tant de gens de bonne volonté qui s'émerveillent d'avoir gardé leurs fils intacts dans la tourmente, avec leurs deux bras et leurs deux jambes, tant de gens voudraient, contre l'avarice de l'administration, aider la France à créer pour eux leur « Queen Mary Hospital » !

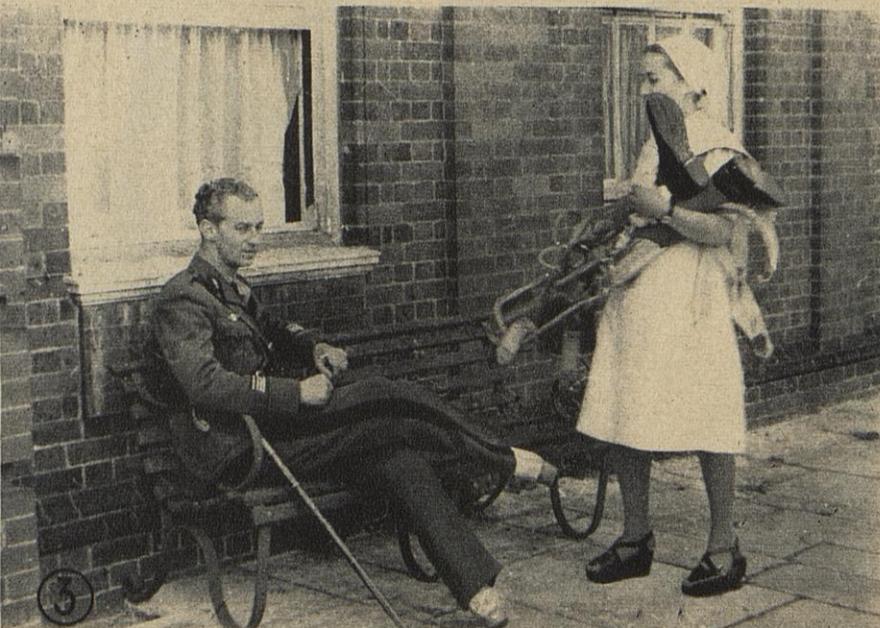
Christiane FOURNIER.



Le commandant de Cabrol lace ses jambes. C'est aujourd'hui sa première sortie...



Les premiers pas sont très difficiles et notre compatriote doit s'aider d'une canne.



SECONDE SORTIE : CABROL VA S'ESSAYER A FAIRE UN PETIT TOUR DANS LE PARC...



TROISIEME SORTIE : LE COMMANDANT DE CABROL S'EN VA D'UN BON PAS DANS LA RUE.

## L'AVENTURE DE L'ARGENT

par Norman ANGELL, prix Nobel de la Paix.

L'AXE de notre civilisation est l'argent, instrument d'échange universel.

Mais nous en sommes arrivés à un stade où cet instrument si commode commence à échapper à notre contrôle. L'effondrement qui a suivi la première guerre mondiale avait créé un chaos absolu dans l'existence des pays de l'Europe centrale et orientale. L'homme qui était parvenu, après une vie honnête et laborieuse, à posséder un confortable compte en banque se réveillait un beau matin et force lui était de constater que ses économies ne lui permettaient pas l'achat d'une paire de bretelles...

Or, dans une douzaine de pays européens, nous assistons actuellement au même phénomène. Le mot « inflation », demeuré une notion purement académique dans les pays qui n'ont pas connu ce fléau, éveille la terreur dans l'esprit de la moitié des Européens, pour lesquels il est synonyme de famine et de désespoir.

On parle d'inflation, lorsque la valeur de l'argent — c'est-à-dire son pouvoir d'achat — se trouve réduit brusquement et dans des proportions considérables. Cela signifie que nos revenus, nos appointements, nos salaires perdent les cinq, les huit ou les neuf dixièmes de leur pouvoir d'achat et que les économies, qui devaient nous servir en cas de maladie ou nous permettre de terminer décemment notre existence, ne valent pratiquement plus rien.

Mais le contraire de l'inflation — la déflation — apporte la ruine pour le paysan et pour l'industriel, parce que la baisse des prix les contraint à produire et à vendre deux fois plus qu'auparavant, pour pouvoir s'acquitter d'une dette, d'un impôt ou d'un amortissement bancaire, qui n'ont, ni l'un ni l'autre, subi la même réduction que les prix.

Il n'en était, certes, pas toujours ainsi. Il y a eu une époque, où la valeur de l'argent se déterminait, pour ainsi dire, d'elle-même, parce que l'argent-papier équivalait à une quantité donnée d'or ou d'argent. Les billets que nous acceptons tous en guise de paiement étaient échangés, sur notre demande, contre une quantité fixe de métal précieux et comme nous ne possédions pas le secret de fabriquer de l'or à bon marché, le danger d'une inflation semblait être définitivement écarté.

Mais où en sommes-nous, hélas ! de cette époque ! Nos billets actuels ne peuvent pas être échangés contre de l'or. La plupart des gouvernements ont dû avoir recours à la planche à billets, souvent à telle enseigne que le revenu qui garantissait, il y a dix ans, une vie aisée ne préserve plus, aujourd'hui, de la misère.

L'efficacité des mesures que les gouvernements prennent pour prévenir la répétition des désastres monétaires du passé dépend de l'intelligence et de la discipline du grand public. Malheureusement, le journaliste américain, qui avait fait remarquer, au moment de la publication des accords financiers de Bretton Woods, que ceux-ci étaient de l'hébreu pour l'électeur moyen, avait raison. C'est pourtant bien le grand public, l'électeur moyen, qui doit dire le dernier mot et décider de l'affaire.

Or, il arrive souvent — pour ne pas dire dans la plupart des cas — que la masse des électeurs décide, tout en ignorant parfaitement de quoi il s'agit. Après l'autre guerre, par exemple, il y eut un fort courant d'opinion en France et en Angleterre, qui exigeait de l'Allemagne le paiement de réparations considérables, en précisant même qu'elle devait payer en argent et non en marchandises. Il ne fallait pas permettre à l'Allemagne d'augmenter son exportation.

Eh bien, il fut absolument impossible de faire comprendre au grand public que ces réparations — que l'on aurait pu obtenir si l'on s'y était pris comme il fallait — ne pouvaient, en aucun cas, être payées en argent. La seule façon de les obtenir eût été de les exiger en marchandises autorisées à entrer en France, en Angleterre ou aux Etats-Unis. On ne voulait pas de cela, de crainte de porter préjudice à l'industrie de ces pays, alors qu'il s'agissait tout simplement de déterminer quelles étaient les marchandises dont l'acceptation, en guise de paiement, ne nous fit point courir ce risque.

C'était là, disait-on à l'époque, couper des cheveux en quatre. Je me rappelle ce membre du Parlement britannique, homme d'ailleurs fort cultivé, qui me dit, au terme d'une discussion animée que je venais d'avoir avec lui sur ce sujet : « Si le boucher me doit de l'argent, je ne veux pas qu'il me paie en beefsteaks. Et si l'Allemagne nous doit cent millions ou un milliard, nous voulons de l'argent et non des marchandises ! »

## LES TROIS "GRANDS" DEVANT LES DÉMOCRATIES

(Suite de la page 1)

aucun compte des minorités. Elle ne conçoit aucune mesure pour les protéger, pour leur assurer le droit de vivre, la liberté d'exister. C'est dans ce sens que M. Bevin a pu qualifier cette conception, qui s'est développée surtout dans les régions d'obédience russe, de nouveau totalitarisme. Peut-on le contester ?

L'autre, imprégnée d'humanisme occidental et d'obédience franco-anglo-saxonne, met surtout l'accent sur la protection de l'être humain. Sous l'influence de la dictature des droits de l'homme, elle attache autant de prix à l'exercice du pouvoir par une majorité populaire qu'à la protection des minorités politiques.

N'est-ce pas là la conception traditionnelle de la France ? Le ralliement du Gouvernement britannique ne lui donne que plus de poids. A la trilogie glorieuse — Liberté Egalité Fraternité — les nations occidentales ajoutent maintenant un quatrième terme : Justice Sociale. Elles paraissent vouloir l'assurer, sans sacrifier aucun des trois précédents.

Les conséquences en sont considérables. Voici, de par sa continuité spirituelle et son intransigeance sur le terrain des principes, la France invitée avec la Grande-Bretagne à assurer la direction spirituelle de l'ancien continent. Les cartes lui reviennent dans la main parce que sa position restait juste. Il en fut de même pour Talleyrand à Vienne, dans une situation identique. Les Etats-Unis, autre colosse amoureux de ses fraîches forces, l'invitent — *in extremis* — à prendre part à la capitulation japonaise. Le Président du Gouvernement de la République Française est l'hôte du Président des Etats-Unis. Par ailleurs, la France accepte de contrôler la liberté des élections en Grèce. Elle peut se permettre, dans une note assez vive, de regretter que l'U. R. S. S. n'ait cru devoir en faire autant. Elle sera toujours gagnante quand elle défendra la primauté de l'humain.

Mais sa mission d'avenir est moins de gagner que de convaincre. Entre les deux conceptions de la démocratie qui se partagent l'Europe, il ne saurait être question que l'une s'impose. Ce serait le retour inéluctable aux conflits sanglants qui risqueraient cette fois d'anéantir matériellement la planète.

La paix ne peut procéder d'un totalitarisme ni d'une dictature, fût-elle celle du prolétariat. Elle ne peut exister que dans le respect réciproque des adaptations nécessaires aux tempéraments nationaux. Nation totalement désintéressée en Europe, la France peut, seule aussi, faire sentir la sincérité de son idéal de justice sociale. Elle doit — ce sera le sens de son évolution politique, tant intérieure qu'extérieure — démontrer que l'on peut assurer l'égalité économique et la solidarité sociale, condition absolue de tout gouvernement authentiquement populaire, tout en respectant les grands principes de la Révolution Française : la Liberté, l'Egalité et la Fraternité. Point n'est besoin, pour faire prévaloir cette doctrine, de masses d'hommes ni d'opulents sous-sols : il suffit d'y croire. Et le Dieu de Péguy, ayant pesé la France au cours des siècles, ne la trouve aujourd'hui pas plus légère en foi qu'à l'époque où elle construisait ses cathédrales.

François TALLARD.

Cette étroitesse de vues est d'autant plus étonnante que le problème est vraiment facile à saisir. Nous connaissions, à un gramme près, le montant du stock d'or allemand. La totalité de ce stock représentait un pour cent environ des réparations que nous exigeons. Je priai mon distingué adversaire d'imaginer que nous avions saisi et distribué cet or parmi les Alliés. Comment l'Allemagne allait-elle s'acquitter des 99 % qui restaient ? « En argent ! » me fut-il répondu. Or, cet « argent » ne pouvait être que de l'argent allemand. Que pouvions-nous en faire ?

Aucun boucher, aucun boulanger de France ou du Royaume-Uni n'eût consenti à délivrer sa marchandise contre des marks allemands. Le seul endroit au monde où cet argent pût être converti en biens était précisément l'Allemagne. Seulement, nous ne voulions pas que ces marchandises pussent quitter l'Allemagne. Eh bien, la seule chose qui nous restait à faire — dans le cas où nous eussions effectivement « touché » cet « argent » — c'était d'aller en Allemagne et d'y boire de la bière allemande... jusqu'à concurrence du montant des réparations de guerre.

Aujourd'hui, tout cela nous semble l'évidence même. Mais ceux qui se souviennent de l'époque se souviennent aussi des difficultés invraisemblables auxquelles se heurtait la compréhension de ces vérités si simples chez le commun des mortels. L'histoire devait d'ailleurs se reproduire quelques années plus tard, lorsque les Américains demandaient aux Anglais de payer leurs dettes de guerre... au moment même où ils entendaient empêcher les marchandises britanniques d'entrer aux Etats-Unis, en pratiquant des tarifs douaniers prohibitifs.

La formidable confusion qui règne dans la plupart des esprits au sujet de l'argent a considérablement contribué à provoquer le chaos monétaire, la dépression économique, le chômage, les faillites et la misère, qui formèrent le cortège de l'autre guerre. En Allemagne, elle a été parmi les facteurs qui ont favorisé l'avènement de Hitler au pouvoir.

Mais comment aurions-nous le droit de nous étonner de cette ignorance et de cette confusion ? En France, en Angleterre, aux Etats-Unis, ainsi que dans la plupart des pays, rien n'est fait ni dans les écoles ni en dehors d'elles, pour enseigner aux citoyens quoi que ce fût au sujet de l'argent. Notre système d'instruction et d'éducation passe, en effet, sous silence cet auxiliaire essentiel, banal et cependant tout-puissant de notre vie quotidienne.

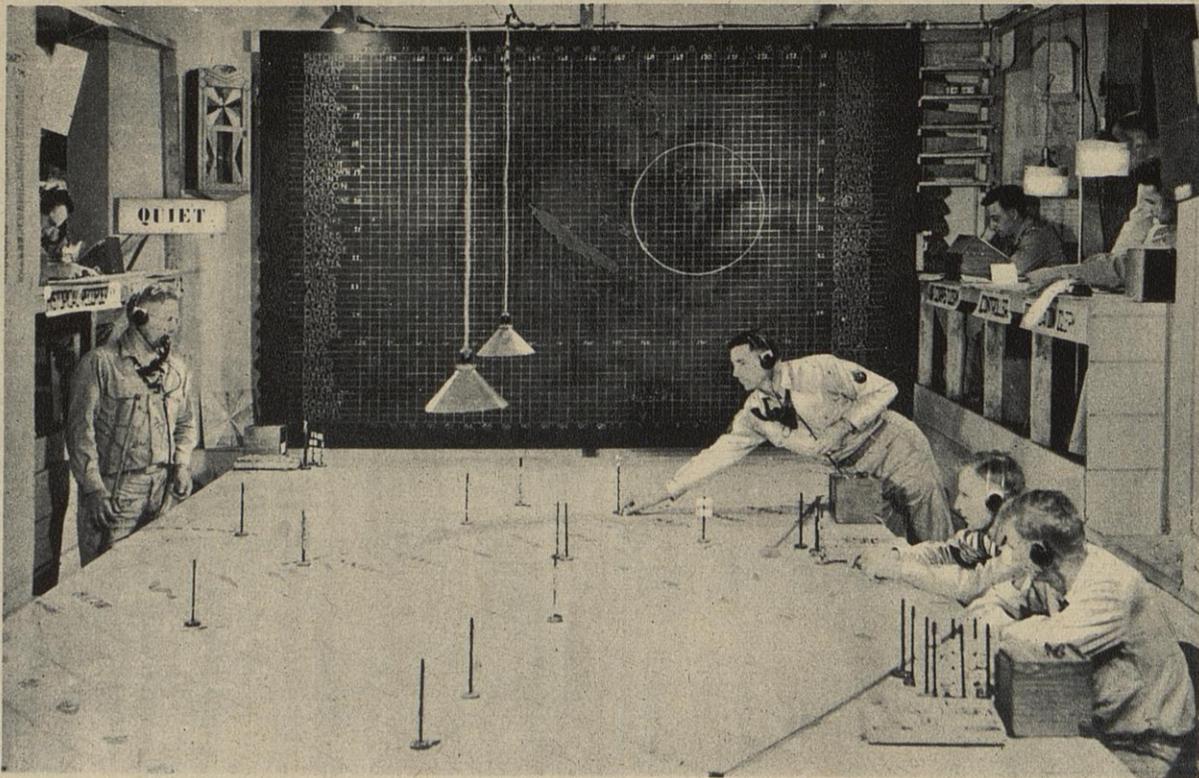
Il est vrai, certes, que l'ensemble de l'économie ne relève pas des sciences exactes. Mais les principes fondamentaux, sur lesquels la confusion est la plus grande, sont tous aussi peu discutables que la loi de la gravitation universelle, par exemple. Ces vérités essentielles ne dérivent pas de l'expérience directe de nos sens. Mais faut-il donc se fier absolument et en toute circonstance au témoignage de nos sens ? Faut-il, à la fin, remettre en question la forme de notre planète, que nos sens affirment plate ?

Méfions-nous de ce qu'on appelle le « sens commun » et qui n'est, souvent, qu'une porte ouverte aux erreurs et aux mystifications. Il est bon d'avoir beaucoup d'argent, n'est-ce pas ? Peut-on dire, pour autant, qu'il serait bon pour tout le monde si tout le monde avait beaucoup d'argent ? Certes, non.

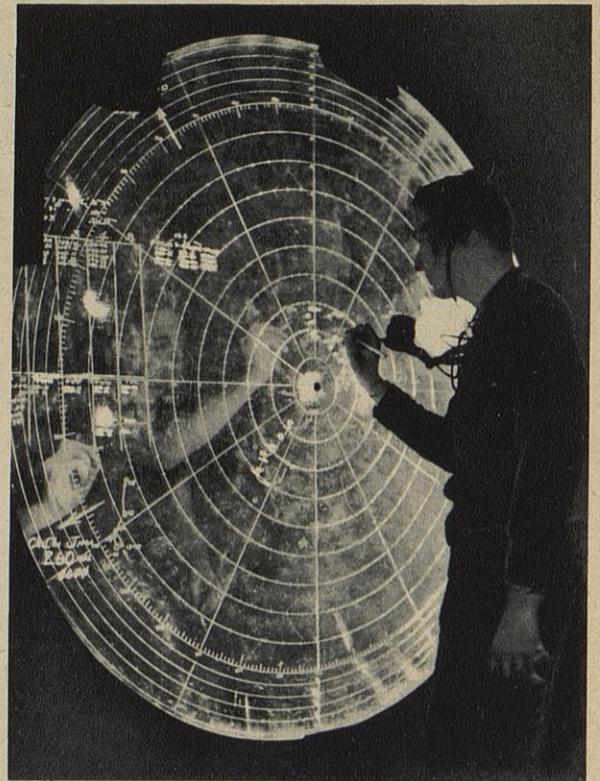
Les historiens de l'avenir diront peut-être que si notre civilisation a fait faillite, c'est parce que nous avons été incapables d'enseigner aux larges masses du peuple quelques vérités essentielles sur l'argent, accessibles pourtant à l'intelligence d'un adolescent normal en une heure de travail.

L'argent, symbole de la chance, mais aussi source de malheurs, demande à être non seulement possédé, mais aussi connu. Si nous ne voulons pas que notre civilisation s'achemine vers de nouveaux désastres, il nous faudra trouver des méthodes appropriées, pour enseigner les principes essentiels du maniement et de la circulation de l'argent aux futurs citoyens et électeurs, à ceux qui seront les véritables maîtres de nos démocraties.

(Copyright by Opera Mundi and le Monde Illustré)



Ce tableau d'observation, constituant un système complexe de protection et de coordination des informations données par « radars » disséminés, fut installé par le Signal Corps de l'armée américaine dans une base avancée du Pacifique.



Un technicien de la marine note sur une carte verticale les informations fournies par l'œil électrique du « radar ».

## ARME SECRÈTE DE LA GUERRE, LE RADAR...

LES gouvernements américain et britannique viennent de dévoiler un des plus grands secrets de la guerre : le « radar » — abréviation de « Radio-Detection and Ranging » (détection et repérage par radio) — qui sauva l'Angleterre lors du blitz de 1940 et des bombardements par V-1 et V-2.

Cette invention, qui découle des recherches effectuées dans le domaine de l'électrotonique, permet d'indiquer, quelles que soient les conditions atmosphériques, malgré l'obscurité et les nuages, la position et l'éloignement des objets que l'on veut repérer.

### DES ONDES QUI REBONDISSENT

C'est en 1922 que des savants, se consacrant aux recherches de radio, s'aperçurent que des ondes émises étaient réfléchies par un petit vapeur qui se trouvait sur leur chemin. Huit ans après, les mêmes savants, au cours d'expériences de « direction finding equipment » (dispositifs de repérage), observèrent que des ondes de T. S. F. étaient réfléchies par un avion. De cette double découverte devait naître le radar, basé sur le fait que les ondes rebondissent sur les corps solides, comme une balle de caoutchouc rebondit sur un mur.

Le dispositif de radar comporte, dans ses grandes lignes, un transmetteur et un récepteur. Le transmetteur émet des ondes, sous forme de « pulsations », dont la durée ne dépasse pas un millionième de seconde. Ces pulsations se répètent à des intervalles de quelques millièmes de seconde.

Un appareil récepteur, d'autre part, enregistre l'écho de chaque pulsation renvoyée par les objets solides qu'elle a rencontrés sur son chemin. Les ondes se déplacent à la vitesse de la lumière, soit 300.000 kilomètres à la seconde. L'intervalle qui sépare le départ de la pulsation et le retour de l'écho est infime, mais mesurable. Un dispositif automatique peut enregistrer la distance d'un objet situé dans un rayon d'action de cinq à dix mètres. Cette distance est parcourue par l'onde émise et l'onde de retour en environ un trentième de millionième de seconde. Se servant de ces mesures pour unité de base, on peut ainsi évaluer l'éloignement d'un objet d'après le temps que met la pulsation pour l'atteindre et revenir à son point de départ. On peut se faire une idée de la rapidité de transmission de la pulsation de radar, lorsqu'on songe qu'elle ne met que deux secondes un quart pour aller jusqu'à la lune et retour à la terre.

C'est en 1926 que deux institutions savantes de la fondation Carnegie, poursuivant des recherches pour mesurer la distance jusqu'à la ionosphère, utilisèrent, pour la première fois, un système de mesure du temps de réflexion. La même année, les Etats-Unis consacraient une somme de cinq millions de francs aux

recherches concernant ce que devait devenir le radar.

L'éloignement d'un objet étant ainsi déterminé, il restait à préciser la direction d'où revient l'onde. On utilisa, pour ce faire, une antenne rotative, émettant des pulsations, sous forme d'un étroit faisceau. L'écho le plus intense révèle la direction de l'objet.

Il existe un dispositif particulièrement intéressant et spectaculaire du repérage de l'éloignement et de la direction : c'est l'appareil connu sous le nom de P. P. I. (indicateur du plan de position). Un tube à rayons cathodiques, analogue à celui qu'on utilise en télévision, permet de tracer sur un écran une véritable carte lumineuse, chaque objet étant représenté par une tache de lumière, et la position des taches par rapport au centre indiquant les distances.

La précision de ces mesures dépend de la longueur des ondes. Plus elles sont courtes, plus le faisceau est mince et plus les objets sont repérés exactement. Un des perfectionnements les plus importants du radar a été l'obtention d'ondes extrêmement courtes, alors que les ondes d'un mètre et demi étaient, avant la guerre, les plus courtes que l'on utilisât.

### L'HISTOIRE DU RADAR

Le développement du radar, accéléré par la guerre, s'est poursuivi parallèlement en Angleterre et aux Etats-Unis et, si l'Angleterre était arrivée, à la veille du conflit, à une mise au point plus parfaite de différents dispositifs, après 1940, date à laquelle les recherches des deux pays devinrent communes (et le radar prit son nom), les dispositifs américains remplacèrent, dans une large mesure, beaucoup de ceux qui étaient en usage en Grande-Bretagne auparavant.

Dès 1930, le « Bureau of Engineering » (Bureau des recherches scientifiques) des Etats-Unis donna l'ordre à ses laboratoires d'étudier les ondes réfléchies, afin de permettre le repérage de navires ou d'avions ennemis. En même temps, l'armée américaine poursuivait des recherches sur les ondes infra-rouges et les ondes de chaleur.

Mais la grande ère du radar ne s'ouvrit qu'avec l'utilisation des « pulsations ». Les laboratoires de la Marine américaine commencèrent leurs travaux en 1934.

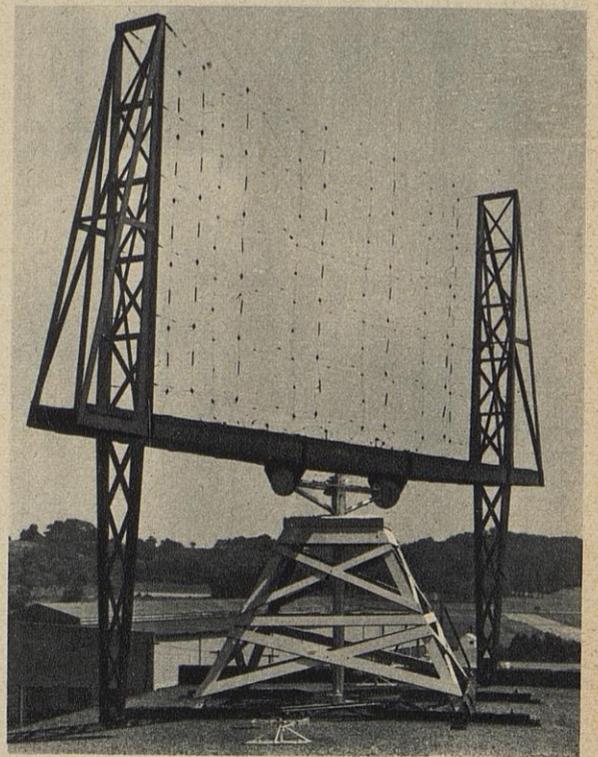
Pendant ce temps, les Anglais poursuivaient leurs recherches, précipitées par la menace de la guerre. Dès 1935, dans le plus grand secret, on établissait une chaîne de cinq stations de radar pour protéger l'estuaire de la Tamise. En 1939, à la veille du conflit, deux formes d'équipement de radar étaient utilisées, l'une pour la détection des navires de surface, l'autre pour l'aviation. On monta trente installations en deux mois.

Les Américains avaient procédé, entre temps, en

mai 1937, a des expériences effectuées sur des bombardiers, qui avaient permis, non seulement de signaler l'appareil, mais aussi de donner des indications sur son altitude et son éloignement. La section des recherches, de son côté, installée près du port de New-York, s'attachait à perfectionner les transmetteurs et les récepteurs de pulsations, spécialement en ce qui concernait le contrôle des projecteurs de recherche aérienne.

En 1940, les savants américains et britanniques associèrent leurs efforts. Une mission technique anglaise vint à Washington, prit connaissance de toutes les inventions américaines et, de son côté, fit une démonstration du « magnetron », qui venait d'être découvert en Angleterre, qui émettait des micro-ondes et donnait plus de précision au radar.

Lorsque les Etats-Unis entrèrent en guerre, la Marine, après avoir installé le premier poste de radar à micro-ondes à bord d'un vieux contre-torpilleur, avait déjà équipé du radar de nombreux navires.



Cette antenne est montée de telle sorte qu'elle peut être tournée dans n'importe quelle direction de la boussole.

# ...SERA DEMAIN UN OUTIL DE LA PAIX

chargés d'annoncer l'approche de bateaux ennemis et de contrôler le tir des batteries côtières.

## LE RADAR, ARME DE GUERRE

Les utilisations du radar en temps de guerre ont été multiples.

Dès leurs premières attaques en territoire allemand, les bombardiers de la R.A.F. avaient été munis de dispositifs de radar qui leur permettaient de trouver leur route et d'être suivis par des postes de contrôle, quelles que soient les conditions atmosphériques. Mais ce système ne fonctionnait qu'en ligne droite, car les ondes, comme les ondes de télévision, ne s'infléchissaient pas selon la courbe de la terre et ne dépassaient pas la ligne d'horizon. Une invention américaine, connue sous le nom de procédé Loran, qui fonctionne sur une longueur d'onde analogue à celle de la radio, vint remédier à cet inconvénient. Les ondes épousent la courbe de la terre, et les navires ou les avions peuvent être repérés à des distances atteignant 1.600 kilomètres de la station émettrice.

C'est, par contre, aux Anglais que le radar doit le dispositif électronique grâce auquel un pilote peut se faire reconnaître des postes récepteurs amis. Ce dispositif, amélioré dans les laboratoires américains, a été utilisé à bord des avions et aussi de tous les vaisseaux de combat.

L'une des tâches les plus urgentes, au début de la guerre, fut la création d'un appareil de radar qui permit aux canons de la D.C.A. de toucher avec un maximum d'efficacité les bombardiers de nuit. Les phares de recherche s'avéraient nettement insuffisants. Il fallait trouver des appareils de détection dont le calcul automatique de l'altitude et de la position de l'appareil ennemi fût assez rapide pour diriger le tir des batteries.

L'utilisation des ondes courtes permit la mise au point d'un canon antiaérien réglé automatiquement par le déplacement de l'indicateur de radar.

## LA CHASSE AUX V-1

Lorsque les V-1 menacèrent l'Angleterre, le radar côtier anglais, amélioré par diverses innovations américaines, permit de détecter ces robots avec assez de précision pour suivre leur trajectoire depuis leur point de départ. Les Anglais purent ainsi diriger du sol les chasseurs ultra-rapides, seuls capables de rattraper les V-1. Mais le radar prouva encore mieux son efficacité dans la campagne dirigée contre les robots en ce qui concernait le tir de D.C.A. Souvent, en effet, le temps interdisait aux chasseurs de décoller. La D.C.A. entra en action. Les batteries américaines installées sur la côte anglaise, grâce au radar, arrivèrent à descendre un V-1 toutes les qua-

rante salves, et l'action de la D.C.A. fut si efficace que, sur cent cinquante V-1 envoyés sur l'Angleterre au cours d'un certain dimanche d'août, trois seulement atteignirent leur but.

Lors des débarquements alliés en Afrique du Nord, en novembre 1942, les chefs militaires alliés comprirent la nécessité d'établir un système de défense immédiat pour protéger ports et installations militaires de tous ordres contre les attaques nocturnes des bombardiers allemands. Il fallait donc des appareils portatifs, susceptibles de fonctionner immédiatement. Les ingénieurs et les savants concurent aussitôt un appareil qui entra immédiatement en fabrication et s'avéra de plus en plus utile, tant en Afrique du Nord que, par la suite, dans le Pacifique, lorsque — au cours de l'avance par bonds d'île en île — les aérodromes durent être construits de plus en plus loin, à l'intérieur même du système de défense japonais.

Le radar permit également aux batteries installées à bord des navires de guerre de régler leur tir avec une grande précision. Rien de plus difficile que de contrôler le tir de canons opérant sur des navires toujours en mouvement, et contre des objectifs eux-mêmes encore plus mobiles. Le radar, qui permet au canonnière de suivre littéralement la trajectoire de ses projectiles, donna une efficacité surprenante au tir allié. Un calculateur électronique du même ordre, installé à bord des Superfortresses, régla automatiquement le tir des tourelles, qui peuvent fonctionner séparément ou simultanément, selon la position de l'appareil ennemi, et sans intervention humaine.

Lorsque la visibilité était mauvaise, les bombardiers lourds ne naviguaient qu'à l'aide du radar, grâce auquel les villes, les rivières, les lacs et les côtes se dessinaient sur un écran cathodique.

Les savants américains, après bien des efforts, arrivèrent à créer un centre d'informations coordonnant les informations des postes de radar installés sur les bateaux et les avions. Ce centre effectuait un relevé automatique des informations et déterminait ainsi l'activité ennemie.

Les Allemands réussirent à capter ces émissions. Leurs sous-marins pouvaient ainsi échapper à l'attaque des Alliés, en plongeant avant même d'avoir été détectés.

Les Alliés passèrent alors à la contre-attaque. Ils n'employèrent plus que des dispositifs utilisant une nouvelle bande de micro-ondes, que les nazis ne purent jamais découvrir. Dès l'été 1942, le radar enregistrait de moins en moins de sous-marins allemands et, un an plus tard, les Alliés parvenaient à en couler jusqu'à cent en trois mois, dont les deux tiers touchés par des avions.

Le radar a été ainsi de la plus grande utilité pour protéger les convois.

## LES APPLICATIONS DU RADAR EN TEMPS DE PAIX

Les problèmes du radar présentant de grandes ressemblances avec ceux de la télévision, l'exploration du domaine des micro-ondes peut amener assez rapidement à la réalisation des postes émetteurs de radio individuels.

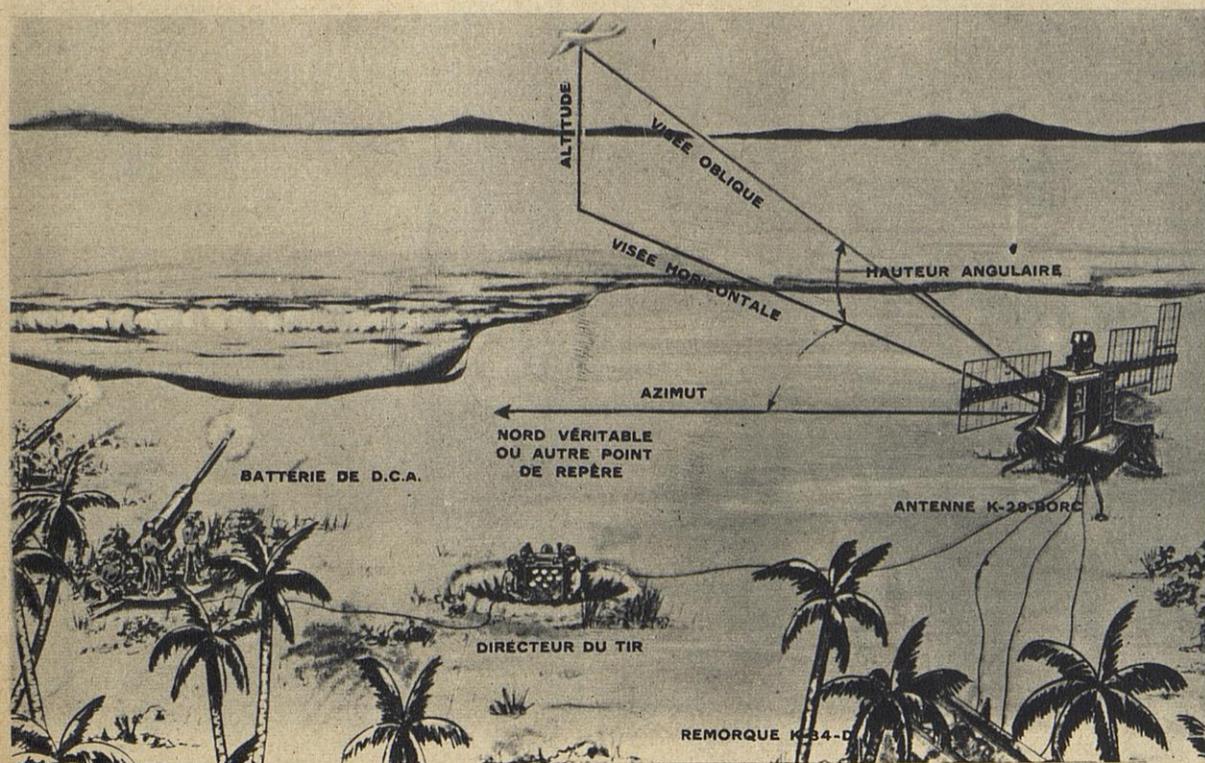
Dès maintenant, le radar peut, d'autre part, apporter une aide considérable à la navigation par mer. Guidés par lui, les pilotes pourront franchir sans encombre les eaux les plus dangereuses, étant avertis de la présence de tous les récifs, des navires qu'ils peuvent rencontrer à l'improviste sur leur route, déportés par la tempête. Le pilote ne cessera de « voir » littéralement la côte la plus escarpée, et des catastrophes comme celle du *Titanic* ne pourront plus se reproduire, puisque les icebergs eux-mêmes seront décelés, malgré la brume la plus opaque.

La navigation aérienne, grâce aux installations de radar, sera, elle aussi, grandement facilitée. La position de l'appareil, son altitude seront déterminées automatiquement.

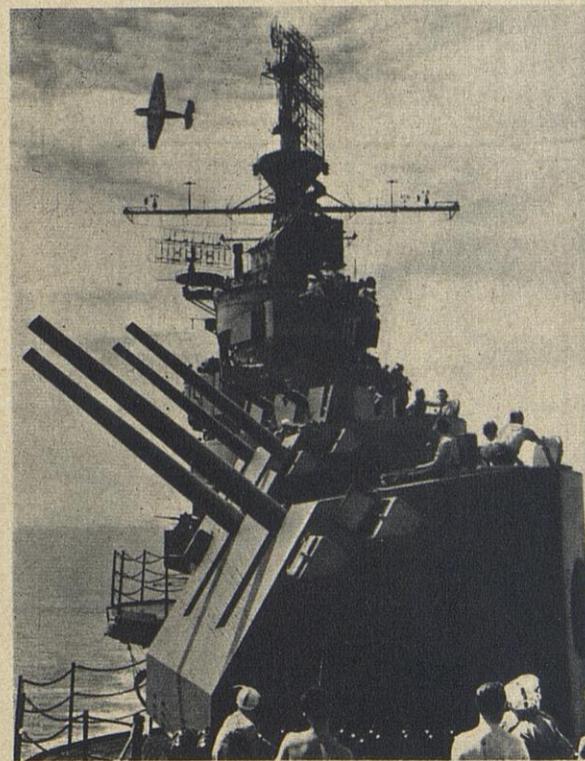
Déjà, tous les grands aérodromes américains vont être équipés du radar. Grâce au radar, une seule personne, installée dans la tour de contrôle d'un aérodrome, suffira pour suivre les mouvements de tous les avions naviguant autour de l'aéroport, même si le temps est bouché.

Cet observateur aura devant les yeux un écran circulaire cathodique, d'environ un mètre de diamètre. L'aéroport sera figuré au centre de l'écran. Tous les appareils seront représentés par des taches lumineuses, se déplaçant autour du centre. Ces taches auront des caractéristiques différentes, afin que le contrôleur puisse identifier l'avion représenté par la tache. Surveillant ainsi tous les déplacements des avions, il pourra contrôler les évolutions d'un appareil en train d'atterrir, ou avertir deux pilotes dont les avions risqueraient d'entrer en collision. Seuls, les appareils militaires sont actuellement munis de dispositifs leur permettant de bénéficier des installations de ces aéroports, mais on envisage sérieusement d'équiper également les appareils civils.

Ainsi l'industrie du radar est-elle en train de naître. Elle promet de devenir l'égale en importance de l'industrie automobile, dont le développement fut pourtant foudroyant. Dès maintenant, l'entraînement des spécialistes du radar se poursuit très activement. Dans la seule marine américaine, 23.175 officiers et hommes ont passé des examens de radar. Grâce à ces spécialistes, et à une collaboration étroite du gouvernement des Etats-Unis et des entreprises privées, le radar va pouvoir prendre, dans le domaine de l'industrie civile, toute l'ampleur qu'il est appelé à connaître.



Croquis d'une installation complète d'une unité de D.C.A. américaine destinée à la protection d'une partie de la côte. Cette unité comprend un « radar » avec son antenne et la batterie qu'il règle par l'intermédiaire du directeur du tir.



Un bombardier « Avenger », équipé avec « radar », survole un transporteur aux antennes se profilant sur le ciel.

# LA MONARCHIE ET L'ARMÉE

AUCUNE nation n'est complètement à l'abri des ingérences étrangères. Ce que l'on appelle politique extérieure n'est autre que l'art d'influencer à son profit la politique des autres nations. La crise espagnole de juillet n'est pas l'œuvre d'une certaine situation intérieure ; celle-ci n'avait à ce moment qu'une importance très secondaire. Elle est l'œuvre d'une certaine atmosphère internationale, dominée par le résultat des élections anglaises et celui de la Conférence que l'on appelle alors des Trois Grands. (Certains prétendent que Franco était persuadé du succès laboriste.) Vers ce même début de juillet, M. Coffee présenta devant le Sénat américain une motion demandant la rupture des relations diplomatiques avec l'Espagne, et M. Norman Armour, ambassadeur des E.-U., se rendit au Palais du Prado pour la justifier par la désillusion des Américains devant la lenteur de l'évolution espagnole.

Le gouvernement avait déjà préparé, pour les soumettre à l'approbation automatique des Cortès, qui devaient se réunir en session plénière les 13 et 14 juillet, deux projets essentiels sur lesquels la propagande faisait grand bruit : le « Fuero des Espagnols » et la Loi d'administration locale. Après le conseil des ministres du 4 juillet, ce programme parut insuffisant. Il correspondait bien aux déclarations faites quelques semaines auparavant à Bradford, de la United Press, et à une situation internationale vaguement inquiétante du fait d'un effort de normalisation des relations russo-anglo-saxonnes. Mais les menaces se précisaient, la situation internationale semblait s'éclaircir davantage. Il fallait autre chose. Quoi ?

Dans ce pays où il court plus de bobards que dans n'importe quel autre, et où il est si difficile de savoir avec précision ce qu'il se passe, chacun se perdait en conjectures. Tous les changements qui furent annoncés au cours de ce mois étaient prévisibles depuis déjà longtemps ; mais on fut, en général, surpris de les voir arriver tous en même temps. Les Espagnols se doutèrent bien que cela signifiait pour le gouvernement des difficultés internationales plus graves que ne le permettaient d'augurer la presse et la radio de ce pays. L'annonce de la solution monarchique que l'on ne croyait pas prête, et qui ne l'était pas en effet, surprit plus que le reste. Il ne fait pas de doute que, de ce jour, l'opposition a levé la tête et qu'il faut en tenir compte désormais.

J'ai voulu, en quelques mots, indiquer comment, en juillet même, on a pu en venir à cette solution monarchique. Bien que cette réforme soit encore à l'état de symbole, comme presque toutes celles adoptées jusqu'ici, il est intéressant de se demander ce qu'elle signifie.

Certains affirment que Franco aime le pouvoir et ne tient nullement à le quitter. D'autres pensent qu'il désire réellement transmettre son pouvoir.

Les premiers portent à l'appui de leur opinion les termes mêmes du discours du 17 juillet. Qu'a voulu dire le Caudillo lorsqu'il parlait de monarchie traditionnelle, puisqu'il employait un peu plus loin le mot traditionaliste ? Par monarchie traditionnelle on entendait don Juan ; par traditionalisme, il faut entendre un parti politique successeur du « carlisme » et qui a lancé lui aussi un long manifeste dont une partie est dirigée contre le régime actuel, l'autre contre le programme de don Juan accusé de trop de libéralisme. Donc, volontairement, le général a mélangé les termes de manière à rendre impénétrable sa véritable pensée. Mais, par ailleurs, il était question depuis plusieurs mois de l'établissement d'un conseil de régence présidé par Franco. Or, le traditionalisme prévoit pareil système pour gouverner. Selon d'autres opinions dirigées dans le même sens, le candidat officiel serait le jeune fils de don Jaime — un enfant, donc une régence — ce qui expliquerait que le général ait pu annoncer la monarchie sans être d'accord avec le prétendant qui rallie la grosse majorité des monarchistes espagnols. Don Jaime, second fils d'Alphonse XIII, a renoncé à ses droits à la couronne après son mariage morganatique avec Mlle de Dampierre. Cette renonciation eut lieu sous la République et, à partir de ce moment, son frère cadet, don Juan, fut considéré comme héritier présomptif. Peu après la guerre civile, et peu avant sa mort, l'ancien monarque adressa un manifeste aux Espagnols, annonçant son abdication en faveur de don Juan, dans l'éventualité d'une restauration. Franco contesterait cette renonciation — qui n'atteindrait pas le fils de don Jaime — et cette abdication qui n'aurait pas de valeur pour les Espagnols puisqu'elle n'a pas été approuvée par un parlement. Franco, continuent ces mêmes monarchistes, nous a bernés sans cesse en encourageant nos espérances par des conversations et en les condamnant par le soutien de conditions inacceptables. Le dernier remaniement ministériel n'écarta-t-il pas les monarchistes ? Pourquoi nous faire des illusions ? Franco suit sa tactique habituelle : diviser les monarchistes, les dominer et continuer son règne à travers eux.

Il existe un second courant d'opinion qui attache confiance à Franco et pense que tous ces soupçons sont exagérés. Sans doute y a-t-il eu des conversations engagées, mais peut-être leur échec est-il dû, en grande part, au manque de compréhension du prétendant. En effet, le général pense qu'il est de son devoir de ne pas laisser perdre ce qu'il a fait, ou voulu faire, jusqu'ici. Il estime trop libéral le programme bâti à l'étranger, et plus près des réalités étrangères que des réalités espagnoles. C'est un militaire et il est persuadé, comme de nombreux Espagnols, que l'Espagne ne peut vivre que sous la coupe d'une forte autorité. Il pense avoir fourni un moule politique à son pays et désirerait que cette empreinte ne se perdît pas. Le Caudillo sait bien que seule la monarchie de don Juan pourrait disposer d'une opinion suffisamment influente pour maintenir le trône. La seule chose qu'il voudrait obtenir, c'est l'adoption par l'éventuel futur monarque d'un certain héritage moral et en partie matériel. Franco se borne à menacer et tente d'intimider, dans ce but. A quoi les autres répondent : « S'il ne va pas jusqu'à appliquer les menaces, c'est qu'il ne se sent plus assez fort. »

Peut-être serait-il plus logique de penser que le général Franco a été entraîné à prendre une décision un peu pressée et qu'il ne sait pas encore lui-même exactement ce qu'il fera. Il a probablement plusieurs plans en vue et, pour le moment, reste aussi longtemps que possible sur le point mort qu'offrent les événements, de manière à ne s'engager que lorsqu'il le jugera utile, et de la façon la plus efficace. C'est une manière d'agir qui lui est familière. Il semble cependant que la conférence de Potsdam doive lui laisser peu d'illusions. Non seulement son régime, mais lui-même est rejeté catégoriquement à l'écart. L'Angleterre n'a pas prêté grande attention à la protestation lancée de sa résidence de « Pazos de Meiras ». Le sous-secrétaire du ministère des Affaires étrangères des E.-U. vient de prononcer un discours hostile. Quant aux élections françaises, le Caudillo est persuadé qu'elles seront à gauche. En ce mois d'août l'avenir est donc sombre pour le gouvernement de Madrid. Il perd l'espoir d'utiliser, comme il avait pu le faire jusqu'ici, une situation qui découlait de cette phrase de Staline : « Il est plus facile de faire la guerre que de faire la paix. »

Ainsi le gouvernement du général Franco qui avait réussi à franchir le cap de l'armistice en Europe vient de recevoir un coup sérieux. Le régime était ébranlé depuis longtemps ; certains se demandaient si le gouvernement parviendrait à se dégager du régime : la conférence de Potsdam, conjuguée avec les élections laboristes, semble répondre par la négative. A partir d'aujourd'hui, il faut s'apprêter à tenir compte des facteurs de politique intérieure jusqu'ici insignifiants. Par sa recherche de nouvelles solutions, le gouvernement montre son inquiétude et indique les dangers qu'il redoute. Quelle sera la réaction de son principal soutien devant sa perte de prestige inévitable ? Que va faire l'armée ? Par le choix de ses nouveaux ministres, le général semble démontrer qu'il veut s'appuyer plus que jamais sur elle. Mais il ne faut pas oublier que les principaux chefs sont monarchistes, de même qu'un bon nombre de cadres. Franco, s'il garde son prestige, domine l'armée ; sans prestige, il est dominé par l'armée.

Il semble qu'une fois ces conditions mises au jour, elles doivent créer un climat de plus en plus favorable à une intervention de l'armée. (Par intervention de l'armée, je n'entends pas nécessairement une intervention des chefs principaux faisant pression sur le Caudillo.) Cette intervention n'aurait lieu bien entendu qu'au cas où Franco, par ses atermoiements, retarderait une solution que les principaux chefs militaires estiment nécessaires pour plusieurs raisons. En premier lieu parce qu'il leur semble que de nouveaux retards dans le retour de la monarchie pourraient compromettre sérieusement les chances de celle-ci. En second lieu, ces chances tombent chez les « républicains »...

Franco a-t-il cédé — a-t-il eu besoin de céder à ces conseils impérieux ? Aujourd'hui on lui prête l'intention de faire des élections plébiscitaires sur l'alternative de la République (sans ses hommes politiques extérieurs qu'il continue à condamner) ou de la Monarchie. Le récent discours de M. Bevin pressera-t-il cette solution, ou la remettra-t-il à un peu plus tard ?

Quoi qu'il en soit, si de pareilles élections se font avec l'assentiment des principaux chefs de l'armée, il est logique de penser que ceux-ci ont leurs raisons d'attendre un résultat monarchique.

« Rien n'est plus difficile que de faire un roi », disait Prim.

Les monarchistes irrésolus y parviendront-ils avec l'appui violent ou pacifique de l'armée ? Selon les promesses du général Franco ou contre ses atermoiements ? Mais c'est le comte de Romanones, je crois, qui a écrit, avec sa longue expérience politique, que la logique de la vie est souvent l'imprévu.

# A L'ÉCOUTE DU MONDE

## L'EUROPE ET SON PAIN QUOTIDIEN

LA production de céréales panifiables sera, cette année, déficitaire dans toute l'Europe. Ses régions orientales, qui fournissaient avant la guerre plus de 600 millions de quintaux, n'en donneront guère plus de 400. La France, qui produisait de 80 à 90 millions de quintaux, n'en aura que 65 millions, sur lesquels il lui faudra prélever de quoi ravitailler l'Afrique du Nord, hier excédentaire, aujourd'hui vidée de ses stocks et victime d'une période d'exceptionnelle sécheresse, inconnue depuis plus de trente ans. En Allemagne, en Belgique, en Hongrie et ailleurs, partout font défaut les engrais, et partout la main-d'œuvre manque. On évalue ainsi à 100 millions de quintaux les besoins réels de l'Europe au cours de la prochaine campagne. Où les trouver ?

Rassurons-nous. Les grands pays exportateurs — Etats-Unis, Canada, République Argentine, Australie — peuvent très aisément les fournir. Les réserves mondiales sont assez importantes pour répondre à toutes les demandes. Cependant, il en est du blé comme de tous les autres produits dont le monde a sa suffisance : ils sont inégalement distribués et le problème de leur répartition s'accroche à une question de transport.

Nous touchons ici au point « crucial », comme on dit en jargon parlementaire : qu'il s'agisse, en effet, de produits alimentaires ou de matières premières quelconques, notre monde a de quoi satisfaire à ses nécessités courantes. S'il arrive qu'il y ait ici pléthore et là disette, la faute en est au défaut d'organisation.

La situation de nos sociétés est, à cet égard, comparable à celle d'un corps humain bien pourvu d'éléments sanguins qui circulent mal. Leur prospérité générale est, en vérité, subordonnée à la solution d'un problème de distribution. Laisser de côté ce problème capital et délibérer sur les moyens d'éviter de nouveaux conflits, c'est mettre avant les bœufs la charrue. La crainte de la famine et l'appréhension de la misère ont, de tout temps, mené les peuples à la révolte et à la guerre.

## LITTÉRATURE AMÉRICAINE

LE goût de la lecture se développe aux Etats-Unis. Il apparaît que ce développement est dû, pour une part, à la multiplication du « livre de poche » à la portée de toutes les bourses, pour une autre part à l'action de nombreux « clubs de lecture », parmi lesquels émerge, avec plus de 600.000 membres, le *Book of the Month Club*, fondé en 1926. Les sociétaires de ce club s'engagent à acheter, par an, au moins quatre livres sur les douze qui leur sont présentés par un jury spécial, et reçoivent en prime un cinquième volume.

Au cours de 1944, les Etats-Unis ont édité 250 millions de volumes relevant de 7.000 ouvrages, parmi lesquels près de 2.000 romans. Les services de l'armée américaine ont réparti entre les différentes unités 7.500.000 volumes par mois.

Les catalogues des éditeurs révèlent la parution d'un grand nombre de livres sur la guerre, auxquels le public américain témoigne un intérêt spécial, qui ne l'empêche d'ailleurs pas de s'attacher aux ouvrages d'intérêt général. Il semble que l'événement ait sensiblement élargi son horizon, naguère borné aux histoires d'intérêt local, aux récits d'aventures et aux mauvais romans populaires. Il s'intéresse aux pays étrangers et prend goût, de plus en plus, aux classiques et à la poésie. Le « livre de poche en vers » a, récemment, atteint un million d'exemplaires vendus.

C'est ainsi qu'au contact du monde extérieur, au frottement des mobilisés avec les vieilles sociétés européennes et asiatiques, tend à se modifier la mentalité américaine plus ou moins fermée jusqu'alors aux spéculations intellectuelles. A l'appui de cette observation nous arrivait hier la nouvelle que l'Université d'Harvard entreprend de modifier ses programmes : traditionnellement orientés vers la spécialisation, ils seraient, désormais, établis pour la distribution d'une solide culture générale reconnue de plus en plus nécessaire à la base de toute formation.

Voilà sans doute de quoi peser sur les conclusions suggérées dans les « Scènes de la vie future » ! Renvoyé à M. Duhamel.

## " THE RIGHT HONOURABLE " ERNEST BEVIN

MINISTRE des Affaires étrangères du nouveau cabinet travailliste, M. Ernest Bevin est essentiellement un *self-made man*. Fils d'un policeman et d'une femme de chambre, orphelin de père à neuf ans, il travaille dès cet âge comme garçon de ferme à raison de six pence par semaine, en 1890. Il travaille ensuite à Bristol en qualité de conducteur de tramway, de plongeur de restaurant, de camionneur, puis de docker. Il adhère vite aux Trade-Unions, épouse une ouvrière militante, crée le syndicat des dockers et se fait battre aux élections de 1918 par son concurrent conservateur lord Caldicot.

Il n'entre au Parlement qu'en 1940. Mais, dès lors, sa carrière politique se poursuit de manière fulgurante. Moins d'un an après son élection, il est ministre du Travail, membre du Cabinet de guerre et du Conseil privé et crée *Right Honourable*. Et il a justifié tous les espoirs placés en lui.

Ministre des Affaires étrangères du nouveau cabinet Attlee, il s'est immédiatement affirmé comme le *right man* auquel M. Eden lui-même a spontanément rendu hommage. Parce qu'il a montré qu'il pense et veut agir comme ses plus éminents prédécesseurs et, avant tout, en bon Anglais.

Ph. V.

# A TRAVERS LA CÔTE BASQUE SUR LES PLAGES "DÉMINÉES"



LA PLAGE DE BIARRITZ GROUILLANTE DE MONDE ET L'HOTEL DU PALAIS REQUISITIONNE POUR LES ETUDIANTS AMERICAINS.

Ces premières vacances à la mer ont un air « d'avant guerre » qui semble curieusement démodé. Les estivants plongent dans le passé, se réadaptent à cette vie curieuse du « farniente » sur le sable brûlant, ces siestes réglementaires, ces jeux dans l'eau, insouciantes et enfantines.

C'est en abordant ce repos annuel qu'on constate combien a changé le mode de vie de notre monde bouleversé. Ces vacances sont surtout une aspiration vers l'oubli, une soif de la vie saine, quelques semaines de véritable détente. Or elles semblent encore une suite de cette lutte quotidienne, qui, depuis des années, nous harcèle.

On lutte dès le début, en prenant d'assaut le métro, étant chargé d'une lourde valise. On lutte pour se procurer un accès au train, pour se placer et ainsi de suite jusqu'au moment où, arrivé au but, on se croit libéré de tous les soucis.

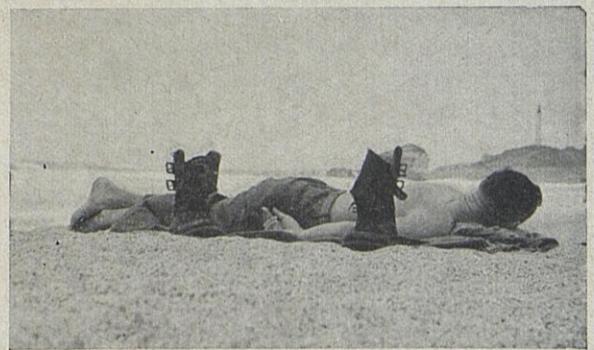
Le train Paris-Hendaye est pris d'assaut tous les jours. Les plages de la côte basque et le beau pays si pittoresque qui s'étend autour ne paraissent pas avoir été éprouvés par la guerre et les bombardements. Mais malgré que tout est en place, l'occupation allemande a laissé partout des traces profondes et il flotte dans ces villes souriantes un air d'abandon et de pauvreté.

Saint-Jean-de-Luz, Biarritz, Hendaye, Guéthary ou Bayonne, bien que remplis d'estivants, n'ont plus l'animation et le charme paisible de naguère.

Si tout ce pays vivait surtout de touristes, il ne semble pas trop content de les accueillir. Les hôtels, pillés par l'occupant, doivent se remettre à neuf, mais tout manque, et surtout le linge, introuvable actuellement. Ainsi plusieurs grands palaces, qui ne peuvent reprendre l'entrain d'avant guerre, restent sans vie, mutilés et abandonnés.

Mais la côte se nettoie de plus en plus de ce danger : *les mines* — héritage ignoble de l'occupant. Pourtant des filots dangereux se trouvent encore un peu partout sur la côte. Tous les matins les baigneurs de Saint-Jean entendent une explosion, au loin, sur la route d'Hendaye. C'est le travail de déminage qui continue toujours dans la région.

Biarritz a, durant ce mois d'août, l'aspect d'une grande plage populaire, une plage « congés payés ». Elle grouille comme une ruche, balayée par la forte brise marine. Le « Bar Basque », désert, n'a pas encore retrouvé sa célèbre clientèle. Les automobiles sont rares, mais les fiacres, les vieux fiacres, travaillent à tour de bras.



CES DEUX SOULIERS DISENT LA NATIONALITE DU BAINEUR.



ON EST VRAIMENT EN FAMILLE : ON PREND LA LEÇON D'ANGLAIS SUR LA PLAGE...

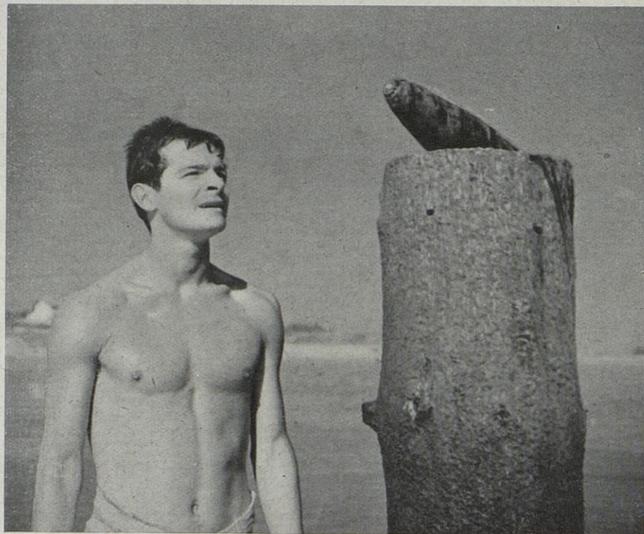


VOICI FERNAND LEDOUX, SA FEMME ET TROIS DE SES ENFANTS : KIKI, CLAUDE ET THIERRY.

**SUR LA CÔTE BASQUE (suite et fin)**



SUR CES POUTRES COMPLETEMENT DECOUVERTES A MAREE BASSE REPOSENT... DES OBUS!



ET VOICI QUE SERGE REGGIANI DECOUVRE EN FLANANT UN DES DANGEREUX PROJECTILES.

Mais Biarritz est surtout une ville américaine. La plupart des grands hôtels sont réquisitionnés pour les convalescents, les autres vont accueillir la jeunesse en uniforme qui y viendra passer une période d'études. L'hôtel Plaza en est le quartier général. Les terrains de sport, les courts de tennis seront mis en état et le casino de Bellevue deviendra un lieu de conférences. Sur la plage, on aperçoit à chaque pas des serviettes-éponges kaki, étalées sagement auprès d'une paire de bottes, en beau cuir jaune. On n'a pas de peine à en reconnaître les propriétaires, ces magnifiques athlètes musclés et aux corps bien proportionnés.

Des idylles innombrables s'ébauchent facilement, on s'explique sans l'aide du dictionnaire.

Seul le chanteur André Dassary défie toute concurrence. Là, dans son pays natal, il retrouve de plus en plus son « accent » et aucun gala ne se passe sans son concours gracieux où il obtient des triomphes.

Guéthary, le petit coin si en vogue naguère, a connu lui aussi l'occupation. Le « Guetaria », grand palace de la plage, tombe en ruines. La merveilleuse « Roseaie » d'Ibarriz est abandonnée à tous les vents. Tous les hôteliers ont dû héberger et nourrir les troupes allemandes. Jusqu'à présent, on travaille au déminage et au nettoyage. Des barrages antitanks, des barbelés rouillés encombrant la plage de Bidart. Des obus fixés aux poutres apparaissent à la marée basse et les enfants naviguent sur des torpilles rouillées. L'herbe a recouvert le coquet tennis. Les pensions de famille tâchent de contenter leur clientèle paisible, mais le ravitaillement est un lourd problème.

A l'hôtel « Ezkualduna » : — eau chaude, chambres avec salles de bains — on sert un menu de restriction. Le prix d'une journée aurait suffi, auparavant, à passer un mois de vacances.

Serge Reggiani, la vedette de *François Villon*, n'a jamais pu y récupérer les quelques kilos perdus au cours de la saison fatigante et s'en fut sur la Loire, désespéré d'obtenir une tartine beurrée pour son petit déjeuner.

Par contre, Fernand Ledoux et ses quatre charmants enfants se contentent du thon et des tomates. L'air vivifiant de la mer leur donne l'illusion des grandes plages normandes, dont ils ont la nostalgie. Ces vacances 1945 obligeront le grand comédien à accepter deux, trois films supplémentaires, car l'air marin se paye cher cette année.

Si Hendaye a été, jusqu'à présent, fermée aux estivants et aux touristes, tout en donnant l'hospitalité aux « allongés » de Berck-Plage, Saint-Jean-de-Luz connaît une grande vogue. Pourtant, le Casino reste fermé, la Pergola semble triste comme une prison et le beau plongeur a été balayé entre temps. Quelques Parisiennes élégantes se pres-



NOUS SOMMES AU PAYS BASQUE, TERRE OU L'ON RESTE ETERNELLEMENT FIDELE AUX JEUX ET AUX RITES D'UN MAGNIFIQUE FOLKLORE.

sent au « Bar Basque » à l'heure de l'apéritif et, à « L'Auberge », la plus célèbre batterie, celle de Jerry Mengo, fait danser des couples bronzés à l'huile solaire. Mais c'est la mer qui est la véritable vedette, on en profite enfin ! Crise de lainages, crise de bonnets, de caoutchouc, les cheveux trempés, dédaignant la mise en plis, revêtues d'un costume de bain simplifié taillé dans un coupon de cretonne, les nageuses prennent vraiment les bains de mer au sérieux.

Et si les rouleaux de grillage anti-sous-marins sont toujours là, ils servent de vestiaire ou de séchoir. Les curiosités locales ne sont plus les poétiques vieilles maisons de Ciboure ou l'admirable église où vint se marier Louis XIV, mais plutôt les blockhaus du rocher de Sainte-Barbe et les casernes camouflées habilement sur la route d'Hendaye. Le fort de Socoa — admirable construction de Vauban — a été une importante pointe de défense allemande et les engins rouillés parsèment encore ses alentours. Tant de traces lamentables, qui défigurent ce beau pays !

Seuls, quelques campeurs astucieux profitent de ces ruines et viennent par temps pluvieux abriter leur cuisine dans quelque abri creusé dans un rocher.

L'accès de la région frontalière est strictement interdit. Le ravitaillement est déficieux au possible. Des mesures d'une telle sévérité sont prises contre les hôteliers que la plupart refusent de nourrir leurs clients. Alors, c'est la chasse aux restaurants, les menus imposés ne facilitent pas les choses. On mange comme au régiment. Les catégories A offrent du thon bien assaisonné, les catégories C présentent une portion réduite, cuite à l'eau. On ne sert la viande que le dimanche. Un « nouveau » fraîchement débarqué a du mal à trouver à se nourrir. On préfère satisfaire une clientèle régulière.

La police inspecte et sévit. Les crustacés sont interdits aux heures des repas et une langouste entraîne régulièrement une forte amende.

Le Pays Basque manque de beurre, d'huile, de laitages. Les poissonneries affichent en permanence « Pas de poisson », et, pourtant, tous les soirs, le port de Saint-Jean voit arriver des chargements considérables ! Mystère !

Actuellement, une chasse plus énergique que jamais est entreprise contre la contrebande et, si toutes les Parisiennes se chaussent d'espadrilles achetées sans bon, les citrons sont introuvables.

Le touriste, résigné, grignote des poires vertes à 60 francs le kilo et espère toujours découvrir un petit restaurant-surprise où l'on mange bien et pour pas cher. Il regrette alors la campagne grasse, mais se console facilement en se disant : « La mer, il faut bien que je la paye ! »

Reportage de LIDO.



LES TROUS OU LES ALLEMANDS PRETENDAIENT TENIR SONT DEVENUS DES LIEUX D'EXCURSION.



SUR LE ROCHER DE SAINTE-BARBE, CE BLOCKHAUS ATTIRE TOUS LES CAMPEURS.



DERRIERE LES BARBELES SERGE REGGIANI ET JANINE DARCEY PRENNENT DES BAINS DE SOLEIL.



PARFOIS LA POPULATION MANIFESTE CONTRE Baigneurs ET PRIX.



C'EST CE BATEAU QUI RAVITAILLE ST-JEAN-DE-LUZ EN POISSON.



POUR LES GOSSES IL N'Y A QUE LA PLAGE ET LE BON AIR QUI COMPTENT



QUAND IL PLEUT LE MEME BLOCKHAUS PERMET DE FAIRE LA CUISINE A L'ABRI.

# PILLAGE DE LA CIVILISATION

EST-IL décent d'avouer une singulière prévention contre la statistique? Elle date du temps où, poursuivant, sans hâte, dans les couloirs de la Faculté de droit, l'âpre conquête du doctorat, j'eus à suivre les cours où s'enseignait cette science rébarbative. Le professeur étant, pour comble, un de mes oncles maternels, il m'était difficile de « sécher », comme disait l'argot d'école, son cours fastidieux. Je ne m'en faisais pourtant pas faute et reçus, à ce sujet, en deux ans, plus de remontrances que les parlements n'en firent subir, durant tout son règne, à la monarchie française.

Ce n'est donc pas sans crainte que je vois arriver le moment où il va être possible d'établir l'effroyable bilan des six dernières années. Je fis, par avance, les chiffres astronomiques des pertes, en hommes, des belligérants, de leurs dépenses financières, et du coût des destructions gigantesques dont l'immense conflit a été la cause.

Ces nombres alignés, en admettant même qu'ils aient été calculés par les plus méticuleux, les plus sûrs des comptables, connaîtra-t-on réellement la totalité des dommages dont l'humanité aura été la victime? Ma vieille méfiance envers la statistique m'en fait douter. Je ne crois pas qu'il soit possible d'évaluer en chiffres la profondeur des désastres. Le mal dont nous avons souffert paraît plus grave que les pertes humaines les plus cruelles, les plus lourds gaspillages matériels. Il faut avoir une foi tenace en l'homme, et en la Providence qui l'accompagne, pour hésiter à se demander si, dans ce dernier cataclysme, l'humanité n'a pas perdu son âme.

Ce qu'ont détruit ou pillé les Germains et leurs complices, ce ne sont pas seulement les vieilles maisons de Rotterdam, patinées du reflet des soleils indiens, que les vaisseaux hollandais rapportaient dans leurs voiles, ni les vénérables églises de Londres, encore enrubannées du son grêle des cloches élisabéthaines, ni les fermes tourangelles, écroulées parmi leurs roses, ou les villes normandes, entourant d'un écrin de maisons grises les joyaux du passé. Le barbare, hélas! a mis sa main profane sur des trésors plus secrets: il a saccagé, de sa lourde botte, les parcs mystérieux où s'étaient accumulées, faibles arbustes ou hautes futaies, les floraisons de la pensée.

En vérité, on a pillé la Civilisation!

Cette douceur d'aller le long d'un paysage, dans la fraîcheur colorée du crépuscule, sans craindre que surgissent, du boqueteau paisible, où le soleil attarde un reflet roux, la mitraille au poing, les pillards ou les assassins: c'était la Civilisation.

Rentrer dans sa maison, la journée faite, pour s'y reposer du labeur en la tendresse des siens, et, refermant la porte sur la nuit, ne pas songer qu'elle pourrait être ébranlée par les poings et les cris d'une Gestapo démente: c'était la Civilisation.

Elles affirmaient aussi la Civilisation, ces lourdes péniches traînant, comme essouffées, à la suite d'un remorqueur noir et fumant, qui, pour passer sous l'arche étroite de certains ponts, baissait, comme pour un salut, sa cheminée mobile.

Il en sentait le prix, ce flâneur penché sur les boîtes des quais, espérant la trouvaille précieuse, ou le livre attachant, porte ouverte d'un rêve...

Elles en goûtaient les jouissances, ces foules populaires, que rendaient, aux soirs dominicaux, lourdes et lasses de plaisirs, la pelouse de Longchamp, les vélodromes et les terrains de football.

La Civilisation vous attendait encore, érudite, raffinée, rue de Seine, dans la boutique où Paul Prouté recevait, jadis, Anatole France, et où l'ombre du Maître vient sans doute, parfois, frôler d'une aile invisible les chères gravures.

Elle se tenait, droite et pure, comme un sommet ou une flamme, dans la salle du Collège de France où Paul Valéry, montrant la rigueur impériale de son visage byzantin, exposait, d'une voix rapide et sûre, les harmonieux arcanes d'un art subtil.

Tout cela semble avoir été emporté par un raz de marée. Le flot se retire lentement, laissant derrière lui ruines et fange. Comme un enfant longtemps malade, l'homme doit réapprendre certains gestes: oublier l'emphase théâtrale du salut germano-italien, l'inquié-

tude défensive du poing levé, et retrouver le simple mouvement de la main tendue, gage d'amitié désarmée.

Dans quelle caverne du Harz, ou quelle mine de sel, retrouvera-t-on jamais la règle d'or avec laquelle Descartes contrôlait les mouvements de la raison, et les balances de cristal dans lesquelles il pesait les grains du bon sens, chose qui lui semblait de son temps « la mieux partagée », mais qui, du nôtre, à observer les événements, paraît moins bien répartie.

Où sont cachées, sculptées dans le marbre opalin par les patriciens d'Athènes, sur l'ordre de Platon, les légères colonnes où le philosophe voyait le symbole de l'idée du Bien et du Beau auquel il subordonnait le monde? Ces idées ont perdu le plus grand nombre de leurs fidèles; beaucoup ont dû, longtemps, dissimuler une admiration dont on leur faisait un crime. Au contraire, par la voix stipendiée des propagandistes et la servilité de quelques teneurs de plume, on s'est ingénié à les tourner en dérision et à célébrer à leur place la force et son orgueil brutal. Pourtant, le plus grand crime des fondateurs du fascisme, — encore impardonnable même si, par impossible, les autres étaient oubliés — c'est celui qui a tenté de dépouiller l'homme de sa personnalité, d'en faire une goutte d'eau dans l'océan des foules, une parcelle infime d'argile dans la masse des êtres: un numéro, à l'école, au régiment, à l'usine, à la prison, au camp de tortures, au cimetière. Agir ainsi, c'est nier la part de divin qui est en nous, que toutes les religions — sauf, peut-être, celle des tribus primitives — ont reconnue.

L'homme, systématiquement avili, a été réduit par ses frères indignes au plus misérable esclavage, quand il ne succombait pas sous la cruauté des supplices destinés, d'abord, à lui faire perdre, en aveux infamants, le respect de soi-même et de sa valeur spirituelle. Le tortionnaire se plaisait à le réduire à une animalité si abjecte que les captifs échappés à la mort allemande jettent, par pudeur pour la liberté retrouvée, un voile sur certains abîmes de leur misère.

Le monde a pris, depuis vingt ans, de mauvaises habitudes. Sous la pression d'ambitieux, avides de richesses et de pouvoir, il s'est lentement décivilisé. Les larges boulevards, les autostrades, les stades marmorens, où les maîtres de l'heure aimaient à faire défiler leurs peuples, en uniformes et chemises sombres, conduisaient au néant. Les foules aveugles suivaient, cachant sous les acclamations la crainte de l'avenir — instinct obscur — qui, peu à peu, les gagnait. Changer une nation entière en troupeau a, pour l'escamoteur agrippé au pouvoir, l'avantage de supprimer l'opposition et la critique. Un peuple, assez insensé pour s'abandonner ainsi, se rue au suicide. Lorsqu'il s'éveille de sa marche de somnambule, derrière le cheval du dictateur, celui-ci git, désarçonné, dans la poussière, et la nation exsangue, ruinée, captive n'a plus qu'à se soumettre aux lois des vainqueurs et à boire jusqu'à la lie le calice de la défaite.

Aujourd'hui, la civilisation est menacée sur presque tous les points de la terre: chez les vaincus, tout est à refaire, à commencer par l'éducation des masses qu'on mettra de longues années à désintoxiquer du poison lentement, amoureusement absorbé.

Leurs préoccupations sont réduites à la satisfaction de besoins matériels, à la conservation, précaire, d'une existence constamment mise en péril, par des fléaux que l'intelligence et la sagesse humaines étaient, après des siècles, parvenues à réduire.

Dans le camp des vainqueurs, les blessés sont nombreux: indomptable, martyr, la Pologne, écartelée, rasée, brûlée, git pantelante. Sa résurrection est travail de foi et de persévérance; la Hollande, inondée, voit — les eaux retirées — un dixième de ses terres arables brûlées par le limon marin, devenues propres à la culture; les blessures de la Belgique sont nombreuses, la moins grave n'est pas l'espèce de rancœur, ranimée par la guerre, qui, sous un prétexte dynastique, jette, une fois de plus, les uns contre les autres, Flamands et Wallons. Quant à la France, ses plaies sont innombrables; pour une fois, laissons à la statistique le triste soin d'en donner le détail; en Autriche, les nouveau-nés meurent par centaines,

faute de lait, il faudra longtemps pour réparer les désastres de la guerre allemande en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Roumanie, en Albanie, en Yougoslavie, en Grèce. La Russie, peuple géant, a longuement payé le courage de s'être fait, contre la force, le champion du droit.

Ce n'est pas assez de dire qu'on a pillé la Civilisation, on l'a presque détruite. Elle ne s'est conservée, en partie, que grâce au miracle qui, par la coalition des Nations Unies, a mis un terme aux ravages du prophète de Berchtesgaden et du mégalomane du Palais de Venise.

Mais, qu'on y prenne garde, la Civilisation est d'une fragilité tragique, a dit le poète que nous venons de perdre. Beaucoup d'entre nous ont pu le constater ces dernières années: quelques fils coupés, deux ou trois tuyaux brisés, un réservoir troué, et, instantanément, disparaissent les commodités dont l'homme se montre si fier. On le voit, en quelques heures, désarmé, réduit à sa pauvreté primitive, abandonné, comme nu, à la seule ressource de ses mains et de son intelligence. A cet instant, s'il n'a pas accumulé en lui les enseignements du passé, si les réflexes des lointains ancêtres, serviteurs fervents des vieilles disciplines, ne se transmettent pas, instinctivement, dans ses propres gestes et réactions, il redeviendra une bête, livrée aux plus bas appétits, et sans défense contre l'événement. Cette fragilité de la Civilisation, on aimerait que chacun de nous s'en pénètre davantage, d'abord par reconnaissance pour ceux qui nous ont légué ce qui nous en reste, ensuite pour la transmettre intacte aux futures générations.

Comment refaire la Civilisation passée et lui donner, ensuite, le développement, l'ampleur qu'exigent les merveilleuses et récentes découvertes de la science? D'éminents chercheurs, comme les frères de Broglie, ont, peu à peu, déchiré les voiles, et, derrière le monde des apparences — l'Hindoue Maya aux éternels mensonges — découvre une réalité jusqu'à laquelle nos regards ne pouvaient pénétrer. Une fois de plus, la raison, l'intuition, la mesure ont triomphé du mystère. Mais, sur la route où le progrès vole à larges coups d'ailes, sans qu'on puisse prévoir où il se posera, notre vieille Civilisation, épuisée par les tribulations des dernières années, suit, claudicante, essouffée. Ce n'est pas mince besogne que d'accorder le vol de cet aigle à sa marche boîteuse. De la solution dépend cependant le destin de l'homme: toute science étant vaine, tout progrès inutile, qui ne contribue pas à le servir.

Chacun comprend, sans doute, que le reste des trésors accumulés par la sagesse des âges disparaîtrait, définitivement emporté dans l'ouragan d'un nouveau conflit armé. Le monde ne peut se sauver que par un effort véritable vers l'unité. Mais la méfiance, la haine, semées par les doctrines des régimes totalitaires et leurs méfaits, ont fleuri si abondamment, en tous pays, depuis six ans, qu'il a été impossible d'en extirper entièrement les racines. Certains se font même un plaisir et un métier d'entretenir, un peu partout, ces plantes vénéneuses.

En vérité — disent les gens avertis — le monde ne peut s'en tirer que par une révolution!

D'accord. Il faudra, cette fois, appliquer sérieusement, rigoureusement, le mot d'ordre, vieux de deux mille ans et toujours neuf: « *Aimons-nous les uns les autres.* » Mais — dira-t-on — c'est un précepte religieux ou philosophique! Ne voit-on pas qu'il est aussi le plus sûr, le plus vaste et le plus efficace des programmes politiques à l'intérieur comme à l'extérieur?

Tant pis pour les trublions, avides de sang, d'incendie, de rapines et de places à prendre... Ils ont mal choisi leur moment pour consulter les astres. Le mouvement céleste est contre eux; la seule révolution qui nous soit permise, c'est la révolution de la Fraternité. Il y faudra bousculer des habitudes, des préjugés, des privilèges. Nous retrouverons alors, aussi profond qu'elles soient enfouies, la règle d'or et les balances de Descartes, et les colonnes jumelles du divin Platon.

Jean FRANÇOIS-PRIMO.



PELERINAGE 1945. CES HOMMES MUTILES, ANCIENS PRISONNIERS OU DEPORTES, ATTENDENT DANS LEURS PETITES VOITURES, A LOURDES, LE PASSAGE DU SAINT-SACREMENT...

## LOURDES, cité des consolations et carrefour du monde...

La guerre a labouré affreusement les âmes et les chairs. De par le monde, des êtres, des millions d'êtres pantelants, se tournent, comme d'instinct, vers Lourdes, la cité de l'espoir. Certains appellent, plus ou moins consciemment, le miracle qui les restaurera, d'autres, un apaisement moral.

Les 18, 19, 20 et 21 août a eu lieu le premier pèlerinage national français depuis la guerre. Beaucoup d'étrangers s'y étaient joints. Au total, plus de 50.000 pèlerins venus accomplir les vœux accumulés au cours des années douloureuses.

« S'il revient de captivité!... » « S'il guérit de ses blessures!... » « Si les bombardements nous épargnent! »

Dans l'habituelle bariolure des robes féminines, des chemises scouts, des voiles de « Bernadette », des costumes régionaux, des soutanes, tranchent par masses les uniformes d'officiers, de soldats, de marins. Plusieurs centaines d'Américains accompagnent leurs chapelains. Prisonniers, rapatriés et déportés sont venus en nombre.

Notre empire colonial est généreusement représenté : 500 Malgaches, 200 Indochinois, des indigènes de la Réunion, du Dahomey, de Dakar. Tout petits, Etienne Bamba et Joseph Sagman avaient admiré, à l'école de la mission, des films sur Lourdes. La guerre, qui les a conduits d'abord en Alsace, leur permet de contempler aujourd'hui cette grotte à laquelle ils ont rêvé, là-bas, à l'ombre des bananiers. Avec leurs camarades Vincent de Paul et Ziguinén, et bien d'autres, ils sont venus de Marseille et de Saint-Raphaël, sous la conduite d'une religieuse.

\*\*\*

Les humains ont tant souffert...

Ils ont tant à demander!

Malgré la pénurie de matériel et de personnel exercé, la S.N.C.F. soutient avec bonne humeur un admirable effort. Le trafic de la gare de Lourdes passe brusquement et sans heurt d'une moyenne journalière de 1.500 voyageurs à une « pointe » de 15.000.

Les pèlerins qui n'ont pas, deux mois à l'avance, retenu des chambres, se logent comme ils peuvent dans des granges, dorment dans la salle d'attente de la gare ou



PROCESSION. CES ANCIENS PRISONNIERS S'EN VONT CHANTANT, LES BRAS EN CROIX.



LA SAINTE VIERGE EST TOUT ILLUMINEE.





DE TOUTE LA FRANCE SONT VENUES DES SUPPLIQUES, 2 MILLIONS DE SIGNATURES PORTEES EN PROCESSION VERS LA GROTTTE !



Cette femme est tendue de tout son être vers le Dieu qui passe au milieu des chants et des prières de la foi.

retourner coucher à Tarbes ou à Pau en s'entassant dans les trains.

On « pique-nique » partout : sur les pelouses autour de la basilique, au bord du Gave, à la terrasse des cafés. Devant les palaces on déballe œufs durs et saucisson amenés de Colmar ou d'Arras.

Dans les magasins, la matière première ne semble pas manquer pour les chapelets et les tableaux édifiants. L'ingéniosité des marchands (qui est sans borne) aboutit parfois à des combinaisons cocasses et pas toujours artistiques. Tels ces chromos hautement colorés, ces grottes en miniature, ces vierges lumineuses, lavables et... musicales.

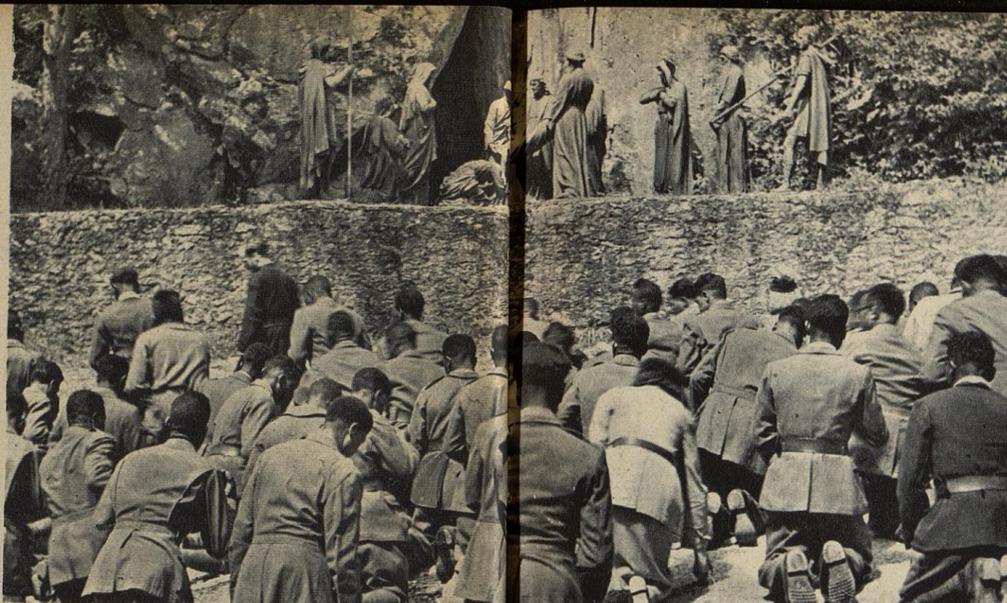
« Ils sont venus malgré les difficultés du voyage... » Ainsi commençait le sermon d'inauguration du « National ». Cette phrase me traversait l'esprit lorsque je me penchais au chevet de Lebreton, déporté à Buchenwald pendant trois ans.

Déclaré intransportable car l'ankylose du bassin le condamne à la position horizontale, il a décidé pourtant de venir à Lourdes par ses propres moyens, sans place retenue. Il s'est fait hisser dans un couloir, se flant à son étoile. En cours de route, des voyageurs se sont occupés de lui, des scouts l'ont changé de train, installé sur une banquette de première classe que les occupants ont cédée de bonne grâce. Et le voici, le visage rayonnant, dans la salle de l'hôpital. Sur un chariot, il suit les offices, mêlé aux autres malades.

« Si vous ne pouvez vous y rendre, soyez présents quand même. »

Les R.P. Assomptionnistes, organisateurs du « National », ont demandé à tous les curés de France de collecter les signatures des personnes qui, ne pouvant voyager, s'unissaient de cœur au pèlerinage.

Près de deux millions de signatures sont arrivées des villes et des villages de la métropole et aussi de Tunisie,



DE NOMBREUX SOLDATS DE L'EMPIRE FRANCAIS SONT VENUS AUSSI, CETTE ANNEE, A LOURDES. LES VOICI DEVANT LA MISE AU TOMBEAU.



Cette année, Lourdes, devenue un carrefour du monde, a reçu la foule, touchée de leur présence, leur fit un chaleureux accueil.



SUR LE PASSAGE DU SAINT-SACREMENT, CHACUN PRIE, LES GENOUX EN TERRE, AVEC UNE PATHETIQUE FERVEUR...

de Madagascar, de la Réunion. Seule, l'Indochine a manqué le courrier. On ne saurait s'en étonner !

Dans une procession grandiose, derrière les pancartes des diocèses, des jeunes filles défilent, portant à la grotte les supplices dans des boîtes tricolores.

Une institutrice du Haut-Rhin, en costume du pays, Marie Donath, représentait l'Alsace. Internée au camp de Schirmeck, elle y avait promis, dans les souffrances, d'aller prier à Lourdes, dès la guerre finie. Elle n'est pas en retard !

Une jeune fille entre au bureau des constatations médicales. Elle a les joues rebondies et un air joyeux. C'est Marie-Thérèse Laurent. Elle m'explique qu'atteinte de méningite et de paralysie du rein elle s'est trouvée subitement guérie, l'année dernière, « après une apparition de la Vierge de Lourdes ». Son poids a, depuis lors, augmenté de vingt-huit kilos et elle se sent en parfaite santé.

Le docteur Vallet, ancien médecin colonial, depuis vingt ans président du bureau des constatations médicales, proteste :

« Attendez, mon enfant, la fin des examens. » Le bureau des constatations médicales est, en effet, particulièrement sévère. Pour écarter les améliorations provisoires, dues à la suggestion, les miraculés doivent se présenter de nouveau une année après. Ils sont examinés minutieusement et leur dossier médical étudié pièce à pièce, autant que possible en présence du médecin traitant. Ce n'est qu'alors que le miracle est rejeté ou reconnu. Marie-Thérèse Laurent a été le lendemain déclarée « miraculeusement guérie ».

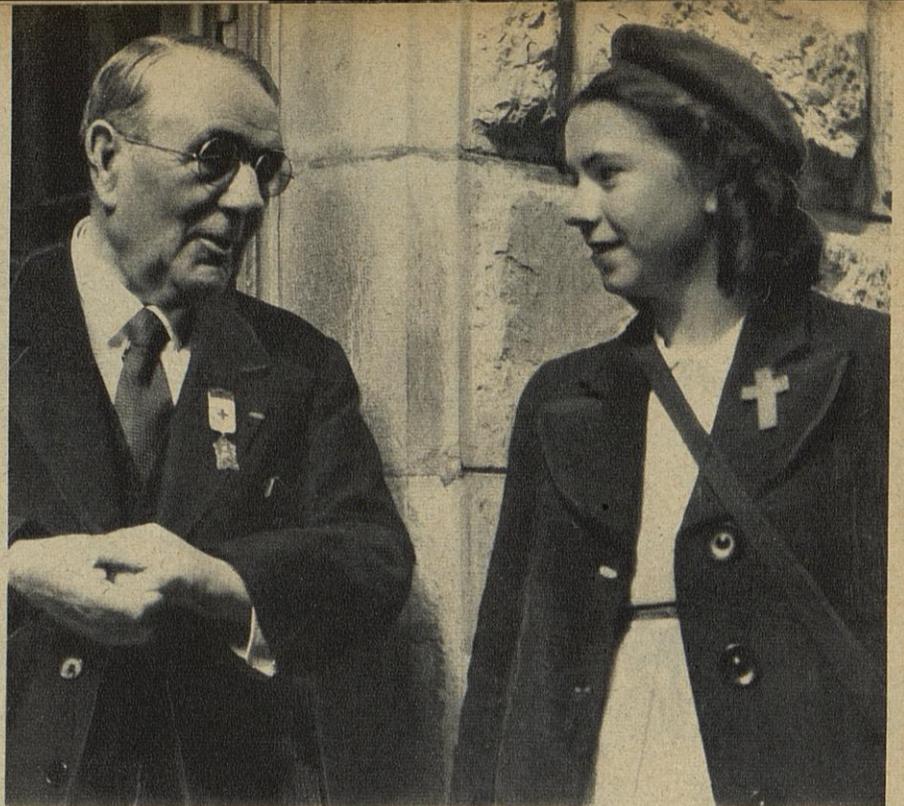
C'est une autre jeune fille qui marquera le jour inaugural du « National » de 1945, Yvonne Fournier, ouvrière d'usine, 22 ans, dont le bras brisé par une courroie était immobilisé depuis six ans. Paralysie des nerfs moteurs, perpétuelles souffrances, pension d'invalidité de 70 % des assurances sociales, neuf fois opérée, dont une fois par le docteur Le Riche, de Paris. Dès après son



Après la messe de minuit, pour la première fois à Lourdes, la communion est donnée en plein air, à 2 heures du matin.



Un médecin américain (à gauche) et un docteur français examinent les bras d'Yvonne Fournier, ouvrière d'usine, 22 ans, une des miraculées du pèlerinage de Lourdes 1945.



Atteinte de méningite et de paralysie du rein, Marie-Thérèse Laurent a pu faire constater cette année qu'elle était en parfaite santé. C'est un autre miracle de Lourdes...

## LOURDES A ÉTÉ CETTE ANNÉE LE TÉMOIN DE DEUX MIRACLES

immersion dans l'eau de la piscine, elle a, dit-elle, instantanément cessé de souffrir et a retrouvé l'usage de son bras et le mouvement des doigts. Je l'ai vue au réfectoire de l'hôpital, mangeant seule, pour la première fois depuis bien des années. Cette guérison, qui ne sera retenue — peut-être — par le bureau que l'année prochaine, a passionné une commission de médecins américains.

✽

Que dire des pratiques et des cérémonies religieuses qui n'ait été cent fois dit ?

La messe de minuit en plein air...  
La procession...

Le chemin de croix...

Écartées certaines petites manifestations individuelles, d'ailleurs rares — frange inhérente à toute manifestation collective — il semble inconcevable que les célébrations de Lourdes ne laissent pas dans les âmes, catholiques ou non, une impression de grandeur. Qui n'a pas vu ces dizaines de milliers de têtes courbées, dans un silence total, au moment de la bénédiction du Saint-Sacrement; qui n'a pas entendu sans trêve, pendant des heures, le chant étonnamment clair de cette multitude lançant vers le ciel

l'« Ave Maria », qui n'a pas lu un océan d'espoir et de foi dans les yeux des malades ne peut juger de ce qu'est l'atmosphère de Lourdes. L'incroyant pourra rechercher une explication ailleurs qu'en l'intervention divine. Mais pourra-t-il, de bonne foi, condamner en son cœur ou feindre d'ignorer le « fait » Lourdes? le fait que des millions d'hommes, passés par la cité miraculeuse, y ont trouvé un adoucissement à leurs peines, une source d'élan spirituel?...

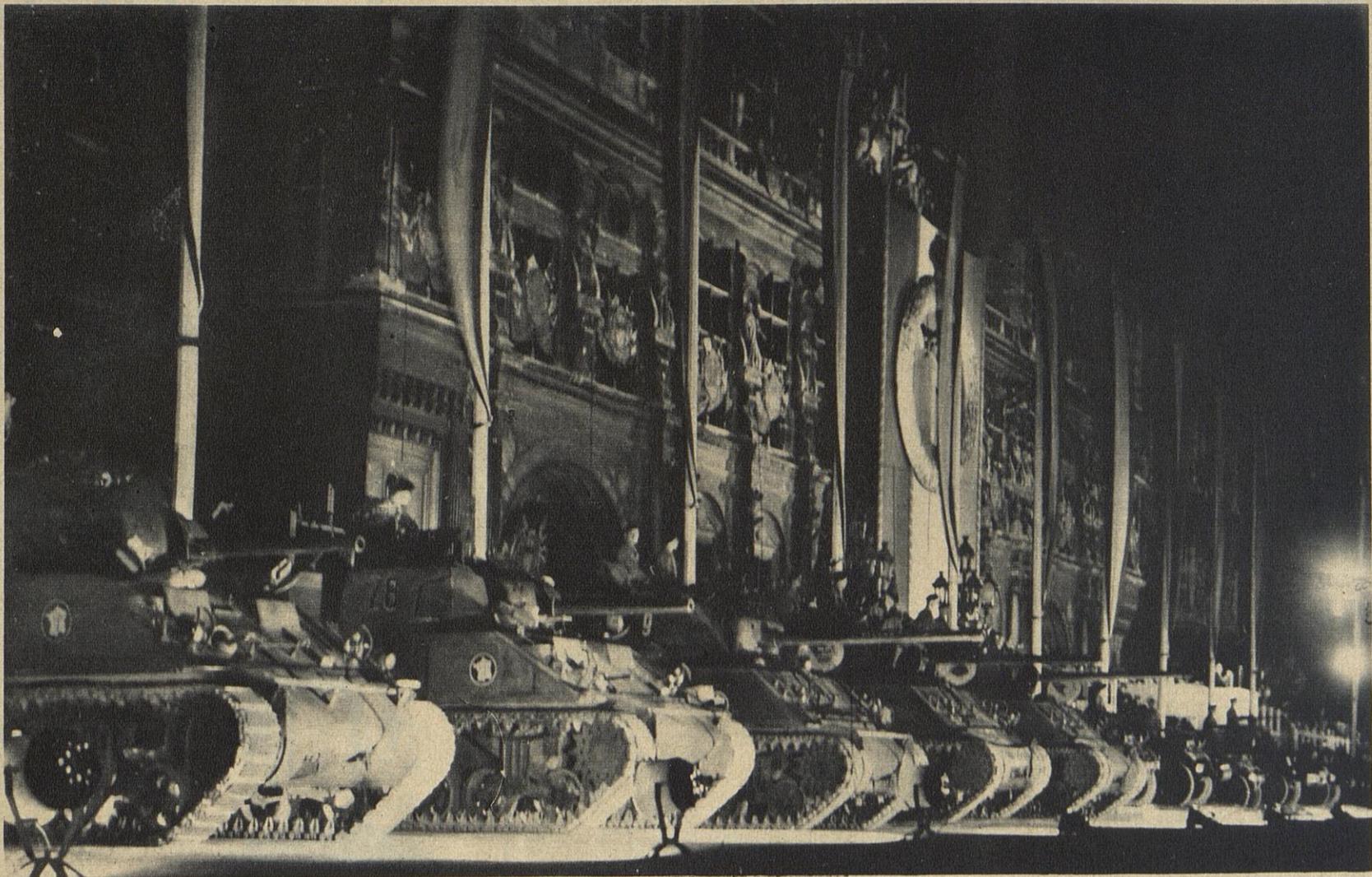
Hélène KERNEL.

Reportage photographique Henri FRECHOU.

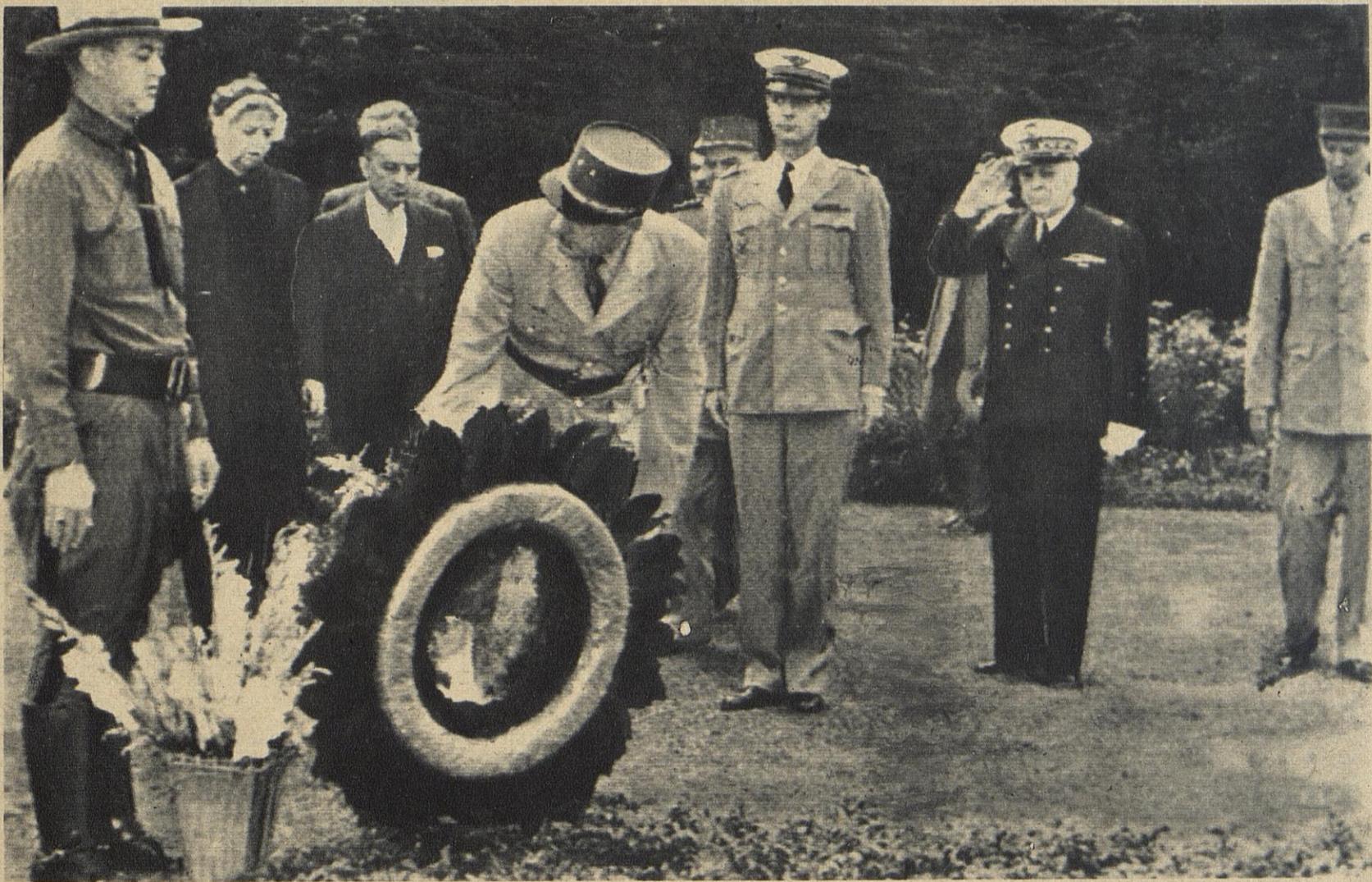


AINSI, CHAQUE JOUR, DES CENTAINES D'INFIRMES ET DE MALHEUREUX VIENNENT A LOURDES IMPLORER LA VIERGE OU BERNADETTE, DANS L'ESPOIR D'UNE GUERISON, D'UN BONHEUR PROCHAIN...

## DE PARIS A WASHINGTON



A PARIS, PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE, LE SAMEDI 25 AOUT, LES BLINDES DE LECLERC MONTENT LA GARDE COMME AU SOIR DE LA LIBERATION, UN AN PLUS TOT...



A WASHINGTON, LE DIMANCHE 26 AOUT, EN PRESENCE DE Mme ROOSEVELT, LE GENERAL DE GAULLE DEPOSE UNE COURONNE SUR LA TOMBE DU PRESIDENT ROOSEVELT.

# Le Marquis de Saint-Oyen

NOUVELLE INÉDITE DE RENÉ LAPORTE\*

*Retiré des fastes du monde dans son château de Vence, vivant dans la misanthropie causée par la dégénérescence des hommes et dans une solitude que la déclaration de guerre de 1939 ne fit qu'accroître, le marquis de Saint-Oyen reste écœuré par les propos des germanisants, par la veulerie de Vichy, par l'armistice, qu'il ressent comme une honte personnelle. Il refuse de se mêler à toute manifestation et consacre son temps à écouter la radio de Londres, se réjouissant des échecs des Allemands, quel que soit le terrain sur lequel ils se produisent. Pour son information, il se rend souvent à Cannes où il rencontre de vieilles connaissances dont l'état d'esprit le laisse ironique et dédaigneux.*

LEURI, épais comme un vin d'Afrique, le duc murmure avec un air mystérieux de jeune fille qui parle à une autre jeune fille.

— Et puis nous établissons des listes de traîtres. Si tu as des noms à me communiquer...

— Pourquoi faire ?

— Il ne faudrait tout de même pas, dit le duc, qu'après la guerre nous risquions de dîner à la même table que des gens qui auront dîné avec le général von Stülpnagel !

Là-dessus il se caresse la joue — comme un chat qui s'irrite d'une goutte de lait tombée dans ses poils.

Dieu merci, le marquis tire de ses mondanités d'autres profits que les ragots imbéciles du duc de Montemaggiore. Il rencontre des gens qui bougent, qui ont passé la ligne de démarcation — épreuve dont au début on tirait plus d'honneur et de crainte que du passage de l'équateur. Peu à peu, les contacts avec Paris reprennent. On rencontre des gens qui ont parlé avec des chefs allemands. Le marquis recueille cent bruits extravagants et incontrôlables. Il fait la part du feu patriotique. Mais, de retour à Vence, il se sent chaque fois réchauffé, comme plus humain, plus proche du rythme épouvantable de la guerre.

Une fois, quelqu'un lui parla des tracts lancés par parachute, des journaux clandestins.

— J'aimerais tant voir cela, dit le marquis négligemment.

Mais ses yeux brillaient. Et son interlocuteur sourit. Ce fut la première complicité...

Pendant un mois, il y eut l'ivresse du courrier. M. de Saint-Oyen frémissait d'aise en dépliant ces minces feuilles, transfert loquaceux d'un si grand lyrisme anonyme. Mais il lut tant d'appels au sacrifice, il fut mis au courant de tant de sacrifices déjà accomplis (on lui avait dit en mai 43 : « On compte que jusqu'à maintenant les nazis ont déjà fusillé près de cinquante mille Français. ») que son amertume de ne point agir grandit, monta à un douloureux paroxysme. Tout lui devint odieux. Sa maison, ses grenouilles, son Dominique doux comme l'ancien chocolat du matin — témoins de son impuissance. Allait-il se taire avant d'avoir parlé, fermer ses ailes avant d'avoir volé hors de son nid d'homme recommencé ?

Il essaya de voyager, d'aller plus loin que Cannes et son malheur frivole. Il poussa jusqu'à Paris. Mais il n'y resta que deux jours. Le temps de buter avec une rage froide contre les barrières blanches du faubourg Saint-Honoré, le temps de voir des femmes enchaapeautées ridiculement, le temps par bonheur d'imiter le peuple du métro qui traverse ses occupants comme un rêveur traverse les murs : sans les voir. Sa quête incertaine le conduisit ensuite dans des villes noires comme des crèches. Et l'on vit ce marquis goûter l'ignoble pâté de soja de la gare de Marseille, avaler sans rancœur, du côté de Grenoble, un faux bouillon que l'aube lui servait sans sel, racler son linge armorié dans les draps d'hôtel pissieux. Il alla voir le comte son fils, et celui-ci, à longueur de journée, se désespéra de la crise traversée par l'élevage du demi-sang. Il alla voir une de ses filles, mais pas longtemps, car elle offrait des thés aux dames de la Légion. Une curieuse hâte le soutenait. Il sautait d'un train dans un autre. Peut-être faisait-il son enquête sur la France. Il eût aimé toucher ce pays de ses dix doigts, le toucher comme un objet, le sentir battre comme un oiseau qui attend l'instant de la fuite. Mais, au passage, il ne recueillait que des réflexions contradictoires. Tantôt les stigmates sacrés de la résistance : entre Toulouse et Montauban, ce garçon qui fuyait la relève et le criait avec une joyeuse imprudence, entre Carcassonne et Béziers, cet autre adolescent qui avouait à tout le compartiment : « L'an dernier, de ces deux mains blanches que voici, j'ai aidé à faire sauter un cargo italien dans le port de Tunis... » Tantôt les symptômes d'une affreuse religion en train de répandre son schisme, la religion de l'estomac. Personne ne remarquait ce doux vieillard, ce pèlerin. On aurait ri s'il avait dit : « Vous, vous cherchez des jambons. Moi, je cherche la jeunesse, la foi. » Nul ne voyait ce

qu'il abandonnait de lui-même un peu plus chaque jour. Il s'acceptait avec une chemise douteuse, il s'en tenait aux menus affichés et repoussait toute proposition sournoise de supplément — même un yaourt à Montpellier, sa passion cependant ! Volontairement, pour se mêler aux hommes, il voyageait en troisième, dans la cohue des couloirs, ou ballotté au milieu d'un soufflet, refusant avec ostentation la place qu'un voyageur plus jeune lui offrait.

Devenir un saint, même dans l'actuel, ne doit pas être facile. Le marquis jugea qu'il en savait moins qu'avant son départ. Il rentra à Vence amaigri, découragé, et il se dit tristement :

— Comme je ressemble à ce que je hais le plus au monde ! Je ressemble à une défaite.

V

Par bonheur, il y eut enfin un soir la circonstance qu'il méritait. Un soir qu'il pleuvait. Vous vous souvenez du thème : Il pleut. C'est bête, la pluie...

Le marquis, las de ruminer ses échecs, avait quitté la fenêtre. Il somnolait devant sa table de travail, le coude appuyé sur une carte de Russie. On sonna à la porte du jardin. Surprises comme par un temps sec, les grenouilles cessèrent de parler. Dominique, après quelques minutes, entra chez son maître.

— C'est le docteur Bernevigne, murmura-t-il effaré.

— Le docteur Bernevigne ?

D'où sortait-il, celui-là, à une heure pareille ? Le docteur habitait Cannes. D'ordinaire, il ne montait pas à Vence pour soigner le bien-portant marquis, mais pour y prêcher la religion du Culbertson, la seule méthode raisonnable de bridge.

— Faites monter le docteur, dit M. de Saint-Oyen.

Son cœur battait. En dix ans, il n'avait jamais reçu d'autre visite nocturne que celle des chauves-souris.

Le docteur parut.

— Je suis couvert de boue, couvert de boue, murmura-t-il dès le seuil.

Il se retourna à demi pour considérer les traces humides qu'il laissait derrière lui comme le fait un parapluie fermé. Puis il s'ébroua légèrement.

— Je suis couvert de boue, couvert de boue...

Il répétait souvent ses fins de phrases comme pour leur donner plus de force. Mais en réalité c'était un timide. Il bégayait intellectuellement.

— Eh bien ? dit le marquis sans bouger de son fauteuil.

Le docteur Bernevigne, en général correct — et même trop, avec son costume bleu sombre en plein été — était curieusement accoutré : d'une longue houppe où la pluie demeurait en gouttelettes autonomes comme sur une surface cirée. Il tenait d'une main un parapluie bleu de



Paris sous l'occupation... Barrières blanches... Chapeaux ridicules...

paysan de théâtre, et de l'autre son melon. L'examen du marquis le troubla tout à fait.

— Je vais vous expliquer, murmura-t-il. Vous expliquer.

Il soupira profondément. Et ce soupir étonna M. de Saint-Oyen. Car le docteur ne soupirait jamais. C'était un homme heureux. Ou plutôt un homme raisonnable. La Raison — avec majuscule — déterminait ses regards dépourvus de la moindre fringale, sa raie bien faite et l'art de ses cheveux ramenés, ses mains de bébé Cadum, ses diagnostics ennemis de l'hypothèse, ses ordonnances écrites lisiblement. Il honorait un seul dieu : Anatole France. Il oubliait exprès des exemplaires de *l'Orme du Mail* chez ses malades, comme les visiteuses de l'Armée du Salut eussent oublié la Bible. Il passait avec candeur parmi les riches ; depuis l'armistice il soignait sans révolte les indigestions à mille francs par tête. Mais, aux fous qu'il avait pour clients dans les hôtels de la Croisette, au trafiquant de marché noir qui fait artistement du crawl entre les filets de la loi, à la plus inquiète des vieilles joueuses du Casino qui croit encore (pour s'endormir) à la chirurgie esthétique, il répétait : « Je n'aurais pas dû naître à cette époque. Elle n'est pas assez raisonnable pour moi... ». Il était le genre « c'est la bonté même ». Il aimait le marquis par erreur. C'est-à-dire qu'il le croyait homme de sa race, sage et philosophe.

— Eh bien ? répéta M. de Saint-Oyen.

Le docteur, arbre effeuillé, secoua ses dernières gouttes de pluie.

— Je suis confus. Confus.

— Au fait, cher docteur, je vous en prie.

Bernevigne regarda autour de lui avec inquiétude. Il baissa la voix pour dire piteusement :

— Je suis en fuite.

Le marquis se leva de son fauteuil.

— Quoi ?

— En fuite. On voulait m'arrêter.

Oui, à 6 heures. Il devait être 6 heures, ou un peu plus. Le docteur rentrait de sa tournée. Comme des prisonniers enchaînés, il traînait derrière lui ses victoires sur deux typhoïdes. Sous la douche, il se disait : « Il faudra que je passe à la mairie demain, il doit y avoir au Suquet une fontaine contaminée... ». Mais on appela, d'en bas. En peignoir, il ouvrit la fenêtre. Un couple de soldats italiens piétinaient sur le trottoir.

— Qui demandez-vous ?... Chi volete ? Le docteur... c'est moi.

Un des deux bersaglieri avait levé la tête, montrant une drôle de barbe en éventail, rousse et tendre. Il cria que les officiers demandaient le docteur au commando, et le docteur lui répondit qu'il s'habillait pour le suivre. S'habiller, c'était facile à dire. Sans que l'esprit de Bernevigne fût encore troublé, le corps se mit à trembler. C'était tout de même louche qu'on vint le chercher de cette manière. Le docteur en était aux bretelles. « Si on m'enferme, on me les enlèvera. On enlève toujours les bretelles, paraît-il », quand sa bonne entra.

— Mais, s'écria-t-elle, on vient pour vous mettre en prison !

Le docteur s'efforça de sourire.

— C'est possible.

— Monsieur, vous n'allez pas vous laisser prendre aussi bêtement ? Le devoir, c'est d'échapper à ces soldats de comédie. Ça, des soldats, vous voulez rire ?... Il faut filer.

Il haletait en racontant son histoire.

« Ma bonne m'entraîne dans le jardin. Elle me pousse vers le gros oranger dont la branche maîtresse passe chez les voisins. Je dois le reconnaître, on ne se disputait jamais pour les fruits. Mme Berwick, la voisine, est le dévouement même. Pas à craindre qu'elle me trahisse... C'est sur cette branche ployante que j'ai, une seconde, retrouvé mon enfance. Je suis tombé mollement, dans le carré de choux de Mme Berwick. »

Le reste, à quoi bon le dire ? Il faudrait dire comment la voisine lui a procuré une houppelande, comment il a rasé les murs jusqu'à la place des Iles, comment il s'est fait tout petit à la queue de l'autobus, comment il a changé de car à Cagnes entre deux soldats italiens qui semblaient le regarder fixement, dire comment la pluie, comment le vent, comment la peur. Le reste, enfin. L'important, le pathétique, c'est plutôt de considérer cet homme à carnet de rendez-vous, à impôts payés régulièrement et devenu tout à coup un être traqué, semblable à ces créatures inexplicables qu'on frôle dans les romans, qu'on entrevoit dans les faits-divers. Sa modestie devant l'événement comme sa raison bafouée le rendaient soudain presque fraternel au marquis. Celui-ci pensa que le drame, ce n'est pas toujours une grande flamme d'opéra, mais plus souvent la petite lueur d'un regard qui ne comprend pas.

Le docteur soupira à nouveau.

— Je me demande si j'ai bien fait de m'enfuir ?

— Mais, naturellement... dit aussitôt M. de Saint-Oyen.

— Où aller, maintenant ? où aller ?

Le marquis s'exclama que sa maison était le lieu d'asile rêvé.

— Ce soir, vous dormirez ici. Vous réfléchirez demain.

Il pensa : « Demain, nous réfléchirons... », car il n'avait pas très confiance dans les initiatives de son visiteur.

Était-il question de dormir ? Les deux hommes dormirent mal. Le marquis se donna tout à la joie de l'aventure humaine entrée chez lui. Ce fut pour ses rêves une nuit fertile, une nuit de poète. Quant au docteur, il imagina les lendemains désastreux qui se préparaient. Il songea à ses malades en traitement, à sa carte de pain qu'il n'avait pas emportée, à son compte en banque qu'il n'avait pas vidé. Il se perdait presque consciemment dans les détails, pour ne pas réaliser ce qui allait faire son vrai trouble : la perte de lui-même. Car, après tout, il n'était plus rien tout d'un coup — après quarante ans d'une vie honorable. C'est probablement cela qui est le plus douloureux à tous les hommes mûrs que l'injustice de ce temps cabote d'un faux état civil à leur peur du gendarme, de la vie fausse à la vie ardente — le renoncement à soi-même. Quand, à vingt ans, on change de peau pour courir les routes, on assume une responsabilité romantique qui prépare d'étonnants souvenirs. Changer de peau après la quarantaine, c'est briser une chaîne. Le docteur n'était pas comme son hôte candidat à la jeunesse.

Quand Bernevigne se montra au petit déjeuner, le marquis avait déjà travaillé. Il avait noué autour de cette fuite des nœuds compliqués. Il voulait préserver Bernevigne même contre son gré et, inconsciemment, donner du relief, du romanesque à ce héros mesuré. (Il se disait : « Le docteur ne connaît rien à ces choses. Si je ne m'en mêlais pas, il se ferait reprendre tout de suite. ») Dès l'aube, Dominique avait été dépêché à Cannes avec mission de brouiller les pistes.

— Il est bête, dit en riant M. de Saint-Oyen au docteur, il fera ça d'instinct. Avant une heure ou deux, on ne saura plus, et Dominique moins que personne, si vous êtes mort ou vivant, si un sous-marin anglais n'est pas venu vous cueillir à l'anse de la Garoupe, si la Gestapo n'a pas essayé sur vous une nouvelle méthode d'aveu par décollement de la rétine...

Bernevigne, lui, ne riait pas. Il regarda son hôte avec étonnement. Le marquis, allégrement, beurrerait ses tartines.

— C'est absurde. Tout ça est absurde, fit le docteur. Et le marquis lui répondit :

— Cela vous apprendra, mon cher... La raison est une déesse qui a fait son temps.

À midi, Dominique revint. Il avait vu Cannes qui se dorait au soleil, il avait vu des trains arriver et partir, il avait vu des queues devant les boutiques. La disparition du docteur ne troublait pas grand monde. A son logis, la bonne tenait tête aux curiosités.

— Je ne saurai jamais ce qu'ils me voulaient, gémit Bernevigne. Peut-être ai-je eu tort de ne pas leur ouvrir. S'ils s'étaient simplement trompés de porte. Trompés de porte...

Le marquis haussa les épaules.

Malgré toutes ses inventions, malgré son goût du complot, il n'aurait pu entraîner plus longtemps Bernevigne sur le chemin de l'exceptionnel si les choses ne s'étaient pas compliquées le jour même. Dans l'après-midi, Dominique fut à nouveau dépêché à Cannes. Il rapporta d'étranges nouvelles. En écoutant son récit, le docteur ne cessa de se mordre les lèvres. Il saigna, à la fin — et c'était peu agréable à voir, ce filet rose qui sillonnait sa barbe.

— Ainsi, s'écriait-il, un homme, le plus simple des hommes, le plus inoffensif, ne peut disparaître de cet univers sans y laisser un sillage ?

— Eh non, mon cher ! ça vous prouve que la société sauvegarde l'individu, dit le marquis. Elle a besoin de lui, pour le tuer collectivement.

Le docteur se fût bien passé de cette assurance sur la réalité existentielle de l'homme. Dominique raconta que les Italiens étaient revenus au cabinet du docteur, et en force cette fois. Des policiers en civil avaient fouillé partout, exploré les cheminées avec des grâces d'acrobates, désossé les fauteuils, ouvert les tiroirs, répandu les livres sur le parquet.

Cette fois, c'en était trop.

— Mes livres, mes pauvres livres, cria le médecin.

Il s'était levé, l'indignation dans les yeux. Il se mit à aller et venir dans la pièce, marmonnant un grand discours bizarre sur la liberté, notion qu'il confondait visiblement avec sa petite vie de cocon, et le marquis le regardait avec un vague mépris.

Tout le reste du jour, le docteur demeura prostré. Jusqu'à ce que M. de Saint-Oyen, géôlier exquis, vint lui annoncer ce qu'il entendait faire de lui.

— Une lettre anonyme, on dit que c'est si amusant à composer ! Méfions-nous des voisins, et surtout du milicien qui habite au bout de la route... Vous sortirez le moins possible. Et seulement dans le jardin. Une demi-heure de promenade par jour vous suffira.

Le docteur n'osa pas dire : « Alors, ici aussi, ce sera la prison ? »

— Ah ! Autre chose, s'écria M. de Saint-Oyen. Il faut changer de nom, de personnalité.

— De personnalité ? C'est épouvantable.

Le marquis eut une réponse surprenante :

— Il y a des moments où je voudrais bien être à votre place... Je sais bien que c'est dur, dans votre situation. Mais songez aux réfractaires, aux milliers de jeunes gens échappés au minotaure nazi et qui vivent dans les forêts du Jura et de la Savoie, l'épopée du froid et de la solitude. Vous, dans cette maison, vous avez le chaud, le bouillon, l'amitié.

— Je ne dis pas. Mais l'héroïsme...

Le marquis eut l'air de s'emporter :

— Quel héroïsme ? Où voyez-vous de l'héroïsme ? On ne vous en demande pas tant... Et puis, après tout, si on vous demandait cela ? Nous sommes tous, — tous, vous entendez — des mobilisés. Que demain l'ordre nous vienne de faire sauter un train...

A cette minute, il était grand et gesticulant comme Don Quichotte : illuminé.

Bernevigne, stupéfait, commençait à deviner un autre homme dans ce grand seigneur, spécialiste du trois sans atout : une sorte de tyran au nom de la liberté (Ah ! peut-être faudrait-il qu'il y en ait quelques-uns), un homme que les prédictions de Nostradamus n'effrayaient guère, qui au contraire envisageait joyeusement la destruction de Rome ridiculisée ou de Paris souillé. Mais ce changement de personnalité le troublait plus que le reste. Avoir été si longtemps un Bernevigne, philosophe par volonté, fleurant bon la lavande Yardley, jadis étudiant pas assez ambitieux pour tenter le concours de l'internat, naguère rimeur de bals bourgeois, aujourd'hui réparateur de troubles organiques mondains — pour devenir quoi, je vous prie ?

Le marquis avait son idée :

— Vous serez mon cousin.

— Je suis confus. Confus.

— J'ai un cousin qui s'appelle Hector de Billange. On ne l'a jamais vu ici.

— Et que fait M. de Billange ?

— C'est un banquier, précisa le marquis avec un rien de dédain.

Bernevigne n'osa pas avouer qu'il eût préféré être autre chose : libraire d'occasion, fabricant de spécialités pharmaceutiques. Les enfants, quand ils s'inventent si sérieusement des identités de grandes personnes ont au moins le droit de choisir, le droit de préparer avec art leurs ambassades sur l'avenir. Mais Bernevigne avait un meneur exigeant. Il dut se soumettre.

## VI

Alors commença une vie étrange.

Le marquis Philippe jouait un jeu passionnant. Il composait un homme. Il le composait comme on écrit un poème : à petits coups d'inspiration quotidienne, ou dans

un grand moment exalté. Le docteur devenait son double. Maintenant M. de Saint-Oyen défait Vichy, ses intrigues à fleur de peau, ses intendants, ses mouchards. Il entra en rapport à Nice avec des gens qui vendaient de faux papiers. Il le fit sous le nom de Dominique. Il était assez curieux, assez inquiet, ce monsieur Dominique, habillé de tweed, qui restait pendant des heures immobile dans un coin du Cintra-Vogade, devant son verre de café vidé depuis longtemps — comme une femme qui attend son acheteur d'un jour. Au fond de la salle, la musique roulait. On entendait parler de choses étranges, et il fallait deviner que l'amie Dolly ça voulait dire le dollar, que la livre de beurre c'était la livre sterling. Obstinément, M. Dominique fixait la porte à tambour qui tirait de la nuit les visages et les brassait dans les ailes de son moulin.

Il connut un certain Thüller qui lui révéla qu'avec cinquante mille francs le juif le plus sûr de ses origines prouverait son aryanité plus aisément que lui. M. Dominique (le descendant des croisés dut réprimer un petit sursaut d'orgueil). Le commerce des faux papiers est une des inventions de ce temps. On a couramment des stigmates truqués, des nez refaits, des blessures de comédie. Thüller proposa des passeports russes.

— Ils sont établis, dit-il, sur du papier authentique des chancelleries tzaristes. Depuis 1917, un réfugié d'Odesa attendait l'occasion d'en tirer profit, il a eu raison d'attendre.

— Non, répondit le marquis. Mon cousin n'a pas d'émigrés dans sa famille, ni depuis l'Édit de Nantes, ni depuis Pozzo di Borgo. Et nous étions du bon côté, vous me comprenez.

Il disait toujours « mon cousin » et mentait doublement — puisqu'il avait prétendu que Billange serait le faux nom choisi par ce cousin.

A une seconde rencontre, Thüller suggéra qu'on expédiât le fuyard en Espagne, ou qu'il glissât en Suisse comme un insecte — en passant sous les barbelés. Saint-Oyen avait beau répéter que son camarade ne voulait pas quitter la France, l'intermédiaire, lyrique, lui préparait en songe des émotions de contrebandier.

Ces conversations révélaient au marquis une humanité surprenante, quelque chose comme ces grouillements bizarres qui mijotent sourdement dans les nuits sombres. Il faisait son apprentissage à travers les coulisses du malheur. Des ombres, des ombres à noms d'emprunt passaient entre les décors, mais on n'apercevait jamais quelqu'un de connu, de réel. C'était le théâtre des fantômes.

— Je connais un village des Pyrénées où l'on peut encore passer, disait Thüller. Mais il faut se méfier.

Le faux M. Dominique secouait la tête :

— A quoi bon ? Mon cousin restera en France.

— On ne sait jamais... Qu'il soit au moins prévenu que le village des Pyrénées...

Thüller s'arrêtait, ménageant ses effets. Puis il baissait la voix, dévisageant lentement les buveurs du café :

— Je crains tant de choses, les oreilles, les microphones sous les banquettes. Même les coquillages sur le bord de la mer. On dit comme ça que les coquillages, eux aussi, ont de la mémoire... Approchez-vous, M. Dominique. Ayons l'air de parler pour rien. C'est une époque où il faut toujours avoir l'air. Vous verrez, on s'habitue à avoir l'air. L'air de demander du feu quand on achète une carte de pain. L'air de se promener quand on s'enfuit. O temps ingénieux et canaille ! Tout y semble lumineux, les visages des passants, les nouvelles des journaux, le sourire du consommateur à son épicière, et tout y est, en dedans, si différent : calculé, chargé de haine... Mais où en étai-je ?

— Vous parliez d'un certain village des Pyrénées...

— Ah ! oui... Voilà, les habitants de ce village se sont syndiqués. Syndiqués pour conduire les gens jusqu'en Espagne à travers un petit morceau d'Andorre. Le syndicat a déjà gagné quelques millions... Vous arriverez à l'auberge, qui est le siège de l'organisation ; on vous demande d'abord si vous avez de l'argent. Supposition : vous n'avez que cinq mille balles. On vous répond que ça ira tout de même, que le devoir de solidarité passe avant la galette. C'est ici que commence l'ignoble. Les malheureux à cinq ou dix mille balles, on les dirige sur des sentiers connus des douaniers allemands. Les miteux, sans jeu de mots, ils servent de moutons. Au bon moment le guide s'éclipse. Et, pendant ce temps, par d'autres chemins jamais révélés, s'acheminent tranquillement les fuyards à cent cinquante mille francs... Vous comprenez ?

— Ah ! fit le marquis, soulevé d'horreur, voilà un village qu'il faudra raser plus tard.

En même temps, il pensa avec une petite fierté gourmande à son ancêtre, le maréchal de camp, surnommé l'Attila du Palatinat.

Mais déjà Thüller enchaînait :

— Votre protégé n'aurait pas besoin d'or, par hasard ?

— Non.

— Je pourrais lui proposer un autre genre d'affaire. A Monte-Carlo, il y a une Américaine qui lui vendrait un chèque libellé en livres et payable à Londres. Ayant absolument besoin d'argent français, elle le céderait au cours officiel de la livre. Au marché noir, la livre vaut cinq ou six fois plus. Et c'est une façon de placer son argent à l'étranger.

— Je ne comprends pas.

— Opération tout de même risquée, continuait Thüller. On ne sait pas quelle sera la valeur de la livre à la fin de la guerre. En somme, c'est du jeu, le jeu de l'espoir.

(A suivre.)

\* Voir nos numéros des 18 et 25 août.



DANS UN STYLE MAGNIFIQUE, LE FINLANDAIS RAUTAVAARA LANCE LE JAVELOT A 67 M.

## Trois athlètes finlandais étaient dimanche à Paris

**M**ALGRÉ l'absence de certains champions français, le meeting international d'athlétisme, organisé à Paris, au stade Jean-Bouin, dimanche dernier, avec le concours de trois des meilleurs athlètes finlandais, a donné lieu à d'intéressantes performances, plus particulièrement aux 800 mètres et aux 5.000 mètres.

Aux 800 mètres, Marcel Hansenne dut s'incliner devant le Finlandais Storskrubb qui le battit de 50 centimètres dans le temps excellent de 1' 51" 2/10". Il y a lieu d'être satisfait de la performance de Marcel Hansenne, bien que celui-ci, aux dires mêmes de son vainqueur, puisse faire beaucoup mieux encore. En fait, il manque à Hansenne, non pas l'ardeur à la lutte, mais une sorte d'entraînement aux grandes compétitions internationales. A cet égard, une tournée en Suède lui serait très profitable.

Aux 5.000 mètres, le Finlandais Maeki, recordman du monde, ne termina que quatrième. Il souffrait du genou. Malgré cela, le vainqueur, le Français Pouzieux (qui, quinze jours plus tôt, se mettait déjà en vedette en réalisant un excellent temps sur la distance), gagna nettement en 14' 52" 2/10", battant le Belge Petitjean et René Rochard, lequel semble revenir en forme. Lâché aux 3.000 mètres, Maeki n'insista pas.

Le troisième athlète finlandais venu à Paris était le lanceur de javelot Rautavaara qui réussit un jet de 67 m. 72. Sous sa dictée (si l'on peut dire), notre compatriote Tissot prit une excellente leçon et, grâce à quelques conseils amicalement prodigués, effectua un lancer de 59 m. 51, le meilleur qui ait été réalisé en France cette année. Voilà bien la vertu des compétitions internationales !

Au cours du meeting, un challenge créé en mémoire du prestigieux champion français que fut Géo André, athlète complet, longtemps champion et recordman de France et qui tomba glorieusement au champ d'honneur lors de la bataille de Tunisie, revint au Belge Paul Brackmann qu'on avait déjà apprécié lors de la rencontre France-Belgique sur le même stade.

\*  
\*  
\*

Jusqu'alors, l'athlétisme français a fait une saison honorable. Dimanche prochain, il se mesurera au stade de Colombes à l'athlétisme britannique. On peut espérer que cette rencontre donnera lieu à d'intéressantes performances et que certains de nos athlètes, comme Valmy, Foussard, Cros, Hansenne, Pujazon, Lapointe, s'y distingueront particulièrement.

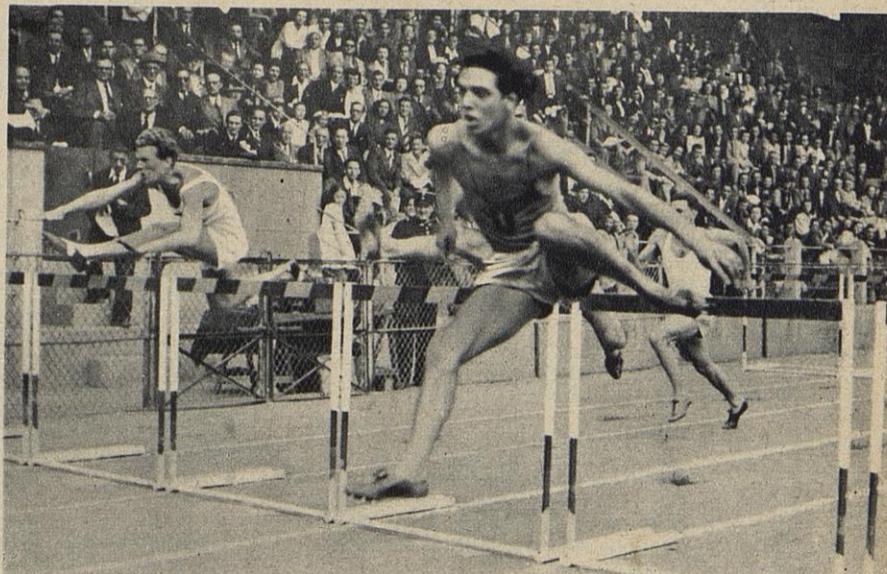
(Reportage de René MOYSET et d'Adolphe PICOCHÉ.)



AUX 800 M., LE FINLANDAIS STORSKRUBB BAT NOTRE COMPATRIOTE MARCEL HANSENNE.



AUX 5.000 M., POUZIEUX (79) MENE DEVANT PETITJEAN ET LE FINLANDAIS MAEKI.



LE BELGE PAUL BRACKMANN (à droite) TRIOMPHE NETTEMENT DANS LE 110 METRES HAIES.

Le livre consacré par Claude Mauriac à Jean Cocteau a ramené l'attention sur le poète d'Opéra, qu'on avait un peu perdu de vue depuis la libération, j'allais dire depuis l'occupation, car les gens qui, comme moi, ont connu pendant de longs mois l'exil en province, ont été de 1940 à 1944 mal informés de ses œuvres et de ses gestes. Vue de loin et dans l'éclairage de la défaite, la vie de Paris, d'un certain Paris dont Jean Cocteau était une des vedettes, produisait sur ceux qui s'en tenaient volontairement éloignés l'effet de quelque chose de très petit, de très factice et de très triste. Comment pouvait-on y respirer? Comment pouvait-on y vivre? Et nous nous étonnions de voir tant de nos amis s'y mouvoir avec une aisance qui ne paraissait pas se ressentir de la présence des occupants... Il paraît que c'était nous qui avions accepté de vivre dans l'illusion et la fausseté. Du moins, on nous le disait quand, par hasard, nous remettions dans la capitale un pied furtif...

Cocteau! Ce nom évoque pour moi des souvenirs déjà bien lointains! En 1908 ou 1909, au Grand Palais, je revois de Max récitaient des vers d'un jeune homme de dix-sept ans auquel le grand tragédien passait pour porter une sympathie particulière. Une complicité générale d'indulgence et d'admiration s'était formée autour du fragile adolescent. On disait que Jules Lemaître et la comtesse de Noailles s'étaient engoués de lui, qu'ils l'emmenaient dîner dans les bistrotts de la Bastille... Et puis, un jour, Cocteau fit une brusque conversion et on le vit fréquenter les milieux d'avant-garde, s'attacher aux pas d'Apollinaire et de Max Jacob. C'est en grande partie grâce à lui, par son influence, que le snobisme mondain s'empara des poètes et des peintres modernes. C'est par lui que la liaison fut faite entre Montparnasse, le XVI<sup>e</sup> arrondissement et les Ballets Russes. La mort d'Apollinaire lui ouvrit toute grande la carrière de chef d'école. *Dada*, qui n'avait pas encore fait place au surréalisme, encourageait aux yeux de Cocteau le reproche d'être trop timide : « Aucun Dada n'ose se suicider, tuer un spectateur... » Et de répudier Oscar Wilde et Wagner! Et de lancer Radiguet! Et de se chamailler avec André Gide! Et d'imprimer un petit journal, *le Coq*, sur papier rose! Et de faire jouer *Parade* et *le Bœuf sur le Toit* dans des décors

cubistes, avec une réclame bien organisée! Ce fut une période très amusante, mais nous, qui pleurions encore Apollinaire, nous trouvions que Cocteau mettait vraiment trop d'empressement et d'indiscrétion à essayer de le faire oublier. Nous devions rester longtemps sur cette impression désagréable qu'il lui a fallu beaucoup de talent et de gentillesse pour dissiper.

Ensuite, il y a eu sa seconde conversion; cette fois, il adhéra au catholicisme. S'il y avait persévéré, sans doute aurait-il sauvé beaucoup d'âmes, comme il avait ouvert beaucoup d'esprits à la nouvelle esthétique, et je ne dis pas qu'il aurait mis la religion à la mode chez les intellectuels, car elle y était déjà et les intellectuels n'avaient pas attendu Cocteau pour s'enivrer de mystique; de ce côté, il ne faisait que suivre Max Jacob, comme il avait suivi Apollinaire du côté du cubisme et de la poésie désarticulée. Mais je le vois très bien organisant des retraites, des prédications, des pèlerinages, que sais-je?

La réserve la plus grave que suscite son activité est de s'être développée dans le plan de la mode. Certes, la mode a toujours existé en littérature, mais, avec lui, elle a pour la première fois emprunté les couleurs de ce à quoi elle s'était toujours opposée jusqu'alors. Dans un domaine considéré jusqu'à lui comme sacré, il a introduit en toute bonne foi la futilité, la versatilité, le snobisme, le cabotinage. D'où l'agacement que son nom seul provoque chez de bons esprits un peu trop prévenus peut-être contre ses façons à la fois trop gracieuses et trop appuyées.

Le petit livre que lui consacre Claude Mauriac lui fera plaisir malgré ses sévérités. Il n'est même pas sûr que les sévérités elles-mêmes ne chatouillent pas agréablement quelque fibre secrète en lui, d'autant plus que le principal grief, ou plutôt le seul, articulé par Claude Mauriac, s'accompagne d'un bel hommage rendu à son intelligence et à sa bonne foi, pour se résoudre en fin de compte sur une déclaration d'amour. Allons, Claude Mauriac n'aurait pas écrit tout un livre sur Cocteau, non plus que sur Jouhandeau, s'il n'avait pas pour eux un penchant, peut-être même une prédilection intime, mal retenue par des principes où la littérature n'a rien à voir.

André BILLY,  
de l'Académie Goncourt.

## LU CETTE SEMAINE...

MON FILS, MON FILS, par Howard Springs (Flammarion). — Sous ce titre rappelant la douleur de David pleurant Absalon, un homme nous raconte sa vie, une vie dominée, empoisonnée, torturée, dans la force de l'âge, par l'orgueil, la sécheresse du cœur, la violence des réactions d'un garçon beau comme un Dieu et comme tel adoré — son fils. Comme dans la Bible, le dénouement est tragique : à l'image d'Absalon suspendu aux branches d'un chêne avant que de tomber sous les coups de Joab, correspond celle du révolté Oliver Essex balançant finalement son corps harmonieux dans la cour d'une prison, au sommet d'une potence réservée aux criminels. Mais il s'agit d'un roman et non d'une légende. J'ajoute que William Essex, apprenant la mort de son fils, ne crie pas sa peine comme David. C'est un homme hébété que nous voyons disparaître à travers la foule, sans voix, sans force, tout vieilli et tout cassé...

Il est certain que les déboires, les souffrances longuement confessées — le livre n'est pas mince — la détresse finale de ce malheureux père lui vaudront la sympathie et la compassion de bien des lecteurs. Il aura figuré pour eux une sorte de martyr en proie à l'ingratitude, la méchanceté, la cruauté raffinée du fruit de son propre sang. Mais, dit un vieux proverbe qui n'est pas si fol, « tel père, tel fils ». Et en fait, si, à courte vue, Oliver ne paraît ressembler à William que par son besoin frénétique d'indépendance, il est pourtant évident qu'il a hérité aussi de lui certaines tares du cœur proprement affligeantes.

Dans sa jeunesse misérable, William, ayant de bonne heure déserté un foyer paternel où il figurait comme une charge, et déjà conduit par l'ambition de devenir un jour célèbre et riche, n'avait jamais pensé et agi qu'en fonction de lui-même. Il aurait sans doute longtemps végété si le hasard ne l'avait conduit chez un riche patron boulanger dont la fille était à prendre. Cette sotte fille s'étant éprise de lui, William l'avait épousée. Ce n'est que quinze ans plus tard qu'un accident d'automobile avait eu le bon goût de le débarrasser de l'épouse insupportable. Seulement, entre temps, il y avait eu Oliver, centre du drame.

Tout de suite, auprès de l'enfant, deux esprits et deux amours s'étaient affrontés. L'esprit bourgeois, bigot, médiocre de la mère — et l'amour exclusif, presque fanatique de cette mère dépitée; l'esprit libéral, émancipé, prodigue du père — et l'amour passionné, quasi aveugle de ce père n'ayant encore jamais aimé.

Oliver était comme l'enjeu d'un incessant combat. William, devenu riche, par surcroît lancé maintenant dans la carrière... des Lettres, rêvait pour son fils d'un avenir immense. Par une sorte de réaction physique, il voulait l'élever de manière telle qu'il ne ressemblât en rien à la femme méprisée, avare et gourmée, et au demeurant assez laide, qui lui avait donné le jour. A genoux devant lui, il était d'autant plus enclin à lui céder et à lui pardonner (menteur et voleur, l'enfant avait révélé très tôt de fâcheux penchants) qu'il sentait son épouse prête à sévir. Ce genre de fautes se paye en général assez cher. A cet égard, le livre d'Howard Springs est aussi concluant que possible. Mais Howard Springs n'est pas un moraliste et un pédagogue écrivant un traité d'éducation. C'est un romancier qui laisse à chacun le soin de conclure. Aggravés par la mansuétude du père, les mauvais instincts du fils se donneront bientôt libre cours. Nous verrons alors William en butte à la personnalité diabolique d'Oliver. William ne trouvera dans ce monde ni l'amour ni le repos. Oliver lui ravira jusqu'à la seule femme que William ait cru aimer. Par la mort, il fera autour de lui le vide. Quand les deux hommes se retrouveront enfin dans les bras l'un de l'autre, ce sera pour se séparer aussitôt, la société venant prendre la tête d'Oliver, vulgaire assassin.

J'ai omis de dire que ce drame des cœurs secs se déroule en Angleterre, qu'il met en action un nombre relativement considérable de personnages, tantôt pathétiques comme le révolté Irlandais Rory, tantôt émouvants, de fraîcheur comme la petite Maewe, tantôt pleins de pittoresque comme le vieux capitaine Judas.

A coup sûr, Howard Springs est un grand romancier. Il excelle à créer l'atmosphère, à mettre en relief le moindre détail.

Son ouvrage devrait connaître et connaîtra un magnifique succès.

René MAINE.

## QUAND LOUIS JOUVET, FLEURISTE, FAIT DE LA POÉSIE EN BOUQUETS

On n'a pas assez parlé de l'utile et saine besogne que Louis Jouvét a pu faire en Amérique du Sud sur le strict terrain de la poésie française. Mais quand on veut aborder aux sujets qui lui tiennent à cœur, Jouvét retarde l'accostage, dirai-je, par une de ces embardees dont son humour a le secret. Tout cela avec un sourire qui, gentiment, le démasque...

— Aux toutes premières matinées poétiques, dans le théâtre de 2.000 places de Rio-de-Janeiro, je ne fus pas sans éprouver, je vous l'avoue, une inquiétude grandissante : le récital, coupé de deux entr'actes, était fort long. Entre les poèmes, les spectateurs se levaient les uns après les autres, quittaient la salle... il me restait peu d'illusion!... quand je les vis rentrer, regagner leur place...

— Et Marthe Herlin m'a déjà dit qu'ils avaient téléphoné, retardé, décommandé leurs rendez-vous pour continuer à entendre des comédiens français dire des poèmes de France pendant quatre heures, sans plus!

A Rio, le théâtre comprenait un grand proscenium, séparé de la scène par deux marches. Côté cour et côté jardin, deux commentateurs discrets lisaient de très brèves notices... Le spectacle, si l'on peut dire, s'animait constamment aux changements d'éclairage, au mouvement même des comédiens qui, incessamment, allaient, venaient, tous en robe de dîner, smoking et habit.

— De nombreux amis, d'autres poètes, vous attendaient là-bas?

— Amis et poètes qui nous sont chers et parmi lesquels je citerai notamment Frederico Schmidt à Rio-de-Janeiro et, à Buenos-Ayres, Victoria Ocampo, une amie de Paul Valéry, qui

présenta d'émouvante façon notre matinée poétique et qui éditait là-bas, avec l'agissant Caillois, la revue *Sur*, très répandue et rédigée en français.

— Comment avez-vous réussi à mettre sur pied des programmes purement poétiques?

— Evidemment, je ne pouvais, en l'occurrence, me fier à un choix purement personnel, me répond Jouvét. Mon intention est bien toujours de présenter les plus... poètes des poètes, mais à l'étranger il faut tenir compte des difficultés d'audition, de la fatigue et de cette inclination avérée qu'on y a encore pour notre romantisme. Bien sûr, nous avons lu aussi quelques grandes proses : Bossuet, Sévigné, Daudet... Mais les publics américains sont aussi très au courant de toute notre production moderne. Et puis, il y a le goût, le culte qui, d'une frontière à l'autre, changent : à Bogota, c'est Rimbaud qu'on réclame..., à Medellin, en Colombie, la salle applaudit au seul nom (je dis bien : au seul!) de Molière.

— Quel fut le principe de vos récitals?

— Pour que la diversité et l'unité y fissent bon ménage, nous avions groupé au milieu du récital, selon une formule dont la souplesse nous apparut précieuse, comme un bouquet de petits poèmes vifs, très courts, ne dépassant jamais la longueur d'un sonnet, épithèmes, madrigaux, épigrammes, quatrains d'autrefois et d'aujourd'hui, qui, l'auteur à peine nommé, volaient, pour ainsi dire, de bouche en bouche et, sans présentation, s'enchaînaient les uns aux autres!...

Ah! le charmant amalgame! et que nous savions bien que Jouvét s'arrangerait, envers et contre tout, pour

choisir et rythmer, quand même! (Malgré moi, je songe à ce refrain de *Véronique* : « Monsieur, prenez-nous! nous serons, tout nous l'indique! on n'peut mieux chez vous! ») Et comme je quête, fatalement, un souvenir :

— Au cours d'une laborieuse traversée de l'Equateur en voiture, nous fîmes une halte de trois jours à Quito où l'on compte à peine une poignée de Français et où nous improvisâmes, avec le seul décor des tentures du pays, éclairés par des phares d'auto, le plus pittoresque et non le moins émouvant de nos récitals poétiques.

— Le français est-il très généralement entendu en Amérique latine?

— Il est aisément compris par le peuple et parlé par la société. Mais ce qui est le plus impressionnant là-bas, c'est, je crois bien, le silence.

— ...?

— ...le silence de ces salles pleines à craquer, fait d'attention, de tension, d'émotion et qui vous fait battre étrangement le cœur, dans les coulisses, jusqu'à l'éclatement des bravos enthousiastes.

— Comment mesurer d'ici l'intérêt, la curiosité des Sud-Américains?

— Assez aisément, si je vous dis que le succès des matinées poétiques suit de près celui de l'École des femmes, de l'Annonce faite à Marie, d'Ondine et de *Knock*.

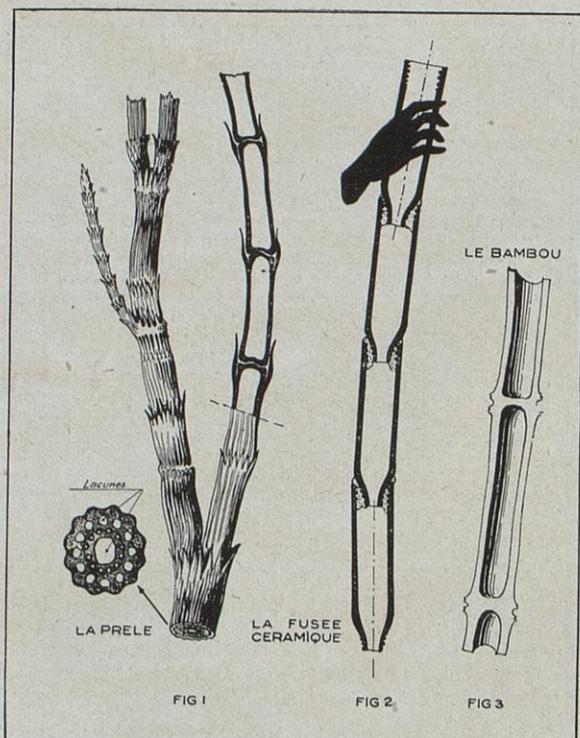
Et nous, les fidèles de l'Athénée, entre la reprise de l'Apollon de Marsac et la première de la Folle de Chaillot, reverrons-nous en Jouvét le fleuriste qu'il fut pour nos amis d'outre-Atlantique?...

Mais ceci se passait en des lieux très lointains.

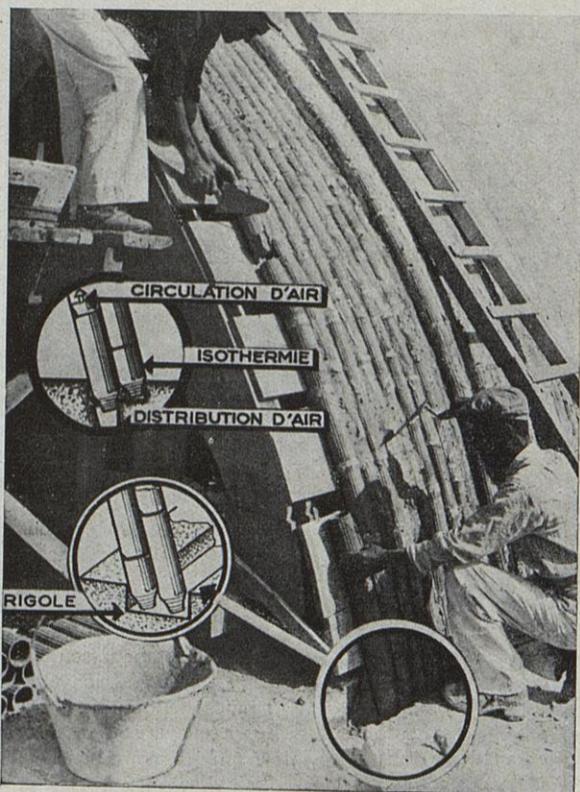
Claude CEZAN.

# LA FUSÉE CÉRAMIQUE

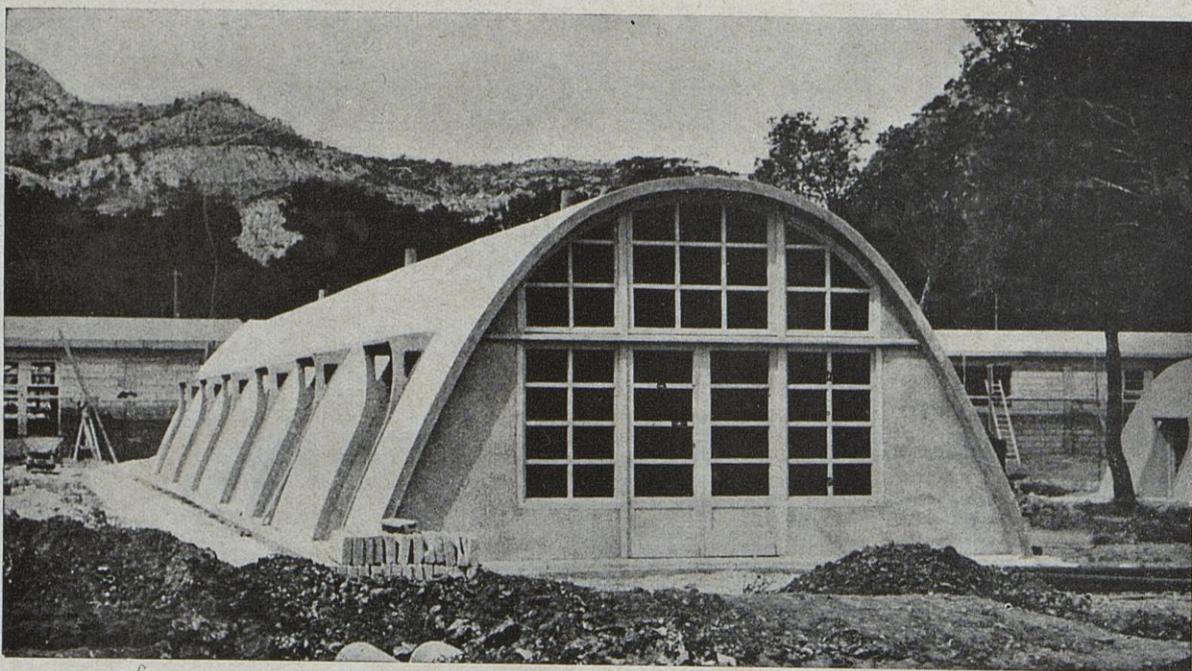
## nouvelle technique française de construction rapide



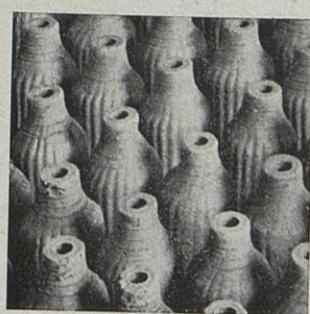
A force d'observations patientes de chercheurs obstinés, la prele et le bambou ont conduit à la fusée céramique.



Le montage par deux ouvriers d'une voûte en fusées céramiques. Les éléments sont soutenus par un coffrage léger.



Tout entier construit en fusées céramiques, ce bâtiment long de 30 mètres, couvrant une superficie totale de 195 m<sup>2</sup>, a été élevé, près de Marseille, sur fondations préparées, par une équipe de 5 hommes n'ayant travaillé que pendant 4 jours.



L'EUROPE est en ruines... Au problème aigu de la reconstruction, chacun propose une solution. L'Amérique préconise les maisons « préfabriquées », dont les éléments venus d'usine peuvent être assemblés facilement sur le chantier. Toutefois, l'Amérique est loin et l'Atlantique est large...

Une technique nouvelle de construction rapide, économique et solide vient d'être mise au point par un

Français, M. Jacques Couëlle, technique aussi curieuse par les principes qui ont guidé sa découverte que par la réalisation pratique qui en découle.

Le point de départ fut la remarque faite par M. Couëlle de l'extraordinaire résistance offerte aux poussées brutales de l'air par certains végétaux du plus chétif aspect. Comment un fétu de paille, par exemple, peut-il porter un lourd épi de blé à une grande hauteur relative sans que le premier coup de vent ne le couche dans le sillon? Or, en fait, il faut un effort disproportionné avec la résistance apparente de la plante pour verser une moisson.

De minutieuses études microscopiques, faites sur de nombreuses espèces végétales, montrèrent comment la nature économe s'y prend pour créer une grande résistance avec le minimum de substance. Nous reproduisons ici des « coupes » effectuées sur deux végétaux particulièrement typiques : la *prele des marais* et le *bambou*.

La première réflexion que suggère l'examen de ces dessins, c'est que les trois quarts de la tige sont constitués par... le vide. Corollaire : la disposition de la matière a plus d'importance que sa masse. Constatation qui trouve d'ailleurs sa confirmation dans le fait qu'un tube de fer se révèle infiniment plus solide à l'usage qu'une barre de métal plein de même diamètre.

Autre rapprochement significatif : il est reconnu qu'un faisceau de tubes offre au pliage une résistance très supérieure à la somme des résistances individuelles des éléments qui le composent. Or, c'est précisément le procédé employé par la *prele*, dont la cavité centrale est accompagnée dans toute sa longueur par des canaux latéraux, ou « lacunes », pratiqués dans l'épaisseur même du support. Tout l'art de cette charpente si délicatement ajourée consiste à diviser l'ensemble en sections égales au moyen de cloisons appelées « nœuds ». Ceux-ci servent en quelque sorte de points d'appui à la plante sur elle-même et lui permettent d'effectuer sans rompre des flexions d'une amplitude relativement considérable.

Partant de ces constatations, M. Couëlle entreprit d'imiter la nature, ce qui après tout est un excellent moyen de s'éviter des recherches ingrates.

La « Fusée céramique », née de cette idée, est un cylindre d'argile creux de 30 centimètres de long, sur 8 centimètres de diamètre, ouvert aux deux bouts et resserré à une seule de ses extrémités. Avant cuisson, la matière plastique n'est pas moulée pour acquies sa forme, comme les briques par exemple, mais étirée à la façon d'un tube d'acier au travers d'une filière. L'argile acquiert par ce tréfilage une sorte de fibre moléculaire artificielle qui la fait gagner en cohésion, en solidité et en flexibilité, toute relative bien entendu. Des

cannelures longitudinales, imprimées dans la pâte pendant l'étirage, concourent à accroître encore la résistance de chaque pièce.

Au moment de la mise en place, les fusées sont emboîtées les unes dans les autres, l'extrémité étroite de chacune pénétrant dans la partie large de l'autre. Ceci constitue un véritable montage à rotule, donc sans ajustage, qu'un anneau de ciment suffit à fixer définitivement suivant l'inclinaison requise. On constitue ainsi une véritable « tige céramique » travaillant aussi bien à la flexion (140 kilos par centimètre carré, contre 100 pour le ciment armé) qu'à la compression (5.500 kilos par fusée) et dans laquelle les joints de ciment jouent le rôle dévolu aux nœuds du modèle végétal.

Un coffrage léger en bois soutient les éléments céramiques pendant leur assemblage et jusqu'à la prise du ciment. Le travail doit être conduit de façon telle que l'opération du coffrage, pose des fusées et décoffrage, se fasse en vingt-quatre heures. On procède donc par tranches successives sur toute la longueur du bâtiment, par simple déplacement du support.

Le montage définitif donne une suite de tiges de fusées alignées côte à côte — joints alternés — se touchant toutes mais sans liens ni entretoises autres qu'un revêtement extérieur de ciment. Chacune d'elles peut donc travailler avec une indépendance relative et l'ensemble y gagne une élasticité qui est un des facteurs essentiels de la haute résistance obtenue.

Il n'est pas sans intérêt de noter que les anciens avaient déjà reconnu les avantages, au point de vue de la solidité, de l'assemblage « souple » de certains éléments d'un ouvrage d'art. Les arches du pont du Gard, pour ne citer que cet exemple, ne sont pas d'une seule pièce, mais bien faites chacune de trois segments identiques, parallèles et indépendants les uns des autres. Et il y a 2.000 ans que le pont est debout...

Autre rapprochement curieux : les architectes romano-byzantins avaient également découvert le rôle des éléments creux pour alléger les voûtes et réduire les poussées. Seulement, ils les employaient à l'inverse de la technique de la fusée céramique, c'est-à-dire dans le plan horizontal au lieu du plan vertical. De récents travaux de réfection ont permis, en effet, de retrouver, à ce qu'il semble, le secret perdu de la gigantesque coupole de Sainte-Sophie de Constantinople, bien plus vaste que celle de Saint-Pierre de Rome. Ce secret ne serait autre que l'emploi d'amphores d'argile noyées dans la maçonnerie. Ces amphores, préalablement brisées à leur partie inférieure, sont emboîtées les unes dans les autres, exactement comme les fusées céramiques, scellées comme elles au ciment mais disposées en spirale serrée de la base au sommet du dôme. Cette spirale, agissant à la façon d'un corset, contient et réduit les poussées latérales qui tendraient à l'écrasement de la voûte, et l'allègement dû à la présence de cette masse de corps creux facilite largement ce travail.

Conçue pour des fins différentes, la technique de la construction en fusées céramiques a adopté une disposition en forme de parabole, disposition à laquelle notre œil n'est pas habitué mais qui est peut-être l'annonce d'un nouveau style architectural ; il est en tout cas facile de concilier la technique nouvelle avec l'esthétique traditionnelle au moyen de fausses façades. Le profil parabolique a été choisi parce qu'il offre le maximum de résistance pour le minimum de matériaux. Un essai officiel, effectué le 28 juillet dernier par le professeur Ros au Polytechnicum de Zurich, a établi qu'une voûte d'essai de 4 mètres de long, 67 centimètres de large, 30 centimètres de flèche, construite suivant ce principe avec deux couches de fusées, a pu supporter la charge énorme de 30 tonnes, bien évidemment hors de toutes proportions avec des efforts normaux. Comme on peut superposer au montage autant de lits de fusées qu'on le désire, il est aisé de concevoir que les facultés de résistance d'une construction réalisée sur ces bases peut être, sinon infinie, du moins portée à une valeur extrêmement élevée.

L'assemblage des fusées céramiques est très rapide et si simple qu'il ne requiert pas de main-d'œuvre spécialisée, comme c'est le cas la plupart du temps pour la maçonnerie ; deux considérations qui ont leur prix à notre époque. Nous reproduisons ci-contre le prototype d'une série de 120 bâtiments construits tout récemment par le Service des Prisonniers et Déportés pour le Centre d'accueil de Marseille. Ses caractéristiques sont les suivantes : longueur 30 mètres, largeur 6 m. 50, hauteur 3 m. 50 ; superficie 195 mètres carrés. Il a été élevé en quatre jours par une équipe de 5 hommes, sur fondations préparées...

Enfin, et pour être complets, soulignons que la construction monobloc avec revêtement de ciment sans solutions de continuité, et partant l'absence de toit rapporté, supprime les causes habituelles d'infiltrations d'eaux pluviales ; que les murs sont remarquablement isothermes par suite du matelas d'air qu'ils renferment ; que l'humidité y est impossible pour la même raison, s'ajoutant aux qualités auto-drainées dues à la courbure propre des arceaux ; que les risques d'incendie sont diminués de façon massive, par suite de l'absence de toute charpente en bois ; enfin qu'il est aisé d'établir à l'intérieur de cette carapace de tiges creuses une circulation d'air réchauffé ou refroidi, ce qui constitue de véritables murs radiants, assurant une climatisation aussi complète qu'économique de la demeure.

Telles sont les possibilités et les particularités vraiment curieuses qui semblent devoir faire jouer à ce nouveau matériau solide, pratique et bon marché un rôle important dans le grand effort de reconstruction qui s'annonce.

Et il n'est pas indifférent de noter que cette invention — une de plus — est française...

Marcel LASSEAUX.



Voici un aspect caractéristique d'un village né de la fusée céramique avec le mode de construction parabolique. Cette "ligne" nouvelle est assez déroutante pour nos yeux, mais...



...l'adjonction de façades et de toits rapportés peut rendre au village une esthétique des plus classiques.

## CINÉMA

# " LA GRANDE MEUTE "

CERTAINS soirs, je suis confondu de penser qu'il y a des gens qui vont au cinéma pour leur plaisir. Je suis pourtant assez « bon public » et d'autre part je me suis souvent plu à rappeler combien l'art de l'écran a donné de chefs-d'œuvre, dans les genres les plus divers, depuis qu'il existe. Mais il y a des périodes vraiment où le flot des médiocrités filmées devient si écœurant qu'on n'a plus qu'une ressource, celle de partir à la campagne et c'est sûrement ce que je vais faire.

Il faut vous dire que j'ai commis l'imprudence d'aller voir *la Grande Meute*...

*La Grande Meute*, c'est paraît-il ce qu'on appelle un grand film. Un film qui a coûté beaucoup d'argent. Il est tiré d'un roman de M. Paul Vialar, que je n'ai pas lu et que je n'ai guère envie de lire maintenant. Il est réalisé par M. Jean de Limur et joué par Jacques Dumesnil, Aimé Clariond, Jacqueline Porel, Paulette Elambert et quelques autres.

D'une façon générale, je pense que ce n'est pas le rôle d'un critique de raconter le film dont il parle. Mais comme il est agréable, — et d'ailleurs excellent pour la liberté de l'esprit, — de faire de temps en temps le contraire de ce qu'on pense devoir faire d'habitude, je vais vous dire succinctement ce que j'ai vu.

C'est dans un beau château. Le maître du logis est un vieillard qui a consacré toute sa vie à la chasse et à l'entretien de sa grande meute. Les chiens sont beaux, il faut l'avouer. Leur maître est ce qu'on appelle vulgairement un « piqué ». Comme il abuse, son cœur s'arrête et il meurt. Son fils, qu'il avait chassé autrefois, — sans jeu de mots, — est justement revenu et, prenant possession du château, s'apprête à renouer la tradition. Les chiens, la chasse, voilà de quoi remplir une vie ! proclame-t-il, les yeux brillants.

Pour se donner une contenance, il embrasse tout de même sa femme de chambre sur la bouche et cela nous fait bien plaisir, car nous nous étions aperçus, grâce à la vive intelligence qui nous caractérise, que la femme de chambre était amoureuse de son jeune maître.

Le jeune maître, c'est Jacques Dumesnil. La femme de chambre, c'est Paulette Elambert.

Là-dessus, Dumesnil s'avise que son père ne lui a pas laissé beaucoup d'argent, car l'entretien de la grande meute coûte cher. Vous devriez réduire les frais, lui dit le notaire. Quoi ! s'écrie le jeune châtelain, vous voudriez que je n'aie qu'une demi-meute ? Vous ne m'avez pas regardé ! Vous feriez bien mieux de me trouver une femme riche, je l'épouserais et lui ferai un garçon qui plus tard continuera mon œuvre...

Alors le notaire présente à Dumesnil une sorte de nouveau riche, — Aimé Clariond, — qui est venu s'établir dans le pays avec sa fille. Raisonnablement, Dumesnil devrait épouser la fille en question. Mais il s'amourache d'une autre jeune fille, Jacqueline Porel, parce qu'elle est la fille orpheline d'un grand chasseur et elle-même passionnée de tout ce qui concerne la chasse. Un bel amour cynégétique les pousse dans les bras l'un de l'autre et ils se marient. La nuit de noces est occupée par une telle discussion sur la meilleure

manière de faire manœuvrer les chiens, que Dumesnil organise tout de suite une chasse pour prouver à sa jeune épouse que c'est lui qui a raison.

Il faut croire que la seconde nuit est mieux employée, car quelque temps plus tard la jeune épouse est enceinte.

Mais elle n'est pas sage et veut aller à la chasse. Dumesnil le lui interdit et il a bien raison. Désobéissante, Jacqueline Porel monte tout de même à cheval pour suivre les chasseurs et je ne sais pas si c'est la fatigue ou un accident, mais il en résulte une fausse-couche et l'impossibilité, dorénavant, pour la jeune femme d'avoir le moindre enfant.

Alors, ça, c'est une chose que son mari ne peut lui pardonner.

Il lui annonce que la femme de chambre est enceinte de lui et nous nous rappelons en effet à ce moment-là qu'avant de se marier il l'avait embrassée sur la bouche. Ce baiser, il est vrai, ne nous avait pas paru tellement virulent, mais sans doute n'avions-nous pas tout vu... Alors Dumesnil déclare qu'il n'y a plus que cet enfant qui l'intéresse. Vous ne pensez pas, s'écrie Jacqueline Porel, que je vais accepter une pareille situation ! — Vous ferez ce que vous voudrez, rétorque Dumesnil, mais c'est comme ça.

Alors l'épouse stérile s'en va, et moi, personnellement, je suis parti en même temps qu'elle, sans vouloir en savoir davantage.

Il faisait doux sur les Champs-Élysées, où les lumières sont revenues. On sentait vivre tout Paris comme un être humain dans les ombres et les lueurs. Dans la nuit nouvelle qui montait sur la ville on trouvait la tendresse émouvante de toutes les nuits passées. Que tout cela était loin de *la Grande Meute*.

Je ne sais pas si le film a duré encore longtemps après mon départ, mais si le reste est aussi ennuyeux que ce que j'ai subi, je ne vous conseille pas d'aller le voir.

Certes, si l'on avait confié cette histoire, — ainsi que le personnage de Dumesnil, — à un homme comme Troheim, on aurait pu obtenir quelque chose d'intéressant, dans le domaine de l'inquiétude et du fantastique. Cela pouvait représenter alors un grand coup de sonde dans les profondeurs de l'inconscient et une satire curieuse du goût du sang...

Mais représentée ainsi, sans la moindre sensibilité, sans le moindre humour, cette aventure, vue uniquement de l'extérieur, en surface, n'a pas plus de valeur humaine qu'un quelconque roman d'un académicien de l'Académie d'Henry Bordeaux.

Je reconnais que la photo, due à l'opérateur Bac, est excellente et que la chasse que j'ai vue n'est pas mal faite. Paulette Elambert a un visage émouvant et joue bien. Aimé Clariond joue bien aussi. Jacqueline Porel a de bons moments. Dumesnil, comme d'habitude, est sobre, mais abominablement terne. Je ne parle que de ce que j'ai vu. On peut imaginer qu'après mon départ tout est devenu merveilleux. Mais ce que j'ai vu est si ennuyeux et souvent si imbécile que cela dépasse les limites permises. Pauvre cinéma français !

Jean ROUGEUL.

## BEAUX-ARTS

# HOMMAGE A DELACROIX

CETTE « morte-saison » est peu commune et particulièrement brillante. En même temps que la réouverture du Louvre, que l'exposition de la peinture morale française au Palais de Chaillot, que celle de la collection Beisteguy, voici le double hommage rendu par les « Amis d'Eugène Delacroix » à la mémoire du peintre.

\*\*

On vient d'autoriser le public à visiter le fameux Salon du Roi au Palais-Bourbon, et la bibliothèque de la Chambre, à la décoration de laquelle Delacroix consacra en partie neuf années de sa vie. Ces grandes œuvres décoratives sont célèbres, et pourtant peu connues du public. Combien de nos parlementaires y ont-ils jeté un coup d'œil un peu attentif, absorbés qu'ils étaient par d'autres travaux et les soucis de la politique ? Nul ne saurait le dire.

Malgré les sujets allégoriques et tant soit peu conventionnels de ces compositions, Delacroix a su y apporter cette flamme unique qui était en lui et qui n'a peut-être pas d'égale dans toute notre peinture. Il a laissé sur ces murs sa marque inimitable. Les grandes figures du Salon du Roi ont une puissance élémentaire qui fait songer à Michel-Ange, si différentes en soi-elles par le style et l'accent.

Je préfère, pour ma part, le plafond de la Bibliothèque, où l'on découvre en Delacroix le plus grand décorateur que nous ayons eu. Il y égale sur leur propre terrain les grands Italiens de la Renaissance, qui avaient le génie de la décoration.

Chez lui, pourtant, aucune trace d'italianisme, rien n'est plus français. Il s'écarte aussi du romantisme, c'est ce qui est admirable : aucune époque précise ne pourrait être assignée à ces peintures.

Il est dommage que le plafond de la

Bibliothèque soit aussi élevé, et que certains détails nous en échappent. Cela demande beaucoup d'attention et un peu de torticolis. En fait, il faudrait pouvoir se placer dans la petite galerie qui court à mi-hauteur de la salle, le long des rayons, et on n'y a pas accès. On le regrette d'autant plus que certains morceaux, notamment la décoration de l'hémicycle Nord, « les hordes d'Attila foulant aux pieds l'Italie et les arts », sont d'une fougue et d'un mouvement étonnants ; on voudrait les regarder d'un peu plus près. Tels panneaux d'angle, autant que nous pouvons en juger (*Socrate et son démon*, *Numa et Egérie*) sont beaucoup et mieux que des fragments.

L'ensemble du plafond justifierait à lui seul la gloire de Delacroix. Encore que l'on puisse préférer la décoration de la Chapelle des Saints-Ange à Saint-Sulpice, plus inégale et plus « inspirée ». Au Palais-Bourbon, tout est ordonné, c'est la période de la maîtrise et de la patience. Bien que ce travail l'ait parfois lassé, le *Journal* en témoigne. Mais Delacroix avait des sautes d'humeur. A d'autres moments la tâche le passionnait, et la réussite est admirable.

\*\*

En même temps, on nous convie à une exposition de quelques chefs-d'œuvre du peintre, revenus d'exil, avant qu'ils regagnent le Louvre. On les a réunis dans l'atelier de Delacroix, rouvert pour la circonstance. On connaît la tranquille place de Furstenberg, ce vieux porche à l'angle de la place. Dans ces chambres où le peintre vécut et dans celle où il est mort, son ombre semble être partout présente, et nous accompagner. Je ne sais rien de plus émouvant que cette sorte de pèlerinage où nous sommes invités, que cet immense atelier donnant sur un jardin solitaire et mélancolique, planté de grands arbres. Rien n'est plus évo-

cateur que ce décor assez romantique, en plein Paris, où Delacroix vécut et travailla pendant ses dernières années. Décor silencieux, accordé pourtant à cette âme ardente.

On a rassemblé là, dans ces trois pièces et dans l'atelier lui-même, quelques œuvres célèbres : « Dante et Virgile aux Enfers », les « Femmes d'Alger ». D'autres toiles de moindre importance, et une assez grande quantité de fragments, de dessins ou d'études, provenant de dons ou de legs, ou prêtées par des collectionneurs. Cette exposition ne saurait laisser indifférent aucun admirateur de Delacroix. On y voit notamment la très belle nature morte aux homards et au faisan, en premier plan sur un étrange paysage ; la « Jeune orpheline dans un cimetière », d'un accent pathétique ; le portrait de Chopin ; l'énigmatique portrait de Delacroix en costume d'Hamlet, peint par lui-même à vingt-trois ans.

Est-ce le lieu, le souvenir vivant qu'il évoque, les échos éveillés en nous par ces œuvres ? Cette exposition est en même temps belle et émouvante : il nous semble revivre une heure dans la compagnie invisible de Delacroix lui-même, dans la fiévreuse atmosphère de travail, de méditation et de création qui était la sienne.

Fernand PERDRIEL.

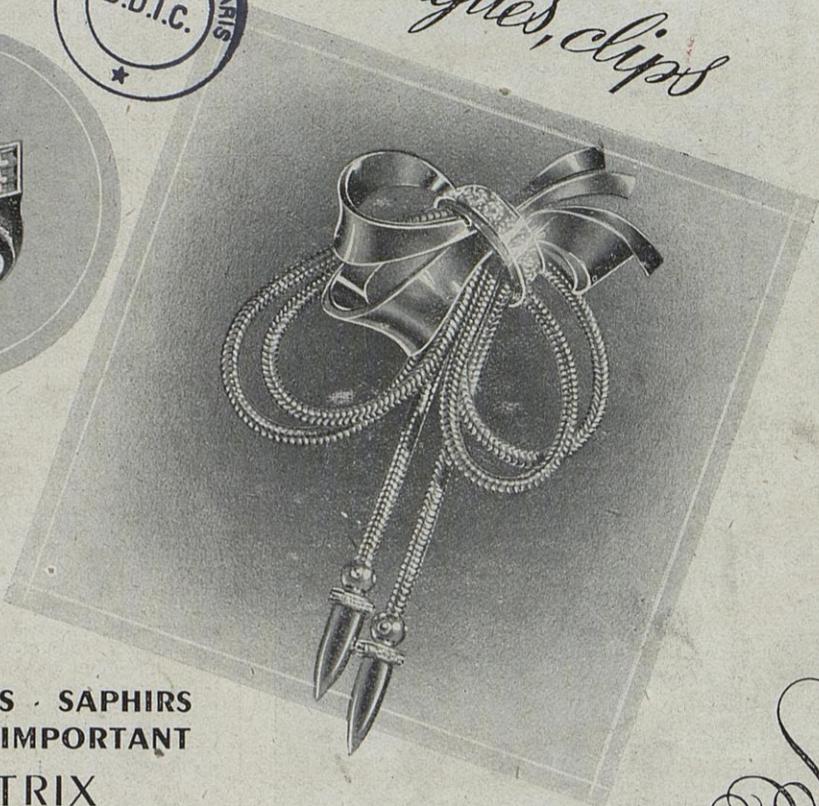
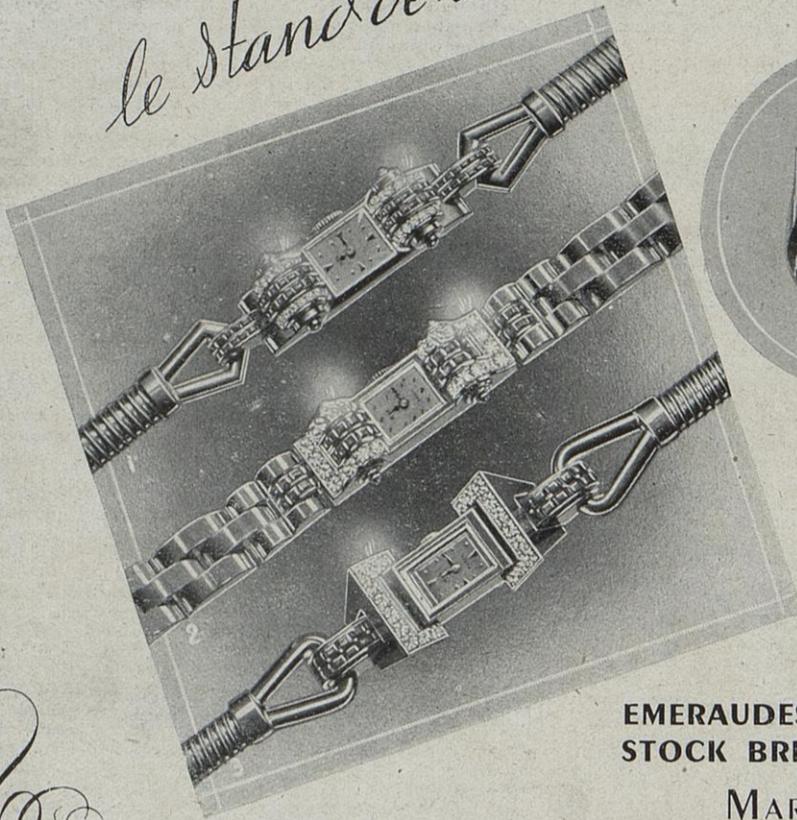
GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE  
12, rue Royale, Peintures - Sculptures  
Gravures - Objets d'Art.

ORFÈVRE  
**CHRISTOFLE**

Achète services argenterie,  
porcelaines et cristaux.

281, rue Saint-Honoré (1<sup>er</sup> étage)  
De 14 à 18 heures. Ouvert samedi.

Bijoutiers, venez visiter à la Foire de Paris  
 le stand de la Maison **RIX** Montres, bagues, clips



MONTRES  
**RIX**

EMERAUDES · RUBIS · SAPHIRS  
 STOCK BRILLANTS IMPORTANT

MARC BIÉTRIX  
 51, RUE LA FAYETTE  
 PARIS

B de G

TÉL. : TRUDAINE 11-57 & 89-49

MÉTRO : CADET & N.-D.-DE-LORETTE C.B. 2.

**10** EN AMÉRIQUE  
**1** EN FRANCE

On utilise  
 aux U.S.A. 10 appareils  
 électro-ménagers  
 pour 1 seul en France

La houilleblanche, richesse nationale permet pourtant un équipement électrique indispensable à la vie du Foyer. - Simplifie les besoins quotidiens - augmente le standard de vie.

**Calor**

AU SERVICE DE LA FEMME FRANÇAISE

prépare toute la  
 gamme des appareils  
 qui apporteront le

**CONFORT DOMESTIQUE.**

ARCHAT

**Lenthéric**  
 parfumeur

LONDON  
 17 OLD ECND STREET

PARIS  
 245, RUE ST-HONORÉ

NEW-YORK  
 SAVOY-PLAZA

" PUBLICITÉ HENRY MERLIN "